



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD

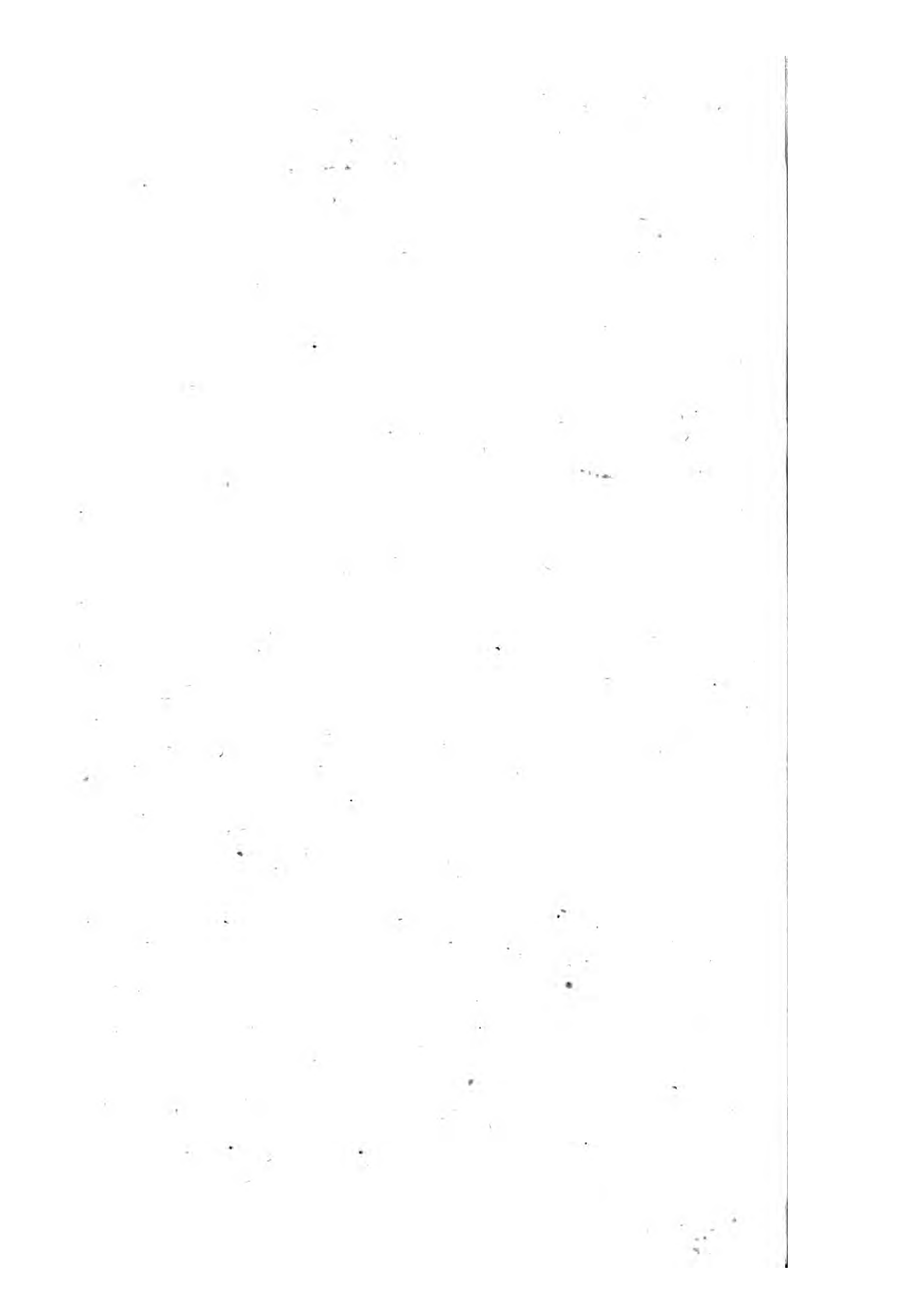
VOLTAIRE ROOM



*Theodore Besterman gift*

V8.CC.1764 (8)









**P. CORNEILLE.**

*TOME HUITIÈME.*



W. C. BARNETT & CO.

TOME HUITIÈME.

THÉÂTRE  
D E  
PIERRE CORNEILLE,  
A V E C  
DES COMMENTAIRES,  
&c. &c. &c.  
T O M E H U I T I É M E.



---

M. D C C. L X I V.

1917

1918

1919

1920

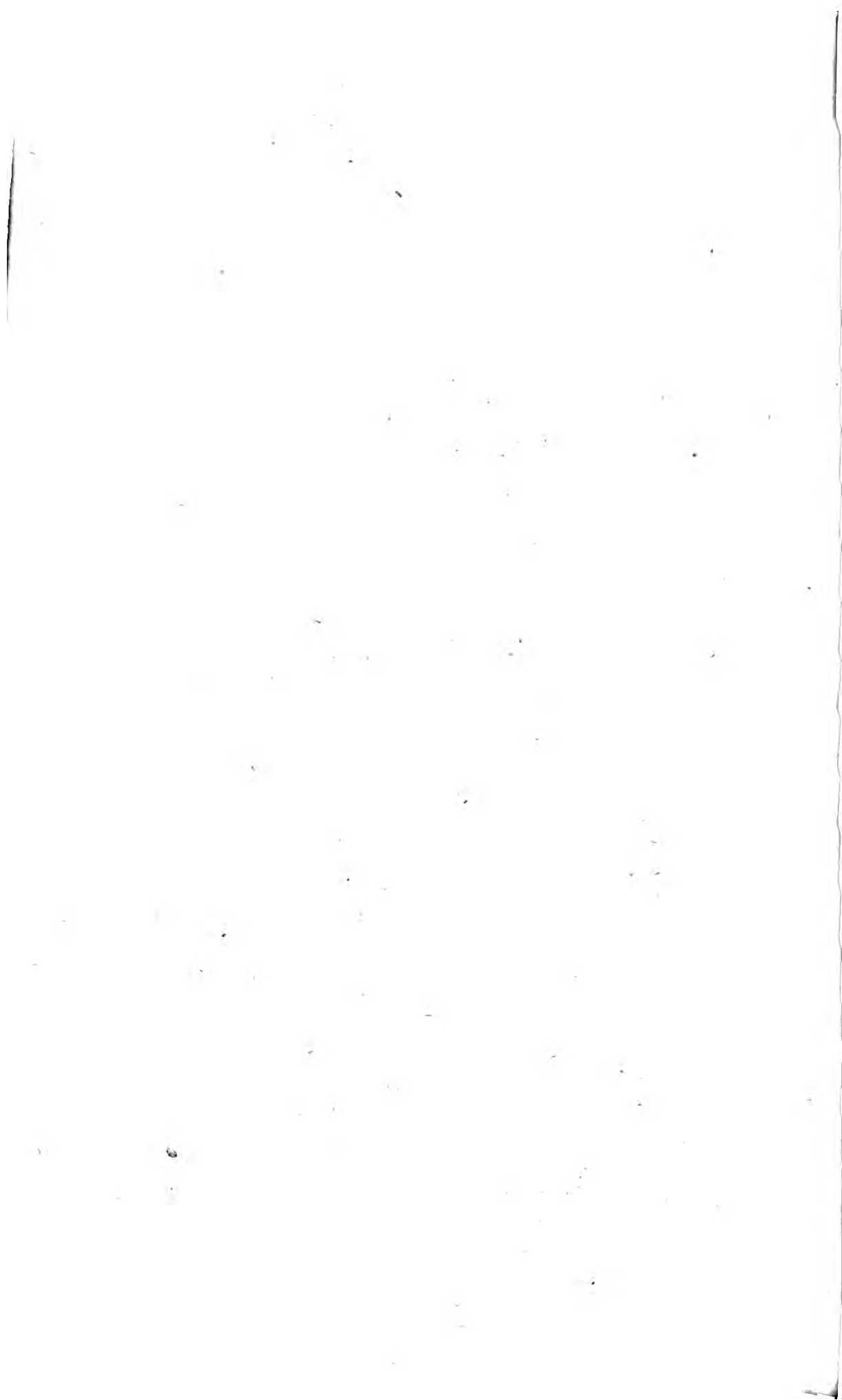
1921



*H. Gravelot Inv.*

*DeLongueil Sculp.*

Reportez, Mézétule, à votre illustre Roi  
Un Secours dont lui-même a plus besoin que moi.



**SOPHONISBE,**

**TRAGÉDIE.**

1663.

*P. Corneille. Tom. VIII.*

A



---

# P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

**I**L y a des points d'histoire qui paraissent au premier coup d'œil de beaux sujets de tragédie, & qui au fonds sont presque impraticables : telles sont, par exemple, les catastrophes de *Sophonisbe*, & de *Marc-Antoine*. Une des raisons qui probablement exclueront toujours ces sujets du théâtre, c'est qu'il est bien difficile que le héros n'y soit avili. *Massinisse* obligé de voir sa femme menée en triomphe à Rome, ou de la faire périr pour la soustraire à cette infamie, ne peut guères jouer qu'un rôle désagréable. Un vieux *Triumvir* tel qu'*Antoine*, qui se perd pour une femme telle que *Cléopâtre*, est encor moins intéressant, parce qu'il est plus méprisable.

La *Sophonisbe* de *Mairet* eut un grand



succès ; mais c'était dans un tems où non-seulement le gout du public n'était point formé, mais où la France n'avait encor aucune tragédie supportable.

Il en avait été de même de la *Sophonisbe* du *Trissino* ; & celle de *Corneille* fut oubliée au bout de quelques années ; elle essuya dans sa nouveauté beaucoup de critiques, & eut des défenseurs célèbres ; mais il paraît qu'elle ne fut ni bien ataquée ni bien défendue.

Le point principal fut oublié dans toutes ces disputes. Il s'agissait de savoir si la pièce était intéressante ; elle ne l'est pas, puisque, malgré le nom de son auteur, on ne l'a point réjouïe depuis quatre-vingt ans. Si ce défaut d'intérêt qui est le plus grand de tous, comme nous l'avons déjà dit, était racheté par une scène semblable à celle de *Sertorius* & de *Pompée*, on pourrait la représenter encor quelquefois.

Il ne fera pas inutile de faire connaître ici le stile de *Mairet* & de tous les auteurs qui donnèrent des tragédies avant le *Cid*.

*Syphax* dès la première scène reproche à *Sophonisbe* sa femme un amour impudique pour le roi *Massinisse* son ennemi. Je veux bien, lui dit-il, que tu me méprises, & que tu en aimes un autre ; mais ,

*Ne pouvais - tu trouver ou prendre tes plaisirs ,  
Qu'en cherchant l'amitié de ce prince Numide ?*

*Sophonisbe* lui répond :

*J'ai voulu m'assurer de l'assistance d'un ,  
A qui le nom Libique avec nous fût commun.*

Ce même *Syphax* se plaint à son confident *Philon* de l'infidélité de son épouse ; & *Philon* pour le consoler lui représente ,

. . . que c'est aux grandes ames ,  
A souffrir de grands maux , & que femmes sont  
femmes.

Ensuite, quand *Syphax* est vaincu, *Phénice* confidente de *Sophonisbe* lui conseille de chercher à plaire au vainqueur; elle lui dit :

*Au reste, la douleur ne vous a point éteint  
Ni la clarté des yeux, ni la beauté du teint.  
Vos pleurs vous ont lavée; & vous êtes de celles  
Qu'un air triste & dolent rend encore plus belles.  
Vos regards languissans font naître la pitié,  
Que l'amour suit par fois, & toujours l'amitié;  
N'étant rien de pareil aux effets admirables  
Que font dans les grands cœurs des beautés mi-  
sérables.  
Croyez que *Massinisse* est un vivant rocher;  
Si vos perfections ne le peuvent toucher.*

*Sophonisbe*, qui n'avait pas besoin de ces conseils, employe avec *Massinisse* le langage le plus séduisant, & lui parle même avec une dignité qui la rend encore plus touchante. Une de ses suivantes remarquant l'effet que le discours de *Sophonisbe* a fait sur le prince, dit derrière elle à une autre suivante, *Ma com-*

pagne, il se prend; & sa compagne lui répond, *La victoire est à nous, je n'y connais rien.*

Tel était le stile des pièces les plus suivies : tel était ce mélange perpétuel de comique & de tragique, qui avilissait le théâtre; l'amour n'était qu'une galanterie bourgeoise; le grand n'était que du boursoufflé; l'esprit consistait en jeux de mots, & en pointes. Tout était hors de la nature. Presque personne n'avait encor ni pensé, ni parlé comme il faut, dans aucun discours public.

Il est vrai que la *Sophonisbe* de *Mairret* avait un mérite très nouveau en France, c'était d'être dans les règles du théâtre. Les trois unités, de lieu, de tems & d'action, y sont parfaitement observées. On regarda son auteur comme le père de la scène française; mais qu'est-ce que la régularité, sans force, sans éloquence, sans grace, sans décence? Il

Il y a des vers naturels dans la pièce, & on admirait ce naturel qui approche du bas, parce qu'on ne connaissait point encore celui qui touche au sublime.

En général le stile de *Mairet* est ou empoulé ou bourgeois. Ici c'est un officier du roi *Massinisse*, qui en annonçant que *Sophonisbe* est morte empoisonnée, dit au roi :

*Si votre majesté désire qu'on lui montre  
Ce pitoyable objet, il est ici tout contre ;  
La porte de sa chambre est à deux pas d'ici,  
Et vous le pouvez voir de l'endroit que voici.*

Là c'est *Massinisse* qui en voyant *Sophonisbe* expirée s'écrie en s'adressant aux yeux de cette beauté :

*Vous avez donc perdu ces puissantes merveilles  
Qui dérobaient les cœurs & charmaient les oreilles ;  
Clair soleil, la terreur d'un injuste fénat,  
Et dont l'aigle romain n'a pû souffrir l'éclat,  
Doncques votre lumière a donné de l'ombrage &c.*

On ne faisait guères alors autrement des vers.

Dans ce cahos à peine débrouillé de la tragédie naissante on voyait pourtant des lueurs de génie; mais surtout ce qui soutint si longtems la pièce de *Mairet*, c'est qu'il y a de la vraie passion. Elle fut représentée sur la fin de 1634. trois ans avant le *Cid*, & enleva tous les suffrages. Les succès en tout genre dépendent de l'esprit du siècle. Le médiocre est admiré dans un tems d'ignorance: le bon est tout au plus approuvé dans un tems éclairé.

On fera peu de remarques grammaticales sur la *Sophonisbe* de *Corneille*, & on tâchera de démêler les véritables causes qui excluent cette pièce du théâtre.

---

---

## A U L E C T E U R.

Cette pièce m'a fait connaître qu'il n'y a rien de si pénible que de mettre sur le théâtre un sujet qu'un autre y a déjà fait réussir ; mais aussi j'ose dire qu'il n'y a rien de si glorieux, quand on s'en acquitte dignement. C'est un double travail d'avoir tout ensemble à éviter les ornemens dont s'est fait celui qui nous a prévenus, & à faire effort pour en trouver d'autres qui puissent tenir leur place. Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer sa *Sophonisbe* sur notre théâtre, elle y dure encore ; & il ne faut point de marque plus convainquante de son mérite, que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plutôt des arrhes de l'immortalité, qu'elle assure à son illustre auteur. Et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables, & qu'il serait dangereux de retâter après lui. Le démêlé de Scipion avec a) *Massinisse*, & le désespoir de ce prince sont de

a) On voit que *Corneille* était alors racommodé avec *Mairet*, ou qu'il craignait de choquer le public qui aimait toujours l'ancienne *Sophonisbe*. C'est dans cette scène, où *Scipion* fait à *Massinisse* des reproches de sa fai-

ce nombre: il est impossible de penser rien de plus juste , & très - difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un & l'autre font de son invention; je n'y pouvais toucher sans lui faire un larcin ; & si j'avais été d'humeur à me le permettre , le peu d'espérance de l'égalier me l'aurait défendu. J'ai crû plus à propos de respecter sa gloire , & de ménager la mienne , par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route , pour ne laisser aucun lieu de dire , ni que je sois demeuré au dessous de lui, ni que j'aye prétendu m'élever au-dessus, puisqu'on ne peut faire aucune comparaison entre des choses où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ai conservé les circonstances qu'il a changées , & changé celles qu'il a conservées , ç'a été par le seul dessein de faire autrement , sans ambition de faire mieux. C'est ainsi qu'en usaient nos anciens , qui traitaient d'ordinaire les mêmes sujets. La mort de Clitemnestre en peut servir d'exemple. Nous la voyons encor chez *Æschyle* , chez *Sopho-*

bleffe , qu'on trouve ce vers énergique :

*Massinisse en un jour voit , aime & se marie !*

Ce vers est la critique de tant d'amours de théâtre , qui commencent au premier acte , & qui produisent un mariage au dernier.



cle, & chez Euripide, tuée par son fils Oreste ; mais chacun d'eux a choisi diverses manières pour arriver à cet événement, qu'aucun des trois n'a voulu changer, quelque cruel & dénaturé qu'il fût ; & c'est sur quoi notre Aristote en a établi le précepte. Cette noble & laborieuse émulation a passé de leur siècle jusqu'au nôtre, au travers de plus de deux mille ans qui les séparent. Feu M. Trifan a renouvelé Marianne & Panthée sur les pas du défunt sieur Hardi. Le grand éclat que M. de Scudery a donné à sa Didon n'a point empêché que Mr. de Bois-Robert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après, sur une disposition qui lui en avait été donnée, à ce qu'il disait, par M. l'abbé d'Aubignac. A peine la Cléopâtre de M. de Benferade a paru, qu'elle a été suivie du Marc-Antoine de M. Mairet, qui n'est que le même sujet sous un autre titre. Sa Sophonisbe même n'a pas été la première qui ait anobli les théâtres des derniers tems. Celle du Triffin l'avait précédée en Italie, & celle du sieur de Mont-Chréien en France ; & je voudrais que quelqu'un se voulût divertir à retoucher le Cid ou les Horaces, avec autant de retenue pour ma conduite & pour mes pensées, que j'en ai pour celles de M. Mairet.

Vous trouverez en cette tragédie les caractères tels que chez Tite-Live ; vous y verrez Sophonisbe avec le même attachement aux intérêts de son pays , & la même haine pour Rome , qu'il lui attribue. Je lui prête un peu d'amour ; mais elle régne sur lui , & ne daigne l'écouter , qu'autant qu'il peut servir à ses passions dominantes , qui régissent sur elle , & à qui elle sacrifie toutes les tendresses de son cœur , Massinisse , Syphax , & sa propre vie. Elle en fait son unique bonheur , & en soutient la gloire avec une fierté si noble & si élevée , que Lælius est contraint d'avouer lui-même qu'elle méritait d'être née Romaine. Elle n'avait point abandonné Syphax après deux défaites : elle était prête à s'ensevelir avec lui sous les ruines de sa capitale , s'il y fût revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troisième bataille ; mais elle voulait qu'il mourût , plutôt que d'accepter l'ignominie des fers & du triomphe où le réservaient les Romains ; & elle avait d'autant plus de droit d'attendre de lui cet effort de magnanimité , qu'elle s'était résolue à prendre ce parti pour elle , & qu'en Afrique c'était la coutume des rois de porter toujours sur eux du poison très violent , pour s'épargner la honte de tomber

vivans entre les mains de leurs ennemis. Je ne fais si ceux qui l'ont blâmée de traiter avec trop de hauteur ce malheureux prince après sa disgrâce , ont assez conçu la mortelle horreur qu'a dû exciter en cette grande ame la vûe de ces fers qu'il lui apporte à partager ; mais du moins ceux qui ont eu peine à souffrir qu'elle eût deux maris vivans , ne se sont pas souvenus que les loix de Rome voulaient que le mariage se rompit par la captivité. Celles de Carthage nous sont fort peu connues ; mais il y a lieu de présumer , par l'exemple même de Sophonisbe , qu'elles étaient encor plus faciles à ces ruptures. Asdrubal son père l'avait mariée à Massinisse , avant que d'emmener ce jeune prince en Espagne , où il commandait les armées de cette république ; & néanmoins durant le séjour qu'ils y firent , les Carthaginois la marièrent de nouveau à Syphax , sans user d'aucune formalité , ni envers ce premier mari , ni envers ce père , qui demeura extrêmement surpris & irrité de l'outrage qu'ils avaient fait à sa fille & à son gendre. C'est ainsi que mon auteur appelle Massinisse , & c'est là-dessus que je le fais se fonder ici , pour se ressaisir de Sophonisbe sans l'autorité des Romains , comme d'une femme qui était déjà à lui , & qu'il

avait épousée avant qu'elle fût à Syphax.

On s'est mutiné toutefois contre ces deux maris ; & je m'en suis étonné d'autant plus , que l'année dernière je ne m'aperçus point qu'on se scandalisât de voir dans le Sertorius , Pompée mari de deux femmes vivantes , dont l'une venait chercher un second mari aux yeux même de ce premier. *b)* Je ne vois aucune apparence d'imputer cette inégalité de sentimens à l'ignorance du siècle , qui ne peut avoir oublié , en moins d'un an , cette facilité que les anciens avaient donnée aux divorces , dont il était si bien instruit alors ; mais il y aurait quelque lieu de s'en prendre à ceux qui sachant mieux la Sophonisbe de M. Mairet que celle de Tite-Live , se sont hâtés de condamner en la mienne tout ce qui n'était pas de leur connaissance , & n'ont pû faire cette réflexion que la mort de Syphax était une fiction de M. Mairet , dont je ne pouvais me servir sans faire un pillage sur lui , & comme un attentat sur sa gloire. Sa Sophonisbe est à lui ; c'est son bien , qu'il ne faut pas lui envier ; mais celle de Tite-Live est à tout le monde. Le Trif-

*b)* C'est qu'*Aristie* est répudiée ; & on la plaint. *Sophonisbe* ne l'est pas ; & on la blâme.

fin & Mont - Chrétien qui l'ont fait revivre avant nous , n'ont affassiné aucun des deux rois : j'ai crû qu'il m'était permis de n'être pas plus cruel, & de garder la même fidélité à une histoire assez connue parmi ceux qui ont quelque teinture des livres , pour nous convier à ne la démentir pas.

J'acorde qu'au lieu d'envoyer du poison à Sophonisbe , Massinisse devait soulever les troupes qu'il commandait dans l'armée , s'ataquer à la personne de Scipion , se faire bleffer par ses gardes, & tout percé de leurs coups , venir rendre les derniers sours aux pieds de cette princesse. C'eût été un amant parfait , mais ce n'eût pas été Massinisse. Que fait-on même si la prudence de Scipion n'avait point donné de si bons ordres , qu'aucun de ces emportemens ne fût en son pouvoir ? Je le marque assez pour en faire naître quelque pensée en l'esprit de l'auditeur judicieux & désintéressé , dont je laisse l'imagination libre sur cet article. S'il aime les héros fabuleux , il croira que Lælius & Eryxe entrant dans le camp y trouveront celui-ci mort de douleur , ou de sa main. Si les vérités lui plaisent davantage , il ne fera aucun doute , qu'il ne s'y soit consolé aussi aisément que l'histoire nous en assure. Ce que je fais dire de son  
def-

désespoir à Mézétulle , s'acommode avec l'une & l'autre de ces idées ; & je n'ai peut-être encor fait rien de plus adroit pour le théâtre , que de tirer le rideau sur des déplaisirs , qui devaient être si grands , & eurent si peu de durée.

Quoi qu'il en soit , comme je ne fais que les règles d'Aristote & d'Horace , & ne les fais pas même trop bien , je ne hazarde pas volontiers en dépit d'elles ces agrémens surnaturels miraculeux , qui défigurent quelquefois nos personages autant qu'ils les embellissent , & détruisent l'histoire au lieu de la corriger. Ces grands coups de maître passent ma portée , je les laisse à ceux qui en savent plus que moi , & j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes , par une ignorante & basse affectation de les faire ressembler aux originaux qui en sont venus jusqu'à nous , que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros , par une docte & sublime complaisance au goût c) de nos délicats , qui veulent de l'amour par-tout ,

c) Ce n'est point *Racine* que *Corneille* désigne ici. Ce grand homme qui n'a jamais efféminé ses héros , qui n'a traité l'amour que comme une passion dangereuse , & non comme une galanterie froide pour remplir un acte ou deux d'une intrigue languissante , *Racine* , dis-je ,

& ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaise fortune de nos ouvrages.

Eryxe n'a point ici l'avantage de cette ressemblance, qui fait la principale perfection des portraits. C'est une reine de ma façon, de qui ce poëme reçoit un grand ornement, & qui pourrait toutefois y passer en quelque sorte pour inutile, n'étant qu'elle ajoute des motifs vraisemblables aux historiques, & sert tout ensemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter son mariage, & de prétexte aux Romains pour n'y point consentir. Les protestations d'amour que semble lui faire Massinisse au commencement de leur premier entretien, ne sont qu'une équivoque, dont le sens caché regarde cette autre reine. Ce qu'elle y ré-

n'avait encor publié aucune pièce de théâtre. C'est de *Quinault* dont il est ici question. Le jeune *Quinault* venait de donner successivement *Stratonice*, *Amalafonte*, le faux *Tiberinus*, *Astrate*. Cet *Astrate* surtout, joué dans le même tems que *Sophonisbe*, avait attiré tout Paris, tandis que *Sophonisbe* était négligée. Il y a de très-belles scènes dans *Astrate*. Il y règne surtout de l'intérêt; c'est ce qui fit son grand succès. Le public était las de pièces qui roulaient sur une politique froide mêlée de raisonnemens sur l'amour, & de complimens amou-

pond fait voir qu'elle s'y méprend la première ; & tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle , que je me suis crû obligé de vous en avertir.

Quand je ferai joindre cette tragédie à mes recueils , je pourai l'examiner plus au long , comme j'ai fait les autres : cependant je vous demande pour sa lecture un peu de cette faveur qui doit toujours pencher du côté de ceux qui travaillent pour le public , avec une attention sincère , qui vous empêche d'y voir ce qui n'y est pas , & vous y laisse voir tout ce que j'y fais dire.

---

teux sans aucune passion véritable. On commençait aussi à s'apercevoir qu'il falait un autre stile que celui dont les dernières pièces de *Corneille* sont écrites. Celui de *Quinault* était plus naturel & moins obscur. Enfin ses pièces eurent un prodigieux succès , jusqu'à-ce que l'*Andromaque* de *Racine* les éclipsa toutes. *Boileau* commença à rendre l'*Astrate* ridicule en se moquant de l'anneau royal qui en effet est une invention puérile ; mais il faut convenir qu'il y a de très-belles scènes entre *Sichée* & *Astrate*.



---

## ACTEURS.

**SYPHAX**, roi de Numidie.

**MASSINISSE**, autre roi de Numidie.

**LÆLIUS**, lieutenant de Scipion, consul de Rome.

**LÉPIDE**, tribun Romain.

**BOCCHAR**, lieutenant de Syphax.

**MÉZÉTULLE**, lieutenant de Massinisse.

**ALBIN**, centenier Romain.

**SOPHONISBE**, fille d'Asdrubal, général des  
Carthaginois, & reine de Numidie.

**ERYXE**, reine de Gétulie.

**HERMINIE**, dame d'honneur de Sophonisbe.

**BARCÉE**, dame d'honneur d'Eryxe.

Page de Sophonisbe.

Gardes.

*La scène est à Cyrthe, capitale du royaume de  
Syphax, dans le palais du roi.*

---

# SOPHONISBE,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHONISBE, BOCCHAR,  
HERMINIE.

BOCCHAR.

**M**ADAME, il était tems qu'il vous vint du  
secours,

Le fiége était formé, s'il eût tardé deux jours :  
Les travaux commencés allaient à force ouverte  
Tracer autour des murs l'ordre de votre perte ;  
Et l'orgueil des Romains se promettait l'éclat  
D'affervir par leur prise, & vous, & tout l'état.  
Syphax a dissipé par sa seule présence  
De leur ambition la plus fière espérance.  
Ses troupes se montrant, au lever du soleil,

Ont de votre ruine arrêté l'appareil.  
 A peine une heure ou deux elles ont pris haleine ;  
 Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine.  
 L'ennemi fait le même , & l'on voit des deux parts  
 Nos fillons hériffés de piques & de dards ;  
 Et l'une & l'autre armée étaler même audace ,  
 Egale ardeur de vaincre , & pareille menace.  
 L'avantage du nombre est dans notre parti ;  
 Ce grand feu des Romains en paraît ralenti ;  
 Du moins de Lælius la prudence inquiète  
 Sur le point du combat nous envoie un trompette :  
 On le mène à Syphax , à qui sans diférer  
 De sa part il demande une heure à conférer.  
 Les ôtages reçûs pour cette conférence ,  
 Au milieu des deux camps l'un & l'autre s'avance ;  
 Et si le ciel répond à nos communs souhaits ,  
 Le champ de la bataille enfantera la paix.  
 Voila ce que le roi m'a chargé de vous dire ;  
 Et que de tout son cœur à la paix il aspire ,  
 Pour ne plus perdre aucun de ces momens si doux ,  
 Que la guerre lui vole , en l'éloignant de vous.

a) Vous voyez que l'exposition de la pièce est bien  
 faite. On entre tout d'un coup en matière. On est ocu-  
 pé de grands objets. Les fautes de stile , comme , *se pro-*

S O P H O N I S B E.

Le roi m'honore trop d'une amour si parfaite.  
 Dites lui que j'aspire à la paix qu'il souhaite ;  
 Mais que je le conjure , en cet illustre jour ,  
 De penser à sa gloire , encor plus qu'à l'amour. a)

S C E N E I I.

S O P H O N I S B E , H E R M I N I E.

H E R M I N I E.

**M**Adame , ou j'entens mal une telle prière,  
 Ou vos vœux pour la paix n'ont pas votre ame en-  
 tière ;

Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

S O P H O N I S B E.

J'ai fait à Massinisse une infidélité.  
 Accepté par mon père , & nourri dans Carthage ,  
 Tu vis en tous les deux l'amour croître avec l'âge.  
 Il porta dans l'Espagne , & mon cœur , & ma foi ;  
 Mais durant cette absence on disposa de moi.

*mettre l'éclat d'affervir vous & l'état , étaler des menaces ;  
 envoyer un trompette , une heure à conférer , sont des mi-  
 nuties , qu'il ne faut pas à la vérité négliger , mais qu'on  
 ne doit pas reprendre sévèrement , quand le beau est juste.*

J'immolai ma tendresse au bien de ma patrie :  
 Pour lui gagner Syphax j'eusse immolé ma vie :  
 Il était aux Romains, & je l'en détachai ;  
 J'étais à Massinisse, & je m'en arrachai.  
 J'en eus de la douleur, j'en sentis de la gêne ;  
 Mais je servais Carthage, & m'en revoyais reine ;  
 Car afin que le change eût pour moi quelque apas,  
 Syphax de Massinisse envahit les états,  
 Et mettait à mes pieds l'une & l'autre couronne,  
 Quand l'autre était réduit à sa seule personne.  
 Ainsi contre Carthage, & contre ma grandeur,  
 Tu me vis n'écouter, ni ma foi, ni mon cœur.

## H E R M I N I E.

Et vous ne craignez point qu'un amant ne se venge,  
 S'il faut qu'en son pouvoir sa victoire vous range ?

## S O P H O N I S B E.

Nous vaincrons, Herminie, & nos destins jaloux  
 Voudront faire à leur tour quelque chose pour nous.  
 Mais si de ce héros je tombe en la puissance,

*b) Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offense &c. ]*  
 Le cœur est glacé dès cette scène. Ces dissertations sur  
 l'amour, qui tiennent plus de la comédie que de la tra-  
 gédie, ne conviennent ni à une femme qui aime vérita-  
 blement, ni à une ambitieuse comme *Sophonisbe* ; &

Peut-être aura-t-il peine à suivre sa vengeance ,  
 Et que ce même amour qu'il m'a plû de trahir ,  
 Ne se trahira pas jusques à me haïr.

b) Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'ofense ,  
 Quelque doux souvenir prend toujours sa défense.  
 L'amant excuse, oublie, & son ressentiment  
 A toujours malgré lui quelque chose d'amant.  
 Je fais qu'il peut s'aigrir quand il voit qu'on le quite ;  
 Par l'estime qu'on prend pour un autre mérite :  
 Mais lorsqu'on lui préfère un prince à cheveux gris,  
 Ce choix fait sans amour est pour lui sans mépris ;  
 Et l'ordre ambitieux d'un hymen politique  
 N'a rien que ne pardonne un courage héroïque :  
 Lui-même il s'en console , & trompe sa douleur ;  
 A croire que la main n'a point donné le cœur.

J'ai donc peu de sujet de craindre Massinisse ;  
 J'en ai peu de vouloir que la guerre finisse ;  
 J'espère en la victoire, ou du moins en l'apui  
 Que son reste d'amour me saura faire en lui :  
 Mais le reste du mien , plus fort qu'on ne présume ,  
 Trouvera dans la paix une prompte amertume ;

*Sophonisbe* qui dans cette scène trouve bon que *Massinisse* ne l'aime point , & qui ne veut pas qu'il en aime une autre , jouë dès ce moment un personnage , auquel on ne peut jamais s'intéresser.

Et d'un chagrin secret la sombre & dure loi  
M'y fait voir des malheurs qui ne sont que pour moi.

H E R M I N I E.

J'ai peine à concevoir que le ciel vous envoie  
Des sujets de chagrin dans la commune joie ;  
Et par quel intérêt un tel reste d'amour  
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

S O P H O N I S B E.

Ce reste ne va point à regretter ma perte ,  
Dont je prendrais encor l'ocasion oferte ;  
Mais il est assez fort pour devenir jaloux  
De celle dont la paix le doit faire l'époux.  
Eryxe, ma captive, Eryxe, cette reine,  
Qui des Gétuliens naquit la souveraine,  
Eut aussi-bien que moi des yeux pour ses vertus,  
Et trouva de la gloire à choisir mon refus.

Ce fut pour empêcher ce fameux hyménée ,  
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée ,  
La surprit dans sa ville , & fit en ma faveur  
Ce qu'il n'entreprenait que pour venger sa sœur ;  
Car tu fais qu'il l'ofrit à ce généreux prince ,  
Et lui voulut pour dot remettre sa province.

H E R M I N I E.

Je comprends encor moins que peut vous importer  
A laquelle des deux il daigne s'arrêter.

Ce fut, s'il m'en souvient, votre prière expresse,  
 Qui lui fit par Syphax offrir cette princesse ;  
 Et je ne puis trouver matière à vos douleurs,  
 Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

S O P H O N I S B E.

Je le donnais, ce cœur, où ma rivale aspire ;  
 Ce don, s'il l'eût souffert, eût marqué mon empire,  
 Eût montré qu'un amant si maltraité par moi  
 Prenait encor plaisir à recevoir ma loi.  
 Après m'avoir perdue, il aurait fait connaître  
 Qu'il voulait m'être encor tout ce qu'il pouvait  
 m'être,  
 Se rattachar à moi par les liens du sang,  
 Et tenir de ma main la splendeur de son rang.  
 Mais s'il épouse Eryxe, il montre un cœur rebelle,  
 Qui me néglige autant qu'il veut brûler pour elle,  
 Qui brise tous mes fers, & brave hautement  
 L'éclat de sa disgrâce, & de mon changement.

H E R M I N I E.

Certes, si je l'osais, je nommerais caprice  
 Ce trouble ingénieux à vous faire un supplice,  
 Et l'obstination des soucis superflus  
 Dont vous gêne ce cœur quand vous n'en voulez  
 plus.



S O P H O N I S B E .

Ah, que de notre orgueil tu fais mal la faiblesse ,  
 Quand tu veux que son choix n'ait rien qui m'in-  
 téresse !

Des cœurs, que la vertu renonce à posséder ,  
 La conquête toujours semble douce à garder.  
 Sa rigueur n'a jamais le dehors si féroce ,  
 Que leur perte au-dedans ne lui devienne amère ;  
 Et de quelque façon qu'elle nous fasse agir,  
 c) Un esclave échappé nous fait toujours rougir.  
 Qui rejette un beau feu n'aime pas qu'on l'éteigne :  
 On se plaît à régner sur ce que l'on dédaigne ;  
 Et l'on ne s'aplaudit d'un illustre refus,  
 Qu'alors qu'on est aimée, après qu'on n'aime plus.

Je veux donc, s'il se peut, que l'heureux Massinisse  
 Prenne tout autre hymen pour un affreux supplice ,  
 Qu'il m'adore en secret, qu'aucune nouveauté  
 N'ose le contoler de ma déloyauté ;  
 Ne pouvant être à moi, qu'il ne soit à personne ,  
 Ou qu'il souffre du moins que mon seul choix le  
 donne.

c) *Un esclave échappé nous fait toujours rougir.* ] Cette  
 petite coquetterie comique, & cette nouvelle disserta-  
 tion sur les femmes qui veulent toujours conserver leurs  
 amans, sont si déplacées, que la confidente a bien rai-

Je veux penser encor que j'en puis disposer,  
 Et c'est de quoi la paix me va défabufer.  
 Juge si j'aurai lieu d'en être satisfaite,  
 Et par ce que je crains vois ce que je fouhaite.  
 Mais Eryxe déjà commence mon malheur,  
 Et me vient par sa joie avancer ma douleur.

S C E N E III.

ERYXE, SOPHONISBE, HERMINIE,  
 BARCÉE.

E R Y X E.

**M** Adame, une captive oserait-elle prendre  
 Quelque part au bonheur que l'on nous vient  
 d'aprendre ?

S O P H O N I S B E.

Le bonheur n'est pas grand, tant qu'il est incertain.

E R Y X E.

On me dit que le roi tient la paix en sa main ;  
 Et je n'ose douter qu'il ne l'ait résolue.

fon de lui dire respectueusement qu'elle est une capri-  
 cieuse. Ce mot seul de *caprice* ôte au rôle de *Sophonisbe*  
 toute la dignité qu'il devait avoir, & détruit l'intérêt,

S O P H O N I S B E.

Pour être proposée , elle n'est pas conclue ;  
Et les grands intérêts qu'il y faut ajuster ,  
Demandent plus d'une heure à les bien concerter.

E R Y X E.

Alors que des deux chefs la volonté conspire. . .

S O P H O N I S B E.

Que fert la volonté d'un chef qu'on peut dédire ?  
Il faut l'aveu de Rome , & que d'autre côté  
Le sénat de Carthage accepte le traité.

E R Y X E.

Lælius le propose , & l'on ne doit pas croire  
Qu'au déaveu de Rome il hazarde sa gloire.  
Quant à votre sénat , le roi n'en dépend point.

S O P H O N I S B E.

Le roi n'a pas une ame infidèle à ce point ;  
Il fait à quoi l'honneur , à quoi sa foi l'engage ;  
Et je l'en dédirais , s'il traitait sans Carthage.

E R Y X E.

On ne m'avait pas dit qu'il falût votre aveu.

S O P H O N I S B E.

Qu'on vous l'ait dit ou non , il m'importe assez peu.

E R Y X E.

Je le crois , mais enfin , donnez votre suffrage ,  
Et je vous répondrai de celui de Carthage.

S O P H O N I S B E. 31

S O P H O N I S B E.

Avez-vous en ces lieux quelque commerce ?

E R Y X E.

Aucun.

S O P H O N I S B E.

D'où le savez-vous donc ?

E R Y X E.

D'un peu de sens commun.

On y doit être las de perdre des batailles,  
Et d'avoir à trembler pour ses propres murailles.

S O P H O N I S B E.

Rome nous aurait donc appris l'art de trembler.  
Annibal . . .

E R Y X E.

Annibal a pensé l'acabler :

Mais ce tems - là n'est plus, & la valeur d'un  
homme . . .

S O P H O N I S B E.

On ne voit point d'ici ce qui se passe à Rome.  
En ce même moment peut-être qu'Annibal  
Lui fait tout de nouveau craindre un affaut fatal ;  
Et que c'est pour fortir enfin de ces alarmes,  
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.

E R Y X E.

Ce ferait pour Carthage un bonheur signalé ;

Mais , madame , les dieux vous l'ont-ils révélé ?  
 A moins que de leur voix , l'ame la plus crédule  
 D'un miracle pareil feroit quelque scrupule.

S O P H O N I S B E.

Des miracles pareils arrivent quelquefois.  
 J'ai vû Rome en état de tomber sous nos loix.  
 La guerre est journalière , & sa viciffitude  
 Laisse tout l'avenir dedans l'incertitude.

E R Y X E.

Le passé le prépare , & le soldat vainqueur  
 Porte aux nouveaux combats plus de force , &  
 de cœur.

S O P H O N I S B E.

Et si j'en étais crüe , on aurait le courage  
 De ne rien écouter sur ce désavantage ,  
 Et d'atendre un succès hautement emporté ,  
 Qui remet notre gloire en plus d'égalité.

E R Y X E.

On pourrait fort atendre.

S O P H O N I S B E.

Et durant cette atente  
 Vous pouriez n'avoir pas l'ame la plus contente.

E R Y X E.

J'ai déjà grand chagrin de voir que de vos mains  
 Mon sceptre a sù passer en celles des romains ;

Et

Et qu'aujourd'hui, de l'air dont s'y prend Maffinisse,  
Le vôtre a grand besoin que la paix l'afermisse.

S O P H O N I S B E.

Quand de pareils chagrins voudront paraître au  
jour,

Si l'honneur vous est cher, cachez tout votre amour;  
Et voyez à quel point votre gloire est flétrie,  
D'aimer un ennemi de sa propre patrie,  
Qui sert des étrangers, dont par un juste accord  
Il pouvait nous aider à repousser l'effort.

E R Y X E.

Dépouillé par votre ordre, ou par votre artifice,  
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice;  
Mais si de les servir il doit être honteux,  
Syphax sert comme lui des étrangers comme eux.  
Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,  
Il faudrait commencer par votre république,  
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes fortis,  
Ceux par qui nos climats sont presque assujétis.

Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie  
Des peuples de l'Europe, & de ceux de l'Asie;  
Ou si le tems a pû nous naturaliser,  
Le même cours du tems les peut favoriser.  
J'ose vous dire plus. Si le destin s'obstine  
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,

Comme nos Tyriens passent pour Africains ,  
 Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains :  
 Et si de ce qu'on voit nous croyons le présage ,  
 Il en pourra bien naître au milieu de Carthage ,  
 Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux ,  
 Et qui sauront passer pour Africains comme eux.

S O P H O N I S B E.

Vous parlez un peu haut.

E R Y X E.

Je suis amante , & reine.

S O P H O N I S B E.

Et captive de plus.

E R Y X E.

On va briser ma chaîne ,

Et la captivité ne peut abatre un cœur

Qui se voit assuré de celui du vainqueur.

Il est tel dans vos fers que sous mon diadème :

N'outragez plus ce prince , il a ma foi , je l'aime ,

*d)* Cette conversation politique entre deux femmes , leurs petites picoteries , n'élèvent l'ame du spectateur ni ne la remuent , & le lecteur est rebuté de voir à tout moment de ces vers de comédie que *Corneille* s'est permis dans toutes ses pièces depuis *Cinna* , & que le succès constant de *Cinna* devait l'engager à proscrire de son stile.

J'ai la fiene , & j'en fais soutenir l'intérêt.

Du reste , si la paix vous plait , ou vous déplaît ,  
Ce n'est pas mon dessein d'en pénétrer la cause.  
La bataille & la paix font pour moi même chose :  
L'une ou l'autre aujourd'hui finira mes ennuis ;  
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.

S O P H O N I S B E.

Je pardonne au chagrin d'un si long esclavage ,  
Qui peut avec raison vous aigrir le courage ,  
Et voudrais vous servir malgré ce grand couroux.

E R Y X E.

Craignez que je ne puisse en dire autant de vous.  
Mais le roi vient , adieu , je n'ai pas l'imprudence  
De m'offrir pour troisième à votre conférence ;  
Et d'ailleurs , s'il vous vient demander votre aveu ,  
Soit qu'il l'obtienne , ou non , il m'importe fort peu.

d)

---

Il n'est pas permis de mettre dans une tragédie des vers  
tels que ceux-ci.

*Avez-vous en ces lieux quelque commerce ? aucun.*

*D'où le savez-vous donc ? d'un peu de sens commun.*

*On pourrait fort attendre : & pendant cette atente*

*Vous pourriez n' avoir pas l'ame la plus contente &c.*



## S C E N E I V .

S Y P H A X , S O P H O N I S B E ,  
H E R M I N I E , B O C C H A R .

S O P H O N I S B E .

**H**É bien , seigneur , la paix , l'avez-vous résolue ?

S Y P H A X .

Vous en êtes encor la maîtresse absolue ,  
Madame , & je n'ai pris trêve pour un moment ,  
Qu'afin de tout remettre à votre sentiment .

On m'ofre le plein calme , on m'ofre de me  
rendre

Ce que dans mes états la guerre a fait surprendre ,  
L'amitié des Romains , que pour vous j'ai trahis .

S O P H O N I S B E .

Et que vous ofre-t-on , seigneur , pour mon pays ?

S Y P H A X .

Loin d'exiger de moi que j'y porte mes armes ,  
On me laisse aujourd'hui tout entier à vos charmes :  
On demande que neutre en ces diffensions ,  
Je laisse aller le fort de vos deux nations .

S O P H O N I S B E .

Et ne pourrait-on point vous en faire l'arbitre ?

## S Y P H A X.

Le ciel semblait m'offrir un si glorieux titre ,  
 Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer d'un pas égal ,  
 D'un côté Scipion , & de l'autre Afdrubal.  
 Je vis ces deux héros jaloux de mon suffrage,  
 Le briguer , l'un pour Rome , & l'autre pour Car-  
 thage :

Je les vis à ma table , & sur un même lit ;  
 Et comme ami commun , j'aurais eu tout crédit.  
 Votre beauté , madame , emporta la balance.  
 De Carthage pour vous j'embrassai l'alliance ;  
 Et comme on ne veut point d'arbitre intéressé ,  
 C'est beaucoup aux vainqueurs d'oublier le passé.  
 En l'état où je suis , deux batailles perdues ,  
 Mes villes , la plupart surprises , ou rendues ,  
 Mon royaume , d'argent & d'hommes affaibli ,  
 C'est beaucoup de me voir tout d'un coup rétabli.  
 Je reçois sans combat le prix de la victoire ;  
 Je rentre sans péril en ma première gloire ;  
 Et ce qui plus que tout a lieu de m'être doux ,  
 Il m'est permis enfin de vivre auprès de vous.

## S O P H O N I S B E.

Quoi que vous résolviez , c'est à moi d'y souscrire ;  
 J'oserai toutefois m'enhardir à vous dire ,  
 Qu'avec plus de plaisir je verrais ce traité ,

Si j'y voyais pour vous , ou gloire , ou fûreté.  
Mais, seigneur , m'aimez-vous encor ?

S Y P H A X.

Si je vous aime ?

S O P H O N I S B E.

Oui, m'aimez-vous encor , seigneur ?

S Y P H A X.

Plus que moi-même.

S O P H O N I S B E.

Si mon amour égal rend vos jours fortunés ,  
Vous souvient-il encor de qui vous les tenez ?

S Y P H A X.

De vos bontés , madame.

S O P H O N I S B E.

Ah, cessez , je vous prie ;

De faire en ma faveur outrage à ma patrie.

Un autre avait le choix de mon père & le mien,  
Elle seule pour vous rompit ce doux lien.

Je brûlais d'un beau feu , je promis de l'éteindre ;  
J'ai tenu ma parole , & j'ai fû m'y contraindre.

Mais vous ne tenez pas , seigneur , à vos amis  
Ce qu'acceptant leur don vous leur avez promis ;  
Et pour ne pas uter vers vous d'un mot trop rude ,  
Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.

Quoi, vous , qui lui devez ce bonheur de vos  
jours ,

Vous, que mon hyménée engage à son secours,  
 Vous, que votre serment atache à sa défense,  
 Vous manquez de parole, & de reconnaissance;  
 Et pour remerciement de me voir en vos mains,  
 Vous la livrez vous-même en celle des Romains!  
 Vous brisez le pouvoir dont vous m'avez reçûe,  
 Et je ferai le prix d'une amitié rompue!  
 Moi, qui pour en étreindre à jamais les grands  
 nœuds,  
 Ai d'un amour si juste éteint les plus beaux feux!  
 Moi, que vous protestez d'aimer plus que vous  
 même!  
 Ah, seigneur, le dirai-je? est-ce ainsi que l'on  
 m'aime?

S Y P H A X.

Si vous m'aimiez, madame, il vous ferait bien doux  
 De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous.  
 Vous ne vous plairiez pas à montrer dans votre ame  
 Les restes odieux d'une première flamme,  
 D'un amour dont l'hymen qu'on a vû nous unir  
 Devrait avoir éteint jusques au souvenir.  
 Vantez moi vos apas, montrez avec courage  
 Ce prix impérieux dont m'achète Carthage;  
 Avec tant de hauteur prenez son intérêt,  
 Qu'il me faille en esclave agir comme il lui plait:

Au moindre soin des miens traitez moi d'infidèle;  
 Et ne me permettez de régner que sous elle :  
 Mais épargnez ce comble aux malheurs que je  
 crains ,

D'entendre aussi vanter ces beaux feux mal éteints;  
 Et de vous en voir l'ame encor toute obsédée,  
 En ma présence même en caresser l'idée.

## S O P H O N I S B E.

Je m'en souviens , seigneur , lorsque vous oubliez  
 Quels vœux mon changement vous a sacrifiés ;  
 Et aurai l'oublier , quand vous ferez justice  
 A ceux qui vous ont fait un si grand sacrifice.  
 Au reste , pour ouvrir tout mon cœur avec vous ;  
 Je n'aime point Carthage à l'égal d'un époux ;  
 Mais bien que moins soumise à son destin qu'au  
 vôtre ,

Je crains également , & pour l'un & pour l'autre ;  
 Et ce que je vous suis ne saurait empêcher  
 Que le plus malheureux ne me soit le plus cher.  
 Jouissez de la paix qui vous vient d'être offerte ,  
 Tandis que j'irai plaindre & partager sa perte ;  
 J'y mourrai sans regret , si mon dernier moment  
 Vous laisse en quelque état de régner sûrement.  
 Mais Carthage détruite , avec quelle aparence  
 Osez-vous garder cette fausse espérance ?

Rome qui vous redoute, & vous flate aujourd'hui,  
 Vous craindra-t-elle encor, vous voyant sans apui ?  
 Elle qui de la paix ne jette les amorces,  
 Que par le seul besoin de séparer nos forces ;  
 Et qui dans Massinisse, & voisin, & jaloux,  
 Aura toujours de quoi se brouiller avec vous ?  
 Tous deux vous devront tout. Carthage abandonnée

Vaut pour l'un & pour l'autre une grande journée ;  
 Mais un esprit aigri n'est jamais satisfait,  
 Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bienfait.  
 Pensez-y, votre armée est la plus forte en nombre ;  
 Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont vu  
 l'ombre.

Utique à l'assiéget retient leur Scipion.  
 Un tems bien pris peut tout, pressez l'ocasion.  
 De ce chef éloigné la valeur peu commune,  
 Peut-être à sa personne atache leur fortune ;  
 Il tient auprès de lui la fleur de leurs soldats.  
 En tout événement Cyrthe vous tend les bras ;  
 Vous tiendrez, & longtems dedans cette retraite :  
 Mon père cependant répare sa défaite.  
 Hannon a de l'Espagne amené du secours :  
 Annibal vient lui-même ici dans peu de jours.  
 Si tout cela vous semble un léger avantage,

Renvoyez moi , seigneur , me perdre avec Car-  
thage ;

J'y périrai fans vous , vous régnerez fans moi.  
Vous préserve le ciel de ce que je prévoi ,  
Et daigne son couroux , me prenant seule en bute ;  
M'exempter par ma mort de pleurer votre chute !

S Y P H A X.

A des charmes si forts joindre celui des pleurs !  
Soulever contre moi ma gloire & vos douleurs !  
C'est trop , c'est trop , madame , il faut vous satis-  
faire.

Le plus grand des malheurs serait de vous déplaire ;  
Et tous mes sentimens veulent bien se trahir ,  
A la douceur de vaincre , ou de vous obéir.  
La paix eût sur ma tête assuré ma couronne ,  
Il faut la refuser , Sophonisbe l'ordonne ,  
Il faut servir Carthage , & hazarder l'état ;  
Mais que deviendrez-vous , si je meurs au combat ?

e) Cette scène devrait être intéressante & sublime :  
*Sophonisbe* veut forcer son mari à prendre le parti de  
Carthage contre les Romains. C'est un grand objet , &  
digne de *Corneille* ; si cet objet n'est pas rempli , c'est  
en partie la faute du stile. C'est cette répétition , *m'ai-  
mez-vous , Seigneur ? oui , m'aimez-vous encor ?* C'est cette  
imitation du discours de *Pauline* à *Polyeucte* :

Qui fera votre apui , si le fort des batailles  
Vous rend un corps sans vie au pied de nos mu-  
railles ?

S O P H O N I S B E.

Je vous répondrais bien qu'après votre trépas  
Ce que je deviendrai ne vous regarde pas.  
Mais j'aime mieux , seigneur , pour vous tirer de  
peine ,  
Vous dire que je fais vivre , & mourir en reine.

S Y P H A X.

N'en parlons plus , madame. Adieu , pensez à moi ,  
Et je saurai pour vous vaincre , ou mourir en roi.

e )

*Fin du premier acte.*

---

*Moi qui pour en étreindre à jamais les grands nœuds ,  
Ai d'un amour si juste éteint les plus beaux feux.*

Imitation mauvaise ; car le sacrifice que *Pauline* a fait de son amour pour *Sévère* est touchant , & le sacrifice de *Maffinisse* que *Sophonisbe* a faite à l'ambition , est d'un genre tout différent. Enfin , *Syphax* est faible , *Sophonisbe* veut gouverner son mari , la scène n'est pas assez fortement écrite , & tout est froid.




## A C T E II. a)

## S C E N E P R E M I E R E.

E R Y X E , B A R C É E .

E R Y X E .

 U E L désordre , Barcée , ou plutôt quel sur-  
plice ,

M'aprétaît la victoire à revoir Massinisse ?

Et que de mon destin l'obscure trahison

Sur mes souhaits remplis a versé de poison !

Syphax est prisonnier , Cyrthe toute éperdue

A ce triste spectacle aussi-tôt s'est rendue.

Sophonisbe , en dépit de toute sa fierté ,

a) On retrouve dans ce second acte des étincelles du feu qui avait animé l'auteur de *Cinna* & de *Polyeucte* &c. Cependant la pièce de *Corneille* n'eut qu'un médiocre succès , & la *Sophonisbe* de *Mairet* continua à être représentée. Je crois en trouver la raison , jusques dans les beaux endroits même de la *Sophonisbe* de *Corneille*. *Eryxe*, cette ancienne maîtresse de *Massinisse*, démêle très-bien l'amour de *Massinisse* pour sa rivale ; tout ce qu'elle dit est vrai , mais ce vrai ne peut toucher ; elle annonce

Va gémir à son tour dans la captivité :  
 Le ciel finit la mienne , & je n'ai plus de chaines ,  
 Que celles qu'avec gloire on voit porter aux reines ;  
 Et lorsqu'aux mêmes fers je crois voir mon vain-  
 queur ,  
 Je doute en le voyant, si j'ai part en son cœur.  
 En vain l'impatience à le chercher m'emporte ;  
 En vain de ce palais je cours jusqu'à la porte ,  
 Et m'ose figurer, en cet heureux moment ,  
 Sa flamme impatiente , & forte également :  
 Je l'ai vû , mais surpris, mais troublé de ma vûe ;  
 Il n'était point lui-même alors qu'il m'a reçûe ;  
 Et ses yeux égarés marquaient un embarras ,  
 A faire assez juger qu'il ne me cherchait pas.  
 J'ai vanté sa victoire , & je me suis flatée ;  
 Jusqu'à m'imaginer que j'étais écoutée :

elle-même que *Sophonisbe* est aimée ; dès-lors plus d'in-  
 certitude dans l'esprit du spectateur , plus de suspension ,  
 plus de crainte. *Mairet* avait eu l'art de tenir les esprits  
 en suspens ; on ne fait d'abord chez lui si *Massinisse*  
 pardonnera ou non à sa captive ; c'est beaucoup que  
 dans le tems grossier où *Mairet* écrivait , il devinat ce  
 grand art d'intéresser ; sa pièce était à la vérité remplie  
 de vers de comédie & de longues déclamations , mais  
 ce goût subsista très-longtems , & il n'y avait qu'un pe-

Mais quand pour me répondre il s'est fait un effort,  
 Son compliment au mien n'a point eu de rapport;  
 Et j'ai trop vû par-là qu'un fi profond silence  
 Attachait sa pensée ailleurs qu'à ma présence;  
 Et que l'emportement d'un entretien secret  
 Sous un front attentif cachait l'esprit distrait.

## B A R C É E.

Les soins d'un conquérant vous donnent trop d'alarmes.

C'est peu que devant lui Cyrthe ait mis bas les armes,

Qu'elle se soit rendue, & qu'un commun effroi  
 L'ait fait à tout son peuple accepter pour son roi.  
 Il lui faut s'affurer des places, & des portes,  
 Pour en demeurer maître, y poster ses cohortes;

tit nombre d'esprits éclairés qui s'aperçussent de ces défauts. On aimait encor, ainsi que nous l'avons remarqué souvent, ces longues tirades raisonnées, qui, à l'aide de cinq ou six vers pompeux, & de la déclamation empoulée d'un acteur, subjuguèrent l'imagination d'un parterre, alors peu instruit, qui admirait ce qu'il entendait & ce qu'il n'entendait pas. Des vers durs, entortillés, obscurs passaient à la faveur de quelques vers heureux. On ne connaissait pas la pureté & l'élégance continue du stile.

Ce devoir se préfère aux soucis les plus doux ;  
Et s'il en était quitte , il ferait tout à vous.

E R Y X E.

Il me l'a dit lui-même , alors qu'il m'a quittée ;  
Mais j'ai trop vû d'ailleurs son ame inquiétée ;  
Et de quelque couleur que tu couvres ses soins ,  
Sa nouvelle conquête en ocupe le moins.  
Sophonisbe , en un mot , & captive , & pleurante ,  
L'emporte sur Eryxe , & reine , & triomphante ;  
Et si je m'en raporte à l'acueil différent ,  
Sa disgrâce peut plus qu'un sceptre qu'on me rend.

Tu l'as pû remarquer. Du moment qu'il l'a vûe ,  
Ses troubles ont cessé , sa joie est revenue :

Ces charmes à Carthage autrefois adorés

Ont soudain réuni ses regards égarés.

Tu l'as vûe étonnée , & tout ensemble altière ,

Lui demander l'honneur d'être sa prisonnière ,

La pièce de *Mairet* subsista donc , ainsi que plusieurs ouvrages de *Desmarets* , de *Tristan* , de *Durier* , de *Rotrou* , jusqu'à-ce que le goût du public fût formé.

La *Sophonisbe* de *Corneille* tomba ensuite comme les autres pièces de tous ces auteurs , quoiqu'elle fût plus plus fortement écrite , & elle ne tomba que parce qu'elle est absolument sans intérêt ; c'est ce que le lecteur peut voir à chaque scène.

Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains  
 Eviter le triomphe , & les fers des Romains.  
 Son orgueil que ses pleurs semblaient vouloir dédire,  
 Trouvait l'art en pleurant d'augmenter son empire,  
 Et sûre du succès , dont cet art répondait ,  
 Elle priait bien moins qu'elle ne commandait.  
 Aussi sans balancer il a donné parole  
 Qu'elle ne serait point traînée au Capitole,  
 Qu'il en saurait trouver un moyen assuré ,  
 En lui tendant la main sur l'heure il l'a juré ;  
 Et n'eût pas borné là son ardeur renaissante ,  
 Mais il s'est souvenu qu'enfin j'étais présente ;  
 Et les ordres qu'aux siens il avait à donner,  
 Ont servi de prétexte à nous abandonner.

Que dis-je ? Pour moi seule affectant cette fuite ,  
 Jusqu'au fond du palais des yeux il l'a conduite ;  
 Et si tu t'en souviens , j'ai toujours soupçonné  
 Que cet amour jamais ne fut déraciné.  
 Chez moi , dans Hyarbée , où le mien trop facile  
 Prêtait à sa déroute un favorable asyle ,  
 Détrôné , vagabond , & sans apui que moi ,  
 Quand j'ai voulu parler contre ce cœur sans foi ,  
 Et qu'à cet infidèle imputant sa misère ,  
 J'ai crû surprendre un mot de haine , ou de colère ,  
 Jamais son feu secret n'a manqué de détours ,

Pour

Pour me forcer moi-même à changer de discours ;  
 Ou si je m'obstinais à le faire répondre ,  
 J'en tirais pour tout fruit de quoi mieux me con-  
 fondre ;

Et je n'en arachais que de profonds hélas ,  
 Et qu'enfin son amour ne la méritait pas.  
 Juge , par ces soupirs que produisait l'absence ,  
 Ce qu'à leur entrevûe a produit la présence.

## B A R C É E.

Elle a produit sans doute un effet de pitié ,  
 Où se mêle peut-être une ombre d'amitié.  
 Vous savez qu'un cœur noble & vraiment ma-  
 gnanime ,  
 Quand il bannit l'amour , aime à garder l'estime ;  
 Et que bien qu'offensé par le choix d'un mari ,  
 Il n'insulte jamais à ce qu'il a chéri.  
 Mais quand bien vous auriez tout lieu de vous en  
 plaindre ,  
 Sophonisbe , après tout , n'est point pour vous à  
 craindre ;  
 Eût-elle tout son cœur , elle l'aurait en vain ,  
 Puisqu'elle est hors d'état de recevoir sa main.  
 Il vous la doit , madame.

## E R Y X E.

Il me la doit , Barcée ;

Mais que sert une main par le devoir forcée ?  
 Et qu'en aurait le don pour moi de précieux ,  
 S'il faut que son esclave ait son cœur à mes yeux ?

Je fais bien que des rois la fière destinée  
 Souffre peu que l'amour règle leur hyménée ;  
 Et que leur union souvent pour leur malheur  
 N'est que du sceptre au sceptre , & non du cœur au  
 cœur :

Mais je suis au-dessus de cette erreur commune.  
 J'aime en lui sa personne , autant que sa fortune ;  
 Et je n'en exigeai qu'il reprit ses états ,  
 Que de peur que mon peuple en fît trop peu de cas.  
 Des actions des rois ce téméraire arbitre  
 Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le titre.  
 Jamais d'un roi sans trône il n'eût souffert la loi ,  
 Et ce mépris peut-être eût passé jusqu'à moi.  
 Il fallait qu'il lui vît sa couronne à la tête ,  
 Et que ma main devînt sa dernière conquête ,  
 Si nous voulions régner avec l'autorité ,  
 Que le juste respect doit à la dignité.

J'aime donc Maffinisse , & je prétens qu'il m'aime :  
 Je l'adore , & je veux qu'il m'adore de même ;  
 Et pour moi son hymen serait un long ennui ,  
 S'il n'était tout à moi , comme moi toute à lui.  
 Ne t'étonne donc point de cette jalousie ,

Dont à ce froid abord mon ame s'est saisie ;  
 Laisse la moi souffrir , fans me la reprocher ,  
 Sers-la , si tu le peux , & m'aide à la cacher.  
 Pour juste aux yeux de tous qu'en puisse être la  
 cause ,  
 Une femme jalouse à cent mépris s'expose ;  
 Plus elle fait de bruit , moins on en fait d'état ,  
 Et jamais ses soupçons n'ont qu'un honteux éclat.  
 Je veux donner aux miens une route diverse ,  
 A ces amans suspects laisser libre commerce ,  
 D'un œil indifférent en regarder le cours ,  
 Fuir toute occasion de troubler leurs discours ,  
 Et d'un hymen douteux éviter le supplice ,  
 Tant que je douterai du cœur de Massinisse.  
 Le voici , nous verrons par son empressement  
 Si je me suis trompée en ce pressentiment.

---

S C E N E II.

MASSINISSE, ÉRYXE, BARCÉE,  
 MÉZÉTULLE.

M A S S I N I S S E.  
**E**Nfin maître absolu des murs , & de la ville ;  
 Je puis vous rapporter un esprit plus tranquille ,



Madame, & voir céder en ce reste du jour  
 Les foins de la victoire aux douceurs de l'amour.  
 Je n'aurais plus sujet d'aucune inquiétude,  
 N'était que je ne puis fortir d'ingratitude,  
 Et que dans mon bonheur il n'est pas bien en moi  
 De m'aquiter jamais de ce que je vous doi.

Les forces qu'en mes mains vos bontés ont remises,  
 Vous ont laissée en proie à de lâches surprises,  
 Et me rendaient ailleurs ce qu'on m'avait ôté,  
 Tandis qu'on vous ôtait, & sceptre, & liberté.  
 Ma première victoire a fait votre esclavage;  
 Celle-ci qui le brise est encor votre ouvrage:  
 Mes bons destins par vous ont eu tout leur effet;  
 Et je suis seulement ce que vous m'avez fait.  
 Que peut donc tout l'effort de ma reconnaissance,  
 Lorsque je tiens de vous ma gloire, & ma puissance?  
 Et que vous puis-je offrir que votre propre bien,  
 Quand je vous offrirai votre sceptre, & le mien?

## E R Y X E.

Quoi qu'on puisse devoir, aisément on s'aquite,  
 Seigneur, quand on se donne avec tant de mérite:  
 C'est un rare présent qu'un véritable roi,  
 Qu'a rendu sa victoire enfin digne de moi.  
 Si dans quelques malheurs pour vous je suis tombée,  
 Nous pourons en parler un jour dans Hyarbée,

Lorsqu'on nous y verra dans un rang souverain ,  
 La couronne à la tête , & le sceptre à la main.  
 Ici nous ne savons encor ce que nous sommes :  
 Je tiens tout fort douteux , tant qu'il dépend des  
 hommes ;

Et n'ose m'affurer que nos amis jaloux  
 Consentent l'union de deux trônes en nous.  
 Ce qu'avec leurs héros vous avez de pratique ,  
 Vous a dû mieux qu'à moi montrer leur politique ;  
 Je ne vous en dis rien. Un souci plus pressant ,  
 Et si je l'ose dire , assez embarrassant ,  
 Où même ainsi que vous la pitié m'intéresse ,  
 Vous doit inquiéter touchant votre promesse.  
 Dérober Sophonisbe au pouvoir des romains ,  
 C'est un pénible ouvrage , & digne de vos mains .  
 Vous devez y penser.

M A S S I N I S S E.

Un peu trop téméraire  
 Peut-être ai-je promis plus que je ne puis faire.  
 Les pleurs de Sophonisbe ont surpris ma raison.  
 L'opprobre du triomphe est pour elle un poison ;  
 Et j'ai crû que le ciel l'avait assez punie ,  
 Sans la livrer moi-même à tant d'ignominie.  
 Madame , il est bien dur de voir déshonorer  
 L'autel où tant de fois on s'est plû d'adorer ;

Et l'ame ouverte au bien que le ciel lui renvoye ,  
 Ne peut rien refuser dans ce comble de joye.  
 Mais quoi que ma promesse ait de difficultés ,  
 L'effet en est aisé , si vous y consentez.

E R Y X E .

Si j'y consens ? Bien plus , seigneur , je vous en prie.  
 Voyez s'il faut agir de force , ou d'industrie ;  
 Et concertez ensemble en toute liberté ,  
 Ce que dans votre esprit vous avez projeté.  
 Elle vous cherche exprès.

S C E N E III.

SOPHONISBE , ÉRYXE , MASSINISSE ,  
 BARCÉE , HERMINIE.

E R Y X E .

**T**out a changé de face,  
 Madame , & les destins vous ont mise en ma place.  
 Vous me deviez servir malgré tout mon couroux ,  
 Et je fais à présent même chose pour vous ;  
 Je vous l'avais promis , & je vous tiens parole.

S O P H O N I S B E .

Je vous suis obligée , & ce qui m'en console ,  
 C'est que tout peut changer une seconde fois ;

Et je vous rendrai lors tout ce que je vous dois.

E R Y X E.

Si le ciel jusques-là vous en laisse incapable ,  
 Vous pourrez quelque tems être ma redevable ,  
 Non tant d'avoir parlé , d'avoir prié pour vous ,  
 Comme de vous céder un entretien si doux.  
 Voyez si c'est vous rendre un fort méchant office ;  
 Que vous abandonner le prince Massinisse.

S O P H O N I S B E.

Ce n'est pas mon dessein de vous le dérober.

E R Y X E.

Peut-être en ce dessein vous pourriez succomber.  
 Mais, seigneur, quel qu'il soit, je n'y mets point  
 d'obstacles :  
 Un héros, comme un dieu, peut faire des miracles ;  
 Et s'il faut mon aveu pour en venir à bout ,  
 Soyez sûr de nouveau que je consens à tout.  
 Adieu. *b*)

*b*) Ce qui fait que cette petite scène de bravades entre Eryxe & Sophonisbe est froide, c'est qu'elle ne change rien à la situation, c'est qu'elle est inutile, c'est que ces deux femmes ne se bravent que pour se braver.

## S C E N E I V .

MASSINISSE , SOPHONISBE , HERMINIE ,  
M É Z É T U L L E .

S O P H O N I S B E .

**P**ardonnez-vous à cette inquiétude  
Que fait de mon destin la triste incertitude ,  
Seigneur ? & cet espoir que vous m'avez donné ,  
Vous fera-t-il aimer d'en être importuné ?  
Je suis Carthaginoise , & d'un sang que vous-  
même  
N'avez que trop jugé digne du diadème :  
Jugez par-là l'excès de ma confusion ,  
A me voir atachée au char de Scipion ;  
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence  
Ne nous convaincra point d'une indigne vengeance ,  
Si vous écoutez plus de vieux ressentimens ,  
Que le sacré respect de vos derniers sermens.  
Je fus ambitieuse , inconstante , & parjure.  
Plus votre amour fut grand , plus grande en est  
l'injure :  
Mais plus il a paru , plus il vous fait de loix  
Pour défendre l'honneur de votre premier choix ;

Et plus l'injure est grande, & d'autant mieux éclate  
 La générosité de servir une ingrate,  
 Que votre bras lui-même a mise hors d'état  
 D'en pouvoir dignement reconnaître l'éclat.

M A S S I N I S S E.

Ah ! si vous m'en devez quelque reconnaissance,  
 Cessez de vous en faire une fausse impuissance :  
 De quelque dur revers que vous sentiez les coups,  
 Vous pouvez plus pour moi que je ne puis pour  
 vous.

Je dis plus. Je ne puis pour vous aucune chose,  
 À moins qu'à m'y servir ce revers vous dispose.  
 J'ai promis, mais sans vous j'aurai promis en vain ;  
 J'ai juré, mais l'effet dépend de votre main.  
 Autre qu'elle en ces lieux ne peut briser vos chaînes ;  
 En un mot, le triomphe est un supplice aux reines,  
 La femme du vaincu ne le peut éviter,  
 Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.  
 De l'une il est aisé que vous deveniez l'autre ;  
 Votre main par mon sort peut relever le vôtre ;  
 Mais vous n'avez qu'une heure, ou plutôt qu'un  
 moment,  
 Pour résoudre votre ame à ce grand changement.  
 Demain Lælius entre, & je ne suis plus maître ;  
 Et quelque amour en moi que vous voyiez renâitre,

Quelques charmes en vous qui puissent me ravir,  
Je ne puis que vous plaindre, & non pas vous  
servir.

C'est vous parler fans doute avec trop de franchise;  
Mais le péril...

S O P H O N I S B E.

De grace, excusez ma surprise.

Syphax encor vivant, voulez-vous qu'aujourd'hui...

M A S S I N I S S E.

Vous me fûtes promise auparavant qu'à lui;  
Et cette foi donnée, & reçûe à Carthage,  
Quand vous voudrez m'aimer, d'avec lui vous dé-  
gage.

Si de votre personne il s'est vû possesseur,  
Il en fut moins l'époux que l'heureux ravisseur;  
Et sa captivité qui romt cet hyménée,  
Laisse votre main libre, & la sienne enchaînée.

Rendez vous à vous-même, & s'il vous peut  
venir

De notre amour passé quelque doux souvenir,  
Si ce doux souvenir peut avoir quelque force...

S O P H O N I S B E.

Quoi, vous pouriez m'aimer après un tel divorce;  
Seigneur, & recevoir de ma légéreté  
Ce que vous déroba tant d'infidélité?

## M A S S I N I S S E.

N'attendez point, madame, ici que je vous die  
 Que je ne vous impute aucune perfidie,  
 Que mon peu de mérite & mon trop de malheur  
 Ont seuls forcé Carthage à forcer votre cœur,  
 Que votre changement n'éteignit point ma flame,  
 Qu'il ne vous ôta point l'empire de mon ame,  
 Et que si j'ai porté la guerre en vos états,  
 Vous étiez la conquête où prétendait mon bras.  
 Quand le tems est trop cher pour le perdre en  
 paroles,

Toutes ces vérités sont des discours frivoles;  
 Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir.  
 Demain Lælius entre, il le peut dès ce soir;  
 Avant son arrivée assurez votre empire.

Je vous aime, madame, & c'est assez vous dire.

Je n'examine point quels sentimens pour moi  
 Me rendront les effets d'une première foi;  
 Que votre ambition, que votre amour choisisse,  
 L'opprobre est d'un côté, de l'autre Massinisse.  
 Il faut aller à Rome, ou me donner la main;  
 Ce grand choix ne se peut diférer à demain;  
 Le péril presse autant que mon impatience;  
 Et quoi que mes succès m'offrent de confiance,  
 Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous;



Si demain Rome en moi ne trouve votre époux.

S O P H O N I S B E.

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise ,  
Puisqu'un péril si grand ne veut point de remise.

L'hymen que vous m'ofrez peut ralumer mes  
feux ,

Et pour briser mes fers , rompre tous autres nœuds ;  
Mais avant qu'il vous rende à votre prisonnière ,  
Je veux que vous voyiez son ame toute entière ,  
Et ne puissiez un jour vous plaindre avec fujet  
De n'avoir pas bien vû ce que vous aurez fait.

Quand j'époufai Syphax, je n'y fus point forcée ;  
De quelques traits pour vous que l'amour m'eût  
bleffée ,

Je vous quitai fans peine , & tous mes vœux trahis  
Cédèrent avec joie au bien de mon pays.

En un mot, j'ai reçu du ciel pour mon partage  
L'averfion de Rome , & l'amour de Carthage.

Vous aimez Lélius , vous aimez Scipion ,

Vous avez lieu d'aimer toute leur nation ;

Aimez la , j'y confens, mais laissez moi ma haine.

Tant que vous ferez roi , fouffrez que je fois reine ,

Avec la liberté d'aimer & de haïr ,

Et fans néceffité de craindre ou d'obéir.

Voilà quelle je fuis , & quelle je veux être.

J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître,  
 Et ne quitterais point l'époux que j'avais pris,  
 Si Rome se pouvait éviter qu'à ce prix.  
 A ces conditions me voulez-vous pour femme ?

M A S S I N I S S E.

A ces conditions prenez toute mon ame ;  
 Et s'il vous faut encor quelques nouveaux ser-  
 mens. . . .

S O P H O N I S B E.

Ne perdez point, seigneur, ces précieux momens ;  
 Et puisque sans contrainte il m'est permis de vivre,  
 Faites tout préparer, je m'apprête à vous suivre.

M A S S I N I S S E.

J'y vais, mais de nouveau gardez que Lélius. . .

S O P H O N I S B E.

Cessez de vous gêner par des soins superflus ;  
 J'en connais l'importance, & vous rejoins au  
 temple. c)

c) Scène froide encore, parce que le spectateur fait  
 déjà quel parti a pris *Massinisse*, parce qu'elle est dé-  
 nuée de grandes passions, & de grands mouvemens de  
 l'ame.

---

## S C E N E V.

SOPHONISBE, HERMINIE.

S O P H O N I S B E .

**T**U vois , mon bonheur passe & l'espoir , &  
l'exemple ;  
Et c'est , pour peu qu'on aime , une extrême dou-  
ceur ,  
De pouvoir acorder sa gloire avec son cœur :  
Mais c'en est une ici bien autre , & sans égale ,  
D'enlever , & si-tôt , ce prince à ma rivale ,  
De lui faire tomber le triomphe des mains ,  
Et prendre sa conquête aux yeux de ses Romains.  
Peut-être avec le tems j'en aurai l'avantage  
De l'arracher à Rome , & le rendre à Carthage ;  
Je m'en répons déjà sur le don de sa foi ;  
Il est à mon pays , puisqu'il est tout à moi.  
A ce nouvel hymen c'est ce qui me convie ,  
Non l'amour , non la peur de me voir asservie ,  
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter ,  
Alors qu'on fait mourir , on fait tout éviter :  
Mais comme enfin la vie est bonne à quelque chose ,  
Ma patrie elle-même à ce trépas s'opose ,

Et m'en défavoûrait , si j'ofais me ravir  
 Les moyens que l'amour m'offre de la servir.  
 Le bonheur surprenant de cette préférence  
 M'en donne une assez juste & flateuse espérance ;  
 Que ne pourai-je point, si dès qu'il m'a pû voir  
 Mes yeux d'une autre reine ont détruit le pouvoir ?  
 Tu l'as vû comme moi , qu'aucun retour vers elle  
 N'a montré qu'avec peine il lui fût infidelle ;  
 Il ne l'a point nommée , & pas même un soupir  
 N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.



## H E R M I N I E.

Cs sont grandes douceurs que le ciel vous renvoie ;  
 Mais il manque le comble à cet excès de joie ,  
 Dont vous vous sentiriez encor bien mieux saisir ,  
 Si vous voyiez qu'Eryxe en eût du déplaisir.  
 Elle est indifférente , ou plutôt insensible ;  
 A vous servir contre elle elle fait son possible :  
 Quand vous prenez plaisir à troubler son discours ,  
 Elle en prend à laisser au vôtre un libre cours ;  
 Et ce héros enfin que votre soin obsède ,  
 Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous cède.  
 Je voudrais qu'elle vît un peu plus son malheur ,  
 Qu'elle en fît hautement éclater la douleur ,  
 Que l'espoir inquiet de se voir son épouse  
 Jetât un plein désordre en son ame jalouse ,

Que son amour pour lui fût sans bonté pour vous.

S O P H O N I S B E .

Que tu te connais mal en sentimens jaloux !  
Alors qu'on l'est si peu qu'on ne pense pas l'être ,  
On n'y réfléchit point , on laisse tout paraître ;  
Mais quand on l'est assez pour s'en apercevoir ,  
On met tout son possible à n'en laisser rien voir.

Eryxe qui connaît & qui hait sa faiblesse ,  
La renferme au-dedans , & s'en rend la maîtresse ;  
Mais cette indifférence où tant d'orgueil se joint ,  
Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point ;  
Et sa fausse bonté se trahit elle-même  
Par l'effort qu'elle fait à se montrer extrême :  
Elle est étudiée , & ne l'est pas assez  
Pour échaper entière aux yeux intéressés.  
Allons sans perdre tems l'empêcher de nous nuire ,  
Et prévenir l'effet qu'elle pourrait produire. *d*)

*Fin du second acte.*

*d*) Scène plus froide encore , parce que *Sophonisbe* ne fait que raisonner avec sa confidente sur ce qui vient de se passer. Partout où il n'y a ni crainte , ni espérance , ni combats du cœur , ni infortunes attendrissantes , il n'y a point de tragédie.

ACTE

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

MASSINISSE, MÉZÉTULLE.

M É Z É T U L L E.

QUI, seigneur, j'ai donné vos ordres à la porte,  
Que jusques à demain aucun n'entre, ni sorte,  
A moins que Lélius vous dépêche quelqu'un :  
Au reste, votre hymen fait le bonheur commun.  
Cette illustre conquête est une autre victoire,  
Que prennent les vainqueurs pour un surcroît de  
gloire,  
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroi,  
Voyant régner leur reine avec leur nouveau roi.  
Cette union à tous promet des biens solides,  
Et réunit sous vous tous les cœurs des Numides.

M A S S I N I S S E.

Mais Eryxe ?

M É Z É T U L L E.

J'ai mis des gens à l'observer,  
Et suis allé moi-même après eux la trouver,  
De peur qu'un contretems de jalouse colère

Allât jufqu'aux autels en troubler le myftère.  
 D'abord qu'elle a tout fû, fon vifage étonné,  
 Aux troubles du dedans fans doute a trop donné;  
 Du moins à ce grand coup elle a paru fuprife;  
 Mais un moment après entièrement remife,  
 Elle a voulu fourire, & m'a dit froidement:  
*Le roi n'ufe pas mal de mon confentement;*  
*Allez, & dites lui que pour reconnaissance...*  
 Mais, feigneur, devers vous elle-même s'avance,  
 Et vous expliquera mieux que je n'aurais fait  
 Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout-à-fait.

## M A S S I N I S S E.

Cependant cours au temple, & preffe un peu la  
 reine  
 D'y terminer des vœux dont la longueur me gêne;  
 Et dis lui que c'eft trop importuner les dieux,  
 En un tems où fa vûe eft fi chère à mes yeux. a)

a) Scène froide, parce qu'elle ne change rien à la situation de la fcène précédente, parce qu'un fubalterne rapporte en fubalterne un difcours inutile de l'inutile *Eryxe*, & qu'il eft fort indifférent que cette *Eryxe* ait prononcé ou non ce vers comique,

*Le Roi n'ufe pas mal de mon confentement,*

## S C E N E I I.

ERYXE, MASSINISSE, BARCÉE.

E R Y X E.

**C**omme avec vous, seigneur, je ne fus jamais feindre.

Souffrez pour un moment que j'ose ici me plaindre,  
Non d'un amour éteint, ni d'un espoir déçu,  
L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conçu ;  
Mais d'avoir crû mon ame & si faible & si basse,  
Qu'elle pût m'imputer votre hymen à disgrâce ;  
Et d'avoir envié cette joie à mes yeux,  
D'en être les témoins aussi-bien que les dieux.  
Ce plein aveu promis avec tant de franchise,  
Me préparait assez à voir tout sans surprise ;  
Et fût que vous étiez de mon consentement,  
Vous me deviez ma part en cet heureux moment.  
J'aurais un peu plutôt été défabusée ;  
Et près du précipice où j'étais exposée,  
Il m'eût été, seigneur, & m'est encor bien doux,  
D'avoir pû vous connaître avant que d'être à vous.  
Aussi, n'attendez point de reproche ou d'injure,  
Je ne vous nommerai ni lâche, ni parjure.

E ij



Quel outrage m'a fait votre manque de foi ;  
 De me voler un cœur qui n'était pas à moi ?  
 J'en connais le haut prix , j'en vois tout le mérite ;  
 Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite ;  
 Et vous vivrez fans trouble en vos contentemens ,  
 S'ils n'ont à redouter que mes ressentimens.

## M A S S I N I S S E.

J'avais assez prévu qu'il vous ferait facile  
 De garder dans ma perte un esprit si tranquile :  
 Le peu d'ardeur pour moi que vos desirs ont eu ,  
 Doit s'acorder fans peine avec cette vertu.  
 Vous avez feint d'aimer , & permis l'espérance ;  
 Mais cet amour traînant n'avait que l'aparence ;  
 Et quand par votre hymen vous pouviez m'acquérir ,  
 Vous m'avez renvoyé pour vaincre , ou pour périr.  
 J'ai vaincu par votre ordre , & vois avec surprise  
 Que je n'en ai pour fruit qu'une froide remise ;  
 Et quelque espoir douteux d'obtenir votre choix ,  
 Quand nous ferons chez vous l'un & l'autre en vrais  
 rois.

Dites moi donc , madame , aimez-vous ma per-  
 sonne ,

Ou le pompeux éclat d'une double couronne ?  
 Et lorsque vous prêtiez des forces à mon bras ,  
 Etait-ce pour unir nos mains , ou nos états ?

Je vous l'ai déjà dit , que toute ma vaillance  
 Tient d'un si grand secours sa gloire & sa puissance.  
 Je saurai m'aquiter de ce qui vous est dû ,  
 Et je vous rendrai plus que vous n'avez perdu :  
 Mais comme en mon malheur ce favorable office  
 En voulait à mon sceptre , & non à Massinisse ,  
 Vous pouvez sans chagrin , dans mes destins  
 ... meilleurs ,  
 Voir mon sceptre en vos mains , & Massinisse  
 ailleurs.

Prenez ce sceptre aimé pour l'attacher au vôtre ;  
 Ma main tant refusée est bonne pour une autre ;  
 Et son ambition a de quoi s'arrêter  
 En celui de Syphax qu'elle vient d'emporter.  
 Si vous m'aviez aimé , vous n'auriez pas eu honte  
 D'en montrer une estime & plus haute & plus  
 prompte ,

Ni craint de ravaler l'honneur de votre rang ,  
 Pour trop considérer le mérite & le sang.  
 La naissance suffit quand la personne est chère.  
 Un prince détrôné garde son caractère :  
 Mais à vos yeux charmés par de plus forts apas ,  
 Ce n'est point être roi que de ne régner pas.  
 Vous en vouliez en moi l'effet comme le titre ;  
 Et quand de votre amour la fortune est l'arbitre ,

Le mien au-dessus d'elle , & de tous ses revers ,  
 Reconnaît son objet dans les pleurs , dans les fers.  
 Après m'être fait roi pour plaire à votre envie,  
 Aux dépens de mon sang , au péril de ma vie ,  
 Mon sceptre reconquis me met en liberté  
 De vous laisser un bien que j'ai trop acheté ;  
 Et ce ferait trahir les droits du diadème ,  
 Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même.  
 Un roi doit pouvoir tout , & je ne suis pas roi ,  
 S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.

## E R Y X E.

Il est beau de trancher du roi , comme vous faites ;  
 Mais n'a-t-on aucun lieu de douter si vous l'êtes ?  
 Et n'est-ce point , seigneur , vous y prendre un peu  
 mal ,  
 Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Asdrubal ?  
 Je fais que les Romains vous rendront la couronne ,  
 Vous en avez parole , & leur parole est bonne ;  
 Ils vous nommeront roi ; mais vous devez savoir  
 Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir ;  
 Et que sous leur apui ce plein droit de tout faire ,  
 N'est que pour qui ne veut que ce qui doit leur  
 plaire.  
 Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié ,  
 Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié.

Ils ont pris trop de part en votre destinée ,  
 Pour ne pas l'afranchir d'un pareil hyménée ;  
 Et ne se croiraient pas assez de vos amis ,  
 S'ils n'en défavouaient les dieux qui l'ont permis.

## M A S S I N I S S E .

Je m'en dédis , madame, & s'il vous est facile  
 De garder dans ma perte un cœur vraiment tran-  
 quile ,  
 Du moins votre grande ame' , avec tous ses efforts ,  
 N'en conserve pas bien les fastueux dehors.  
 Lorsque vous étoufez l'injure & la menace ,  
 Vos illustres froideurs laissent rompre leur glace ;  
 Et cette fermeté de sentimens contrainsts  
 S'échape adroitement du côté des Romains.  
 Si tant de retenue a pour vous quelque gêne ,  
 Allez jusqu'en leur camp solliciter leur haine ,  
 Traitez-y mon hymen de lâche & noir forfait ,  
 N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet ;  
 Nommez-y-moi cent fois ingrat , parjure , traître ;  
 J'ai mes raisons pour eux , & je les dois connaître.

## E R Y X E .

Je les connais, seigneur, sans doute moins que vous,  
 Et les connais assez pour craindre leur couroux.

Ce grand titre de roi que seul je confidère ,  
 Etend sur moi l'afront qu'en vous ils vont lui faire ;

Et rien ici n'échape à ma tranquillité,  
 Que par les intérêts de notre dignité.  
 Dans votre peu de foi c'est tout ce qui me blesse.  
 Vous allez hautement montrer notre faiblesse,  
 Dévoiler notre honte, & faire voir à tous  
 Quels fantômes d'état on fait régner en nous.  
 Oui, vous allez forcer nos peuples de connaître  
 Qu'ils n'ont que le sénat pour véritable maître;  
 Et que ceux qu'avec pompe ils ont vû couronner,  
 En reçoivent les loix qu'ils semblent leur donner.  
 C'est là mon déplaisir. Si je n'étais pas reine,  
 Ce que je perds en vous me ferait peu de peine :  
 Mais je ne puis souffrir qu'un si dangereux choix  
 Détruisse en un moment ce peu qui reste aux rois ;  
 Et qu'en un si grand cœur l'impuissance de l'être  
 Ait ménagé si mal l'honneur de le paraître.

Mais voici cet objet si charmant à vos yeux,  
 Dont le cher entretien vous divertira mieux. *b)*

---

*b)* Scène froide encor, par la même raison, qu'elle n'apporte aucun changement, qu'elle ne forme aucun nœud, que les personnages répètent une partie de ce qu'ils ont déjà dit, qu'on ne s'intéresse point à *Eryxe*, qu'elle ne

## S C E N E III.

SOPHONISBE , MASSINISSE , ÉRYXE ,  
MÉZÉTULLE , HERMINIE , BARCÉE.

E R Y X E .

U Ne seconde fois tout a changé de face ,  
Madame , & c'est à moi de vous quitter la place :  
Vous n'aviez pas dessein de me le dérober ?

S O P H O N I S B E .

L'ocasion qui plaît souvent fait fucomber.  
Vous puis-je en cet état rendre quelque service ?

E R Y X E .

L'ocasion qui plait semble toujours propice ;  
Mais ce qui vous & moi nous doit mettre en souci ,  
C'est que ni vous ni moi ne commandons ici.

S O P H O N I S B E .

Si vous y commandiez , je pourais être à plaindre.

E R Y X E .

Peut-être en auriez-vous quelque peu moins à crain-  
dre.

fait rien du tout dans la pièce. Ce sont les Romains ,  
& non pas *Eryxe* que *Massinisse* doit craindre ; qu'elle  
se plaigne , ou qu'elle ne se plaigne pas , les Romains  
voudront toujours mener *Sophonisbe* en triomphe.

Ceux dont avant deux jours nous y prendrons des  
loix,

Regardent d'un autre œil la majesté des rois.

Etant ce que je suis je redoute un exemple ,

Et reine , c'est mon sort en vous que je contemple.

S O P H O N I S B E.

Vous avez du crédit, le roi n'en manque point ;

Et si chez les romains l'un à l'autre se joint ...

E R Y X E.

Votre félicité fera longtems parfaite ,

S'ils la laissent durer autant que je souhaite.

Seigneur , en cet adieu recevez-en ma foi ,

Ou me donnez quelqu'un qui réponde de moi.

La gloire de mon rang qu'en vous deux je respecte,

Ne faurait consentir que je vous sois suspecte.

Faites moi donc justice , & ne m'imputez rien ,

Si le ciel à mes vœux ne s'acorde pas bien. c)

c) Nouvelles bravades , inutiles , qui rendent cette  
scène aussi froide que les autres.

---

## S C E N E I V.

MASSINISSE , SOPHONISBE , MÉZÉTULLE,  
HERMINIE.

M A S S I N I S S E.

C O m m e elle voit ma perte aisément réparable,  
Sa jalousie est faible , & son dépit traitable.  
Aucun ressentiment n'éclate en ses discours.

S O P H O N I S B E.

Non , mais le fond du cœur n'éclate pas toujours.  
Qui n'est point irritée , ayant trop de quoi l'être,  
L'est souvent d'autant plus qu'on le voit moins pa-  
raître ;  
Et cachant son dessein pour le mieux assurer ,  
Cherche à prendre ce tems qu'on perd à murmurer.  
Ce grand calme prépare un dangereux orage.  
Prévenez les effets de sa secrète rage ;  
Prévenez de Syphax l'emportement jaloux ,  
Avant qu'il ait aigri vos romains contre vous ;  
Et portez dans leur camp la première nouvelle  
De ce que vient de faire un amour si fidelle.  
Vous n'y hazardez rien , s'ils respectent en vous ,  
Comme nous l'espérons, le nom de mon époux ;



Mais je m'atirerais la dernière infamie ,  
 S'ils brifaient malgré vous le saint nœud qui nous lie ;  
 Et qu'ils pussent noircir de quelque indignité  
 Mon trop de confiance en votre autorité.  
 Si dès qu'ils paraîtront vous n'êtes plus le maître ,  
 C'est d'eux qu'il faut favoir ce que je vous puis être ;  
 Et puisque Lélius doit entrer dès demain . . .

M A S S I N I S S E.

Ah ! je n'ai pas reçu le cœur avec la main ,  
 Si votre amour . . .

S O P H O N I S B E.

Seigneur , je parle avec franchise.  
 Vous m'avez épousée , & je vous suis acquise :  
 Voyons si vous pourez me garder plus d'un jour.  
 Je me rends au pouvoir , & non pas à l'amour ;  
 Et de quelque façon qu'à présent je vous nomme ,  
 Je ne suis point à vous , s'il faut aller à Rome.

M A S S I N I S S E.

A qui donc , à Syphax , madame ?

S O P H O N I S B E.

D'aujourd'hui ,

d) Scène encor froide. *Sophonisbe* semble y craindre en vain la vengeance d'*Eryxe* , qui n'est point en état de se venger , qui ne joue d'autre personnage que celui d'è-

Puisqu'il porte des fers je ne suis plus à lui.  
 En dépit des romains on voit que je vous aime ;  
 Mais jusqu'à leur aveu je suis toute à moi-même ;  
 Et pour obtenir plus que mon cœur & ma foi ,  
 Il faut m'obtenir d'eux aussi-bien que de moi.  
 Le nom d'époux suffit pour me tenir parole ,  
 Pour me faire éviter l'aspect du Capitole ,  
 N'exigez rien de plus , perdez quelques momens  
 Pour mettre en sûreté l'effet de vos sermens :  
 Afin que vos lauriers me sauvent du tonnerre ,  
 Allez aux dieux du ciel joindre ceux de la terre.  
 Mais que nous veut Syphax que ce romain conduit  
 d)

## S C E N E V.

SYPHAX , MASSINISSE , SOPHONISBE ;  
 LEPIDE , HERMINIE , MÉZÉTULLE ,  
 Gardes.

L É P I D E.

**T**ouché de cet excès du malheur qui le fuit ,

tre délaissée , qui ne parle pas même aux Romains , qui  
 comme on l'a déjà remarqué , ne produit rien du tout dans  
 la pièce.

Madame , par pitié Lélius vous l'envoie ,  
Et donne à ses douleurs ce mélange de joie ,  
Avant qu'on le conduise au camp de Scipion.

M A S S I N I S S E.

J'aurai pour ses malheurs même compassion.  
Adieu , cet entretien ne veut point ma présence ,  
J'en atendrai l'issue avec impatience ;  
Et j'ose en espérer quelques plus douces loix ,  
Quand vous aurez mieux vû le destin des deux rois.

S O P H O N I S B E.

Je fais ce que je suis , & ce que je dois faire ,  
Et prens pour seul objet ma gloire à fatisfaire.

S C E N E VI.

SYPHAX , SOPHONISBE , LÉPIDE ,  
HERMINIE , Gardes.

S Y P H A X.

**M**Adame , à cet excès de générosité  
Je n'ai presque plus d'yeux pour ma captivité ;  
Et malgré de mon sort la disgrâce éclatante ,  
Je suis encor heureux, quand je vous vois constante.  
Un rival triomphant veut place en votre cœur ,  
Et vous osez pour moi dédaigner ce vainqueur !

Vous préférez mes fers à toute sa victoire,  
 Et savez hautement soutenir votre gloire !  
 Je ne vous dirai point aussi que vos conseils  
 M'ont fait choir de ce rang si cher à nos pareils,  
 Ni que pour les romains votre haine implacable  
 A rendu ma déroute à jamais déplorable.  
 Puisqu'en vain Massinisse attaque votre foi,  
 Je règne dans votre ame, & c'est assez pour moi.

S O P H O N I S B E.

Qui vous dit qu'à ses yeux vous y régniez encore ?  
 Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'a-  
 dore ?

Et quelle indigne loi m'y pourrait obliger,  
 Lorsque vous m'apportez des fers à partager ?

S Y P H A X.

Ce soin de votre gloire, & de lui satisfaire...

S O P H O N I S B E.

Quand vous l'entendrez bien, vous direz le con-  
 traire.

Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez,  
 D'éviter le triomphe où vous vous soumettez.  
 Ma naissance ne voit que cette honte à craindre.  
 Enfin détrompez vous, il sérail mal de feindre.  
 Je suis à Massinisse, & le peuple en ces lieux  
 Vient de voir notre hymen à la face des dieux ;

Et laisse à votre fort son flux & son reflux ,  
 Pour régner malgré lui quand vous ne réglez plus.

S Y P H A X.

Ah ! s'il est quelques loix qui souffrent qu'on étale  
 Cet illustre mépris de la foi conjugale,  
 Cette hauteur, madame, a d'étranges effets,  
 Après m'avoir forcé de refuser la paix.  
 Me le promettiez-vous, alors qu'à ma défaite  
 Vous montriez dans Cyrthe une sûre retraite ?  
 Et qu'outre le secours de votre général,  
 Vous me vantiez celui d'Hannon & d'Annibal ?  
 Pour vous avoir trop crûe, hélas ! & trop aimée,  
 Je me vois sans états, je me vois sans armée ;  
 Et par l'indignité d'un soudain changement,  
 La cause de ma chute en fait l'acablement.

S O P H O N I S B E.

Puisque je vous montrais dans Cyrthe une retraite,  
 Vous deviez vous y rendre après votre défaite :  
 S'il eût falu périr sous un fameux débris,  
 Je l'eusse appris de vous, ou je vous l'eusse appris :  
 Moi qui sans m'ébranler du fort de deux batailles,  
 Venais de m'enfermer exprès dans ces murailles,

e) Il est bon que dans la poésie on puisse supprimer  
 ou ajouter des lettres selon le besoin, sans nuire à

Prête à souffrir un siège , & soutenir pour vous  
Quoi que du ciel injuste eût osé le couroux.

Pour mettre en sûreté quelques restes de vie ;  
Vous avez du triomphe accepté l'infamie ;  
Et ce peuple décû qui vous tendait les mains ,  
N'a revû dans son roi qu'un captif des romains.  
Vos fers en leur faveur plus forts que leurs cohortes,  
Ont abatu les cœurs , ont fait ouvrir les portes ,  
Et réduit votre femme à la nécessité  
De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité ,  
Quand vos sujets ont crû que sans devenir traîtres  
Ils pouvaient après vous se livrer à vos maîtres.  
Votre exemple est ma loi , vous vivez , & je vi, e)  
Et si vous fussiez mort , je vous aurais suivi ;  
Mais si je vis encor , ce n'est pas pour vous suivre ,  
Je vis pour vous punir de trop aimer à vivre ,  
Je vis peut-être encor pour quelqu'autre raison ,  
Qui se justifiera dans une autre saison.

Un romain nous écoute , & quoi qu'on veuille en  
croire ,

Quand il en sera tems je mourrai pour ma gloire.

Cependant , bien qu'un autre ait le titre d'époux ,

*l'harmonie ; Je fai , je vi , je croi , je doi , pour Je vis ,  
je fais , je crois , je dois &c.*

Sauvez moi des romains, je suis encor à vous ;  
Et je croirai régner malgré votre esclavage ,  
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.  
Obtenez de vos dieux ce miracle pour moi ,  
Et je romps avec lui pour vous rendre ma foi.  
Je l'aimai , mais ce feu dont je fus la maîtresse  
Ne met point dans mon cœur de honteuse tendresse ;  
Toute ma passion est pour la liberté ,  
Et toute mon horreur pour la captivité.

Seigneur , après cela je n'ai rien à vous dire :  
Par ce nouvel hymen vous voyez où j'aspire ;  
Vous savez les moyens d'en rompre le lien :  
Réglez vous là-dessus sans vous plaindre de rien. *f*)

---

*f*) Cette scène n'est pas de la froideur des autres ; par cette seule raison que la situation est embarrassante ; mais cette situation n'est ni noble , ni tragique , elle est révoltante , elle tient du comique. Un vieux mari qui vient revoir sa femme & qui la trouve mariée à un autre , ferait aujourd'hui un effet très-ridicule. On n'aime de telles aventures que dans les contes de *la Fontaine* , & dans des farces. Les mots de *roi* , de *couronne* , de

## S C E N E V I I.

SYPHAX , LÉPIDE , Gardes.

S Y P H A X.

A - T - on vû sous le ciel plus infâme injustice ?  
 Ma déroute la jette au lit de Maffinisse ;  
 Et pour justifier ses lâches trahisons ,  
 Les maux qu'elle a causés lui servent de raisons.

L É P I D E.

Si c'est avec chagrin que vous souffrez sa perte ,  
 Seigneur , quelque espérance encor vous est oferte.  
 Si je l'ai bien compris , cet hymen imparfait  
 N'est encor qu'en parole , & n'a point eu d'effet ;  
 Et comme nos romains le verront avec peine ,  
 Ils pourront mal répondre aux souhaits de la reine.

*diadème* , loin de mettre de la dignité dans une aventure si peu tragique , ne servent qu'à faire mieux sentir le contraste de la tragédie & de la comédie. *Syphax* est si prodigieusement avili , qu'il est impossible qu'on prenne à lui le moindre intérêt. Pour peu qu'on pèse toutes ces raisons , on verra qu'à la longue une nation éclairée est toujours juste , & que c'est en se formant le goût que le public a rejeté *Sophonisbe*.



Je vais m'affurer d'elle , & vous dirai de plus  
Que j'en viens d'envoyer avis à Lélius ;  
J'en atens nouvel ordre , & dans peu je l'espère.

S Y P H A X.

Quoi prendre tant de soin d'adoucir ma misère !  
Lépide , il n'appartient qu'à de vrais généreux  
D'avoir cette pitié des princes malheureux ;  
Autres que les romains n'en chercheraient la gloire.

L É P I D E.

Lélius fera voir ce qu'il vous en faut croire.  
Vous autres , attendant quel est son sentiment ,  
Allez garder le roi dans cet appartement.

*Fin du troisième acte.*

---

## A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E .

SYPHAX, LÉPIDE.

L É P I D E .

**L**ÉLIUS est dans Cyrthe, & s'en est rendu maître :

Bien-tôt dans ce palais vous le verrez paraître ;  
Et si vous espérez que parmi vos malheurs ,  
Sa présence ait de quoi soulager vos douleurs ,  
Vous n'avez avec moi qu'à l'attendre au passage.

S Y P H A X .

Lépide que dit-il touchant ce mariage ?  
En rompra-t-il les nœuds ? en fera-t-il d'acord ?  
Fera-t-il mon rival arbitre de mon fort ?

L É P I D E .

Je ne vous répons point que sur cette matière  
Il veuille vous ouvrir son ame toute entière ;  
Mais vous pouvez juger que puisqu'il vient ici ,  
Cet hymen comme à vous lui donne du souci.  
Sachez-le de lui-même ; il entre , & vous regarde.

## S C E N E II.

LÉLIUS, SYPHAX, LÉPIDE.

L É L I U S.

**D**Étachez lui ses fers, il suffit qu'on le garde.  
 Prince, je vous ai vû tantôt comme ennemi,  
 Et vous vois maintenant comme un ancien ami.  
 Le fameux Scipion, de qui vous fûtes l'hôte,  
 Ne s'ofensera point des fers que je vous ôte;  
 Et ferait encor plus, s'il nous était permis  
 De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

S Y P H A X.

Ah! ne rejetez point dans ma triste mémoire  
 Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire;  
 Et ne reprochez point à mon cœur désolé,  
 A force de bontés, ce qu'il a violé.  
 Je fus l'ami de Rome, & de ce grand courage  
 Qu'oposent nos destins aux destins de Carthage,  
 Toutes deux, & ce fut le plus beau de mes jours,  
 Par leurs plus grands héros briguèrent mon secours.  
 J'eus des yeux assez bons pour remplir votre atente;  
 Mais que sert un bon choix dans une ame incon-  
 stante ?

Et que peuvent les droits de l'hospitalité  
Sur un cœur si facile à l'infidélité ?  
J'en suis assez puni par un revers si rude,  
Seigneur, sans m'acabler de mon ingratitude,  
Il suffit des malheurs qu'on voit fondre sur moi,  
Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foi ;  
Et me faire avouer que le sort qui m'opprime,  
Pour cruel qu'il me soit, rend justice à mon crime.

L É L I U S.

Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié  
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié ;  
Elle n'est pas éteinte, & toutes vos défaites  
Ont rempli nos succès d'amertumes secrètes.  
Nous ne saurions voir même aujourd'hui qu'à re-  
gret,  
Ce goufre de malheurs que vous vous êtes fait.  
Le ciel m'en est témoin, & vos propres murailles,  
Qui nous voyaient enflés du gain de deux batailles,  
Ont vû cette amitié porter tous nos souhaits  
A regagner la vôtre, & vous rendre la paix.  
Par quel motif de haine obstinée à vous nuire  
Nous avez - vous forcés vous - même à vous dé-  
truire ?  
Quel astre, de votre heur, & du nôtre jaloux,  
Vous a précipité jusqu'à rompre avec nous ?

S Y P H A X.

Pourez-vous pardonner , seigneur , à ma vieilleffe ,  
Si je vous fais l'aveu de toute sa faiblesse ?

Lorsque je vous aimai , j'étais maître de moi ;  
Et tant que je le fus , je vous gardai ma foi :  
Mais dès que Sophonisbe avec son hyménée  
S'empara de mon ame & de ma destinée ,  
Je suivis de ses yeux le pouvoir absolu ,  
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu.

Que c'est un imbécile & sévère esclavage ,  
Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge ,  
Quand sous un front ridé qu'on a droit de haïr  
Il croit se faire aimer à force d'obéir !  
De ce mourant amour les ardeurs ramassées  
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées ,  
Et pensent racheter l'horreur des cheveux gris  
Par le présent d'un cœur au dernier point soumis.  
Sophonisbe par-là devint ma souveraine ,  
Régla mes amitiés , disposa de ma haine ,  
M'anima de sa rage , & versa dans mon sein  
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.  
Sous ces dehors charmans qui paraient son visage ,  
C'était une Aleçon que déchainait Carthage ;  
Elle avait tout mon cœur , Carthage tout le sien ,  
Hors de ses intérêts elle n'écoutait rien ;

Et malgré cette paix que vous m'avez oferte,  
 Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.  
 Vous voyez son ouvrage en ma captivité,  
 Voyez-en un plus rare en sa déloyauté.

Vous trouverez, seigneur, cette même furie,  
 Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,  
 Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre roi,  
 Qu'elle saura séduire, & perdre comme moi.  
 Si vous ne le savez, c'est votre Massinisse,  
 Qui croit par cet hymen se bien faire justice;  
 Et que l'infame vol d'une telle moitié,  
 Le venge pleinement de notre inimitié:  
 Mais pour peu de pouvoir qu'elle ait sur son cou-  
 rage,

Ce vainqueur avec elle épousera Carthage.  
 L'air qu'un si cher objet se plaît à respirer,  
 A des charmes trop forts pour n'y pas attirer;  
 Dans ce dernier malheur c'est ce qui me console.  
 Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole;  
 Et ne vois point de don si propre à m'aquiter  
 De tout ce que ma haine ose lui souhaiter.

L É L I U S.

Je connais Massinisse, & ne vois rien à craindre  
 D'un amour que lui-même il prendra soin d'é-  
 teindre :

Il en fait l'importance , & quoi qu'il ait osé ,  
 Si l'hymen fut trop prompt , le divorce est aisé.  
 Sophonisbe envers vous l'ayant mis en usage ,  
 Le recevra de lui sans changer de visage ;  
 Et ne se promet pas de ce nouvel époux  
 Plus d'amour ou de foi qu'elle n'en eut pour vous.  
 Vous , puisque cet hymen satisfait votre haine ,  
 De ce qui le suivra ne foyez point en peine ;  
 Et sans en augurer pour nous ni bien , ni mal ,  
 Attendez sans souci la perte d'un rival ;  
 Et laissez nous celui de voir quel avantage  
 Pourrait avec le tems en recevoir Carthage.

## S Y P H A X.

Seigneur , s'il est permis de parler aux vaincus ,  
 Souffrez encor un mot , & je ne parle plus.

Massinisse de foi pourrait fort peu de chose ;  
 Il n'a qu'un camp volant dont le hazard dispose ;  
 Mais joint à vos Romains , joint aux Carthaginois ,  
 Il met dans la balance un redoutable poids ;  
 Et par ma chute enfin sa fortune enhardie  
 Va trainer après lui toute la Numidie.  
 Je le hais fortement , mais non pas à l'égal  
 Des murs que ma perfide eut pour séjour natal.  
 Le déplaisir de voir que ma ruine en vienne ,  
 Craint qu'ils ne durent trop , s'il faut qu'il les sou-  
 tienne.

Puisse-t-il , ce rival , périr dès aujourd'hui !  
 Mais puiffai-je les voir trébucher avant lui !  
 Prévenez donc , feigneur , l'apui qu'on leur  
 prépare ;  
 Vengez moi de Carthage avant qu'il se déclare :  
 Prefsez en ma faveur votre propre couroux ,  
 Et gardez jusques-là Maffiniffe pour vous.  
 Je n'ai plus rien à dire , & vous en laiffe faire.

L É L I U S.

Nous faurons profiter d'un avis falutaire.  
 Allez m'atendre au camp , je vous suivrai de près.  
 Je dois ici l'oreille à d'autres intérêts ,  
 Et ceux de Maffiniffe...

S Y P H A X.

Il ofera vous dire...

L É L I U S.

Ce que vous m'avez dit , feigneur , vous doit fufire.  
 Encor un coup , allez fans vous inquiéter ,  
 Ce n'est pas devant vous que je dois l'écouter. a)

a) Si le vieux *Syphax* a été humilié avec fa femme ,  
 il l'est bien plus avec *Lélius* , en demandant pardon d'a-  
 voir combattu les Romains , & s'excusant fur son im-  
 bécile & sévère esclavage , sur ses cheveux gris , sur les ar-  
 deurs ramassées dans ses veines glacées.



## S C E N E III.

MASSINISSE, LÉLIUS, MÉZÉTULLE.

M A S S I N I S S E.

**L**'Avez-vous commandé, seigneur, qu'en ma  
présence

Vos tribuns vers la reine usent de violence ?

L É L I U S.

Leur ordre est d'emmener au camp les prisonniers ;  
Et comme elle & Syphax s'en trouvent les premiers,  
Ils ont suivi cet ordre en commençant par elle.  
Mais par quel intérêt prenez-vous sa querelle ?

M A S S I N I S S E.

Syphax vous l'aura dit, puisqu'il sort d'avec vous.

Seigneur, elle a reçu son véritable époux ;  
Et j'ai repris sa foi par force violée  
Sur un usurpateur qui me l'avait volée.  
Son père & son amour m'en avaient fait le don.

L É L I U S.

Ce don pour tout effet n'eut qu'un lâche abandon.

On demande pourquoi il n'est pas permis d'introduire  
dans la tragédie des personnages bas & méprisables ? La  
tragédie, dit-on, doit peindre les mœurs des grands, &  
parmi les grands il se trouve beaucoup d'hommes mé-

Dès que Syphax parut , cet amour fans puissance ...

M A S S I N I S S E.

J'étais lors en Espagne , & durant mon absence  
 Carthage la força d'accepter ce parti ;  
 Mais à présent Carthage en a le démenti.  
 En reprenant mon bien j'ai détruit son ouvrage ,  
 Et vous fais dès ici triompher de Carthage.

L É L I U S.

Commencer avant nous un triomphe si haut ,  
 Seigneur , c'est la braver un peu plus qu'il ne faut ,  
 Et mettre entre elle & Rome une étrange balance ,  
 Que de confondre ainsi l'une & l'autre alliance ,  
 Notre ami tout ensemble , & gendre d'Adſdrubal.  
 Croyez moi , ces deux noms s'accordent assez mal ;  
 Et quelque grand deſſein que puisse être le vôtre ,  
 Vous ne pouvez longtems conſerver l'un & l'autre.

Ne vous figurez point qu'une telle moitié  
 Soit jamais compatible avec notre amitié ,  
 Ni que nous atendions que le même artifice ,  
 Qui nous ôta Syphax , nous vole Maffiniſſe.

prifables & ridicules ; cela eſt vrai , mais ce qu'on mé-  
 priſe ne peut jamais intéreſſer ; il faut qu'une tragédie  
 intéreſſe ; & ce qui eſt fait pour le pinceau de *Teniers*  
 ne l'eſt pas pour celui de *Raphaël*.

Nous aimons nos amis , & même en dépit d'eux.  
 Nous favons les tirer de ces pas dangereux.  
 Ne nous forcez à rien qui vous puisse déplaire.

M A S S I N I S S E.

Ne m'ordonnez donc rien que je ne puisse faire ;  
 Et montrez cette ardeur de servir vos amis,  
 A tenir hautement ce qu'on leur a promis.  
 Du consul & de vous j'ai la parole expresse ;  
 Et ce grand jour a fait que tout obstacle cesse ,  
 Tout ce qui m'appartient me doit être rendu.

L É L I U S.

Et par où cet espoir vous est-il défendu ?

M A S S I N I S S E.

Quel ridicule espoir en garderait mon ame ,  
 Si votre dureté me refuse ma femme ?  
 Est-il rien plus à moi ? rien moins à balancer ?  
 Et du reste par-là que me faut-il penser ?  
 Puis-je faire aucun fonds sur la foi qu'on me donne,  
 Et traité comme esclave attendre ma couronne ?

L É L I U S.

Nous en avons ici les ordres du sénat ,  
 Et même de Syphax il y joint tout l'état ;  
 Mais nous n'en avons point touchant cette captive ;  
 Syphax est son époux , il faut qu'elle le suive.

MASSINISSE.

M A S S I N I S S E.

Syphax est son époux ! & que suis-je, seigneur ?

L É L I U S.

Consultez la raison plutôt que votre cœur ;  
Et voyant mon devoir, souffrez que je le fasse.

M A S S I N I S S E.

Chargez , chargez moi donc de vos fers en sa place ;  
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné ,  
Trainez à votre Rome un vainqueur enchaîné ;  
Je suis à Sophonisbe , & mon amour fidèle  
Dédaigne & diadème , & liberté sans elle ;  
Je ne veux ni régner , ni vivre qu'en ses bras :  
Non , je ne veux ...

L É L I U S.

Seigneur , ne vous emportez pas.

M A S S I N I S S E.

Résolus à ma perte , hélas ! que vous importe  
Si ma juste douleur se retient , ou s'emporte ?  
Més pleurs & mes soupirs vous fléchiront-ils mieux ?  
Et faut-il à genoux vous parler comme aux dieux ?  
Que j'ai mal employé mon sang & mes services ,  
Quand je les ai prêtés à vos astres propices ,  
Si j'ai pû tant de fois hâter votre destin ,  
Sans pouvoir mériter cette part au butin !

L É L I U S.

Si vous avez , seigneur , hâté notre fortune ,  
 Je veux bien que la proie entre nous soit commune ;  
 Mais pour la partager , est-ce à vous de choisir ?  
 Est-ce avant notre aveu qu'il vous en faut saisir ?

M A S S I N I S S E.

Ah ! si vous aviez fait la moindre expérience  
 De ce qu'un digne amour donne d'impatience ,  
 Vous sauriez . . . mais pourquoi n'en auriez-vous  
 pas fait ?

Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait ?  
 Les héros des romains ne sont-ils jamais hommes ?  
 Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes ;  
 Et le maître des dieux , des rois & des amans ,  
 En ma place aurait eu mêmes empressements.

*b) Vous parlez tant d'amour , qu'il faut que je confesse. ]*  
 Il y a bien de la force & de la dignité dans les vers  
 suivans ; c'est ce morceau singulier , ce sont quelques au-  
 tres tirades contre la passion de l'amour qui ont fait dire  
 assez mal à propos que *Corneille* avait dédaigné de repré-  
 senter ses héros amoureux. Le discours de *Lélius* est no-  
 ble , & a quelque chose de sublime ; mais vous sentez  
 que plus il est grand , plus il rend *Massinisse* petit. *Mas-  
 sinisse* est le premier personnage de la pièce , puisque c'est  
 lui qui est passionné & infortuné. Dès que ce premier

J'aimais , on l'agréait , j'étais ici le maître ;  
 Vous m'aimiez , ou du moins vous le faifiez paraître.  
 L'amour en cet état daigne-t-il hésiter ,  
 Fauté d'un mot d'aveu dont il n'ose douter ?  
 Voir son bien en sa main , & ne le point reprendre,  
 Seigneur , c'est un respect bien difficile à rendre.  
 Un roi se souvient-il en des momens si doux ,  
 Qu'il a dans votre camp des maîtres parmi vous ?  
 Je l'ai dû toutefois , & je m'en tiens coupable.  
 Ce crime est-il si grand qu'il soit irréparable ?  
 Et sans considérer mes services passés ,  
 Sans excuser l'amour par qui nos cœurs forcés, ..

L É L I U S.

b) Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse

personage devient un subalterne traité avec mépris par son supérieur, il ne peut plus être souffert : il est impossible, comme on l'a déjà dit, de s'intéresser à ce qu'on méprise. Quand le vieux Don *Diègue* dit à *Rodrigue* son fils :

*L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir :*

il n'avilit point *Rodrigue*, il le rend même plus intéressant, en mettant aux prises sa passion avec l'amour filial ; mais si un envoyé de *Pompée* venait reprocher à *Mithridate* sa faiblesse pour *Monime*, s'il insultait avec une

Que j'ai honte pour vous de voir tant de faiblesse ;  
 N'alléguez point les dieux , si l'on voit quel-  
 quefois  
 Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix :  
 Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples ;  
 Et vous ferez comme eux , quand vous aurez des  
 temples ;  
 Comme ils sont dans le ciel au-dessus du danger ,  
 Ils n'ont là rien à craindre , & rien à ménager.  
 Du reste , je fais bien que souvent il arrive  
 Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive.  
 Les droits de la victoire ont quelque liberté  
 Qui ne saurait déplaire à notre âge indomté :

dérision amère au ridicule d'un vieillard amoureux , ja-  
 loux de ses deux enfans , *Mithridate* ne serait plus su-  
 portable.

Il paraît que *Lélius* se moque continuellement de  
*Massinisse* , & que ce prince n'exprime ni assez ce qu'il  
 doit dire , ni assez bien ce qu'il dit.

*Quel ridicule espoir en garderait mon ame ,  
 Si votre dureté me refuse ma femme ?  
 Est-il rien plus à moi , rien plus à balancer ?*

*Lélius* répond à ces vers comiques , que sa femme n'est  
 point sa femme ; le Numide ne parle alors que de son  
 amour fidèle , de ce qu'un digne amour donne d'impa-  
 tience , des amours de *Mars* & de *Jupiter* ; il dit qu'il

Mais quand à cette ardeur un monarque défère ,  
 Il s'en fait un plaisir , & non pas une affaire ;  
 Il repouffe l'amour comme un lâche attentat ,  
 Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état ;  
 Et son cœur au-dessus de ces basses amorces,  
 Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.  
 Quand l'amour avec elle a de quoi s'accorder ,  
 Tout est beau , tout succède , on n'a qu'à demander ;  
 Mais pour peu qu'elle en foit , ou doive être al-  
 larmée ,  
 Son feu qu'elle dédit doit tourner en fumée.  
 Je vous en parle en vain , cet amour décevant  
 Dans votre cœur surpris a passé trop avant.

ne veut régner & vivre que dans les bras de *Sophonisbe* ;  
 il parle beaucoup plus tendrement de sa passion pour elle  
 à *Lélius* qu'il n'en parle à elle-même ; & par-là il re-  
 double le mépris que *Lélius* lui témoigne. C'était là  
 pourtant une belle occasion de répondre avec dignité à  
*Lélius* , de faire valoir les droits des rois & des nations  
 d'oposer la violence africaine à la grandeur romaine ;  
 de repouffer l'outrage par l'outrage ; au lieu de jouer le  
 rôle d'un valet qui s'est marié sans la permission de son  
 maître , il soutient ce malheureux personnage dans la  
 scène suivante avec *Sophonisbe* ; il la prie de venir de-  
 mander grace avec lui à *Scipion* ; & enfin la faiblesse de  
 ses expressions ne répond que trop à celle de son ame.



Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir  
éteindre;

Et tout ce que je puis, seigneur, c'est de vous  
plaindre.

M A S S I N I S S E.

Me plaindre, tout ensemble, & me tyranniser !

L É L I U S.

Vous l'avoûrez un jour, c'est vous favoriser.

M A S S I N I S S E.

Quelle faveur, grands dieux, qui tient lieu de su-  
plice !

L É L I U S.

Quand vous ferez à vous, vous lui ferez justice.

M A S S I N I S S E.

Ah, que cette justice est dure à concevoir !

L É L I U S.

Je la connais assez pour suivre mon devoir. c)

c) *Massinisse* paraît dans un avilissement encor plus grand que *Syphax*; il vient se plaindre de ce qu'on lui prend sa femme; il fait l'apologie de l'amour devant le lieutenant de *Scipion*, & il fait cette apologie en vers comiques: *Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait?* &c. Et *Lélius* qui ne paraît là que pour dire qu'il ne faut point aimer, joue un rôle aussi froid que celui de *Massinisse* est humiliant.

## S C E N E IV.

LÉLIUS , MASSINISSE , MÉZÉTULLE ,  
ALBIN.

ALBIN.

**S** Cipion vient , seigneur , d'arriver dans vos  
tentes ,

Ravi du grand succès qui prévient ses atentes ;  
Et ne vous croyant pas maître en si peu de jours ,  
Il vous venait lui-même amener du secours ,  
Tandis que le blocus laissé devant Utique  
Répond de cette place à notre république.  
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.

L É L I U S à *Massinisse*.

Allez à votre hymen le faire consentir :  
Allez le voir sans moi , je l'en laisse seul juge.

M A S S I N I S S E.

Oui , contre vos rigueurs il fera mon refuge ,  
Et j'en rapporterai d'autres ordres pour vous.

L É L I U S.

Je les suivrai , seigneur , sans en être jaloux.

M A S S I N I S S E.

Mais avant mon retour si l'on saisit la reine. . . .

L É L I U S.

J'en répons jusques-là , n'en foyez point en peine.  
 Qu'on la fasse venir. Vous pouvez lui parler ,  
 Pour prendre ses conseils , & pour la consoler.

Gardes , que sans témoins on le laisse avec elle.  
 Vous , pour derniers avis d'une amitié fidelle ,  
 Perdez fort peu de tems en ce doux entretien ,  
 Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

S C E N E V.

MASSINISSE , SOPHONISBE , MÉZÉTULLE ,  
 HERMINIE.

MASSINISSE à *Lélius qui sort.*

**V**Oyez la donc , seigneur , voyez tout son mé-  
 rite ,

Voyez s'il est aisé qu'un héros... Il me quite ,  
 Et d'un premier éclat le barbare alarmé  
 N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont charmé.  
 Il veut être inflexible , & craint de ne plus l'être ,  
 Pour peu qu'il se permît de voir , & de connaître.

*d*) Quoi *Massinisse* aprenant que le jeune *Scipion* arrive , conseille à sa femme d'aller lui faire des coquette-  
 ries , & de tâcher d'avoir en un jour trois maris ! *Sopho-*

Allons, allons, madame, essayer aujourd'hui  
 Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.  
 Il vient d'entrer au camp, venez-y par vos charmes  
 Apuyer mes soupirs, & secourir mes larmes ;  
 Et que ces mêmes yeux qui m'ont fait tout oser,  
 Si j'en suis criminel, servent à m'excuser.  
 Puissent-ils, & sur l'heure, avoir là tant de force, *d)*  
 Que pour prendre ma place il m'ordonne un di-  
 vorce !

Qu'il veuille conserver mon bien en me l'ôtant,  
 Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.  
 Mon amour pour vous faire un destin si propice,  
 Se prépare avec joie à ce grand sacrifice.  
 Si c'est vous bien servir, l'honneur m'en suffira,  
 Et si c'est mal aimer, mon bras m'en punira.

## S O P H O N I S B E.

Le trouble de vos sens dont vous n'êtes plus maître,  
 Vous a fait oublier, seigneur, à me connaître.  
 Quoi, j'irais mendier jusqu'au camp des romains  
 La pitié de leur chef qui m'aurait en ses mains ?  
 J'irais déshonorer, par un honteux hommage,

*nisbe* répond noblement ; mais toute la grandeur de *Corneille* ne pourrait anoblir cette scène qui commence par une proposition si lâche & si ridicule.

Le trône où j'ai pris place , & le sang de Carthage ?

Et l'on verrait gémir la fille d'Afdrubal

Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal ?

Je ne fai si mes yeux auraient là tant de force ,

Qu'en sa faveur sur l'heure il pressât un divorce ;

Mais je ne me vois pas en état d'obéir ,

S'il o'fait jusques-là cesser de me haïr.

La vieille antipathie entre Rome & Carthage

N'est pas prête à finir par un tel assemblage.

Ne vous préparez point à rien sacrifier

A l'honneur qu'il aurait de vous justifier.

Pour effet de vos feux & de votre parole ,

Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole ;

Que ce soit par l'hymen , ou par d'autres moyens ,

Que je vive avec vous , ou chez vos citoyens ,

La chose m'est égale , & je vous tiendrai quite ,

Qu'on nous sépare , ou non , pourvû que je l'évite.

Mon amour voudrait plus , mais je régne sur lui ,

Et n'ai changé d'époux que pour prendre un apui.

Vous m'avez demandé la faveur de ce titre ,

Pour soustraire mon sort à son injuste arbitre ;

Et puisqu'à m'affranchir il faut que j'aide un roi ,

C'est là tout le secours que vous aurez de moi.

Ajoutez-y des pleurs , mêlez-y des bassesses ;

Mais laissez moi , de grace , ignorer vos faiblesses ;

Et si vous souhaitez que l'effet m'en soit doux,  
 Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.  
 Je ne vous cèle point que je ferais ravie  
 D'unir à vos destins les restes de ma vie ;  
 Mais si Rome en vous-même ose braver les rois ,  
 S'il faut d'autres secours , laissez-les à mon choix :  
 J'en trouverai , seigneur , & j'en fais qui peut-être  
 N'auront à redouter , ni maîtresse , ni maître :  
 Mais mon amour préfère à cette sûreté  
 Le bien de vous devoir toute ma liberté.

M A S S I N I S S E.

Ah ! si je vous pouvais offrir même assurance ,  
 Que je ferais heureux de cette préférence !

S O P H O N I S B E.

Syphax & Lélius pourront vous prévenir ,  
 Si vous perdez ici le tems de l'obtenir.  
 Partez.

M A S S I N I S S E.

M'enviez-vous le seul bien qu'à ma flamme  
 A souffert jusqu'ici la grandeur de votre ame ?  
 Madame , je vous laisse aux mains de Lélius.  
 Vous avez pû vous-même entendre ses refus ;  
 Et mon amour ne fait ce qu'il peut se promettre  
 De celles du consul où je vais me remettre.  
 L'un & l'autre est Romain , & peut-être en ce lieu

Ce peu que je vous dis est le dernier adieu.  
 Je ne vois rien de fûr que cette triste joie.  
 Ne me l'enviez plus, souffrez que je vous voie,  
 Souffrez que je vous parle, & vous puisse exprimer  
 Quelque part des malheurs où l'on peut m'abîmer,  
 Quelques informes traits de la secrète rage  
 Que déjà dans mon cœur forme leur sombre image.  
 Non que je désespère, on m'aime, mais hélas !  
 On m'estime, on m'honore, & l'on ne me craint  
 pas.

M'éloigner de vos yeux en cette incertitude,  
 Pour un cœur tout à vous c'est un tourment bien  
 rude ;  
 Et si j'en ose croire un noir pressentiment,  
 C'est vous perdre à jamais que vous perdre un mo-  
 ment.

Madame, au nom des dieux, rassurez mon cou-  
 rage ;

Dites que vous m'aimez, j'en pourai davantage :  
 J'en deviendrai plus fort auprès de Scipion :  
 Montrez pour mon bonheur un peu de passion,

*e) Mézétulle, il est vrai, son amour est extrême.] Il se-  
 rait à souhaiter qu'il le fût ; il y aurait au moins quelque  
 intérêt dans la pièce ; mais Sophonisbe n'a point du tout  
 cette illustre faiblesse dont Massinisse l'a priée de faire voir*

Montrez que votre flame au même bien aspire ;  
Ne régnerez plus sur elle, & laissez lui me dire . . .

S O P H O N I S B E.

Allez, seigneur, allez, je vous aime en époux,  
Et ferais à mon tour aussi faible que vous.

M A S S I N I S S E.

Faites, faites moi voir cette illustre faiblesse.  
Que ses douceurs . . .

S O P H O N I S B E.

Ma gloire en est encor maîtresse.  
Adieu. Ce qui m'échape en faveur de vos feux,  
Est moins que je ne sens, & plus que je ne veux.

---

S C E N E VI.

M A S S I N I S S E, M É Z É T U L L E.

M É Z É T U L L E.

**D**Outerez-vous, encor, seigneur, qu'elle vous  
aime ?

M A S S I N I S S E.

e) Mézétulle, il est vrai, son amour est extrême ;

les douceurs. Elle ne lui a dit qu'un mot un peu tendre :  
elle a toujours grand soin de persuader qu'elle n'aime  
que sa grandeur.



Mais cet extrême amour, au lieu de me flater,  
Ne saurait me servir qu'à mieux me tourmenter ;  
Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma souffrance.  
Reprenons toutefois un moment de constance ;  
En faveur de sa flamme espérons jusqu'au bout,  
Et pour tout obtenir allons hazarder tout.

*Fin du quatrième acte.*

---

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

SOPHONISBE, HERMINIE.

S O P H O N I S B E.

**C**ESSE de me flater d'une espérance vaine.  
Au près de Scipion ce prince perd sa peine,  
S'il l'avait pû toucher, il serait revenu ;  
Et puisqu'il tarde tant il n'a rien obtenu.

H E R M I N I E.

Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,  
Il faut un peu de tems pour en obtenir grace :  
Moins on la rend facile, & plus elle a de poids.  
Scipion s'en fera prier plus d'une fois ;  
Et peut-être son ame encor irrésolue. . .

S O P H O N I S B E.

Sur moi, quoi qu'il en soit, je me rens absolue ;  
Contre sa dureté j'ai du secours tout prêt,  
Et ferai malgré lui moi seule mon arrêt.

Cependant de mon feu l'importune tendresse  
Aussi-bien que ma gloire en mon sort s'intéresse,  
Veut régner en mon cœur contre ma liberté,

Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.

Quelle bassesse d'ame ! O ma gloire ! ô Carthage !

Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage ?

Et l'amour de la vie en faveur d'un époux

Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous ?

Ce héros a trop fait de m'avoir épousée ;

De sa seule pitié s'il m'eût favorisée ,

Cette pitié peut-être en ce triste & grand jour

Aurait plus fait pour moi que cet excès d'amour.

Il devait voir que Rome en juste défiance . . .

H E R M I N I E.

Mais vous lui témoigniez pareille impatience ;

Et vos feux rallumés montraient de leur côté

Pour ce nouvel hymen égale avidité.

S O P H O N I S B E.

Ce n'était point l'amour qui la rendait égale ,

C'était la folle ardeur de braver ma rivale ;

J'en faisais mon suprême & mon unique bien :

Tous les cœurs ont leur faible , & c'était là le

mien. a)

La

a) Toutes les scènes précédentes ayant été si froides , il est impossible que ce cinquième acte ne le soit pas. *Sophonisbe* elle-même avertit qu'elle n'avait point de passion , qu'elle n'avait que la folle ardeur de braver sa rivale ,

La présence d'Éryxe aujourd'hui m'a perdue ;  
 Je me serais fans elle un peu mieux défendue ;  
 J'aurais fû mieux choisir & les tems , & les lieux ;  
 Mais ce vainqueur vers elle eût pû tourner les yeux.  
 Tout mon orgueil difait à mon ame jaloufe ,  
 Qu'une heure de remife en eût fait fon époufe ;  
 Et que pour me braver à fon tour hautement ,  
 Son feu fe fût faifi de ce retardement.  
 Cet orgueil dure encor , & c'est lui qui l'invite ,  
 Par un meffage exprès , à me rendre vifite ,  
 Pour reprendre à fes yeux un fi cher conquérant ,  
 Ou , s'il me faut mourir , la braver en mourant.

Mais je vois Mézétulle ; en cette conjoncture ,  
 Son retour fans ce prince est d'un mauvais augure.  
 Rafermi toi , mon ame , & prends des fentimens  
 A te mettre au-deffus de tous événemens.

---

rivale , que c'était là fon *suprême bien* & fon *faible*. Un tel faible n'est nullement tragique.

Elle a donc un caractère auffi froid que fes deux maris ,  
 puiſque de fon aveu elle n'a qu'un *caprice* fans grandeur d'ame & fans amour.

## S C E N E II.

SOPHONISBE , MÉZÉTULLE , HERMINIE.

S O P H O N I S B E.

Q Uand reviendra le roi ?

M É Z É T U L L E.

Pourai-je bien vous dire

A quelle extrémité le porte un dur empire ?  
Et si je vous le dis , pouvez-vous concevoir  
Quel est son déplaisir , quel est son désespoir ?  
Scipion ne veut pas même qu'il vous revoie.

S O P H O N I S B E.

J'ai donc peu de raison d'attendre cette joie ;  
Quand son maître a parlé , c'est à lui d'obéir.  
Il lui commandera bientôt de me haïr ;  
Et dès qu'il recevra cette loi souveraine ,  
Je ne dois pas douter un moment de sa haine.

M É Z É T U L L E.

Si vous pouviez douter encor de son ardeur ,  
Si vous n'aviez pas vû jusqu'au fond de son cœur ,  
Je vous dirais . . .

S O P H O N I S B E.

Que Rome à présent l'intimide ? ]

S O P H O N I S B E.

115

M É Z É T U L L E.

Madame , vous savez...

S O P H O N I S B E.

Je fais qu'il est Numide :

Toute sa nation est sujette à l'amour ;  
Mais cet amour s'allume & s'éteint en un jour :  
J'aurais tort de vouloir qu'il en eût davantage.

M É Z É T U L L E.

Que peut en cet état le plus ferme courage ?  
Scipion , ou l'obsède , ou le fait observer ;  
Dès demain vers Utique il le veut enlever . . .

S O P H O N I S B E.

N'avez-vous de sa part autre chose à me dire ?

M É Z É T U L L E.

Par grace on a souffert qu'il ait pû vous écrire ,  
Qu'il l'ait fait sans témoins ; & par ce peu de mots  
Qu'ont arrosé ses pleurs , qu'ont suivi ses sanglots ,  
Il vous fera juger . . .

S O P H O N I S B E.

Donnez.

M É Z É T U L L E.

Avec sa lettre ,  
Voilà ce qu'en vos mains j'ai charge de remettre.

H ij

S O P H O N I S B E *lit.*

*Il ne m'est pas permis de vivre votre époux ;*

*Mais enfin je vous tiens parole ,*

*Et vous éviterez l'aspect du capitolé ,*

*Si vous êtes digne de vous.*

*Ce poison que je vous envoie ,*

*En est la seule & triste voie ;*

*Et c'est tout ce que peut un déplorable roi ,*

*Pour dégager sa foi ,*

Voilà de son amour une preuve assez ample ;

Mais s'il m'aimait encor , il me devait l'exemple :

Plus esclave en son camp que je ne suis ici ,

Il devait de son sort prendre même souci.

Quel présent nuptial d'un époux à sa femme !

Qu'au jour de l'hyménée il lui marque de flamme !

Reportez , Mézétulle , à votre illustre roi ,

Un secours dont lui-même a plus besoin que moi ;

Il ne manquera pas d'en faire un digne usage ,

Dès qu'il aura des yeux à voir son esclavage.

Si tous les rois d'Afrique en font toujours pourvûs ,

b) Comment se peut-il faire qu'une scène où un mari envoie du poison à sa femme , soit froide & comique ? C'est que cette femme lui renvoie son poison après que ce poison lui a été présenté comme un message tout ordinaire ; c'est qu'elle lui fait dire qu'il n'a qu'à s'em-

Pour dérober leur gloire aux malheurs imprévûs ,  
 Comme eux , & comme lui j'en dois être munie ;  
 Et quand il me plaira de fortir de la vie ,  
 De montrer qu'une femme a plus de cœur que lui ,  
 On ne me verra point emprunter rien d'autrui. *b)*

---

S C E N E III.

SOPHONISBE , un page , BARCÉE ,  
 HERMINIE , MÉZÉTULLE.

**E** S O P H O N I S B E *au page.*  
 Ryxe viendra-t-elle ? As-tu vû cette reine ?

L E P A G E.

Madame , elle est déjà dans la chambre prochaine,  
 Surprise d'avoir sû que vous la vouliez voir.

Vous la voyez , elle entre.

S O P H O N I S B E.

Elle va plus favoir.

---

poisonner lui-même. Après une si étrange scène , tout  
 ce qui peut étonner , c'est qu'il se soit trouvé autrefois des  
 défenseurs de cette tragédie ; & ce qui serait plus éton-  
 nant , c'est qu'on la rejouât aujourd'hui.



## S C E N E IV.

ÉRYXE, SOPHONISBE, BARCÉE,  
HERMINIE, MÉZÉTULLE.

S O P H O N I S B E *à Eryxe.*  
S I vous avez connu le prince Maffinffe . . .

E R Y X E.

N'en parlons plus , madame , il vous a fait justice.

S O P H O N I S B E.

Vous n'avez pas connu tout-à-fait son esprit :  
Pour le connaître mieux , lisez ce qu'il m'écrit.

E R Y X E *après avoir lû.*

Du côté des Romains je ne suis point surprise ,  
Mais ce qui me surprend , c'est qu'il les autorise ,  
Qu'il passe plus avant qu'ils ne voudraient aller.

S O P H O N I S B E.

Que voulez-vous , madame ? il faut s'en consoler.

[ *à Mézétulle.* ]

Allez , & dites lui que je m'apprête à vivre ,  
En faveur du triomphe , en dessein de le suivre ;

c) Cette scène paraît au - dessous de toutes les précédentes , par la raison même qu'elle devait être touchante. Une femme à qui son mari envoie du poison,

Que puisque son amour ne fait pas mieux agir ,  
 Je m'y réserve exprès pour l'en faire rougir.  
 Je lui dois cette honte , & Rome son amie  
 En verra sur son front réjaillir l'infamie :  
 Elle y verra marcher , ce qu'on n'a jamais vû ;  
 La femme du vainqueur à côté du vaincu ,  
 Et mes pas chancelans sous ces pompes cruelles  
 Couvrir ses plus hauts faits de taches éternelles.  
 Portez lui ma réponse , allez.

M É Z É T U L L E.

Dans ses ennuis . . .

S O P H O N I S B E.

C'est trop m'importuner dans l'état où je suis.  
 Ne vous a-t-il chargé de rien dire à la reine ?

M É Z É T U L L E.

Non , madame.

S O P H O N I S B E.

Allez donc , & sans vous mettre en peine  
 De ce qu'il me plaira croire , ou ne croire pas ,  
 Laissez en mon pouvoir ma vie & mon trépas. c)

& qui en fait confidence à sa rivale , semble devoir  
 produire quelques grands mouvemens , quelque change-  
 ment surprenant de fortune , quelque catastrophe. Mais

## S C E N E V .

SOPHONISBE, ÉRYXE, HERMINIE,  
BARCÉE.

S O P H O N I S B E .

**U**Ne troisiéme fois mon sort change de face ,  
Madame , & c'est mon tour de vous quitter la place .  
Je ne m'en défens point , & quel que soit le prix  
De ce rare trésor que je vous avais pris ,  
Quelques marques d'amour que ce héros m'envoie ,  
Ce que j'en eus pour lui vous le rend avec joie .  
Vous le conserverez plus dignement que moi .

E R Y X E .

Madame , pour le moins j'ai fû garder ma foi ;  
Et ce que mon espoir en a reçû d'outrage ,  
N'a pû jusqu'à la plainte emporter mon courage .  
Aucun de nos Romains sur mes ressentimens . . .

S O P H O N I S B E .

Je ne demande point ces éclaircissemens ;

cette confiance faite froidement & reçue de même , ne  
produit qu'un vers de comédie : *Que voulez-vous , ma-*  
*dame , il faut s'en consoler.*

Les expressions les plus simples dans de grands mal-

Je m'en raporte aux dieux, qui savent toutes choses.  
 Quand l'effet est certain, il n'importe des causes.  
 Que ce soit mon malheur, que ce soient nos tyrans,  
 Que ce soit vous, ou lui, je l'ai pris, je le rens.

Il est vrai que l'état où j'ai fû vous le prendre,  
 N'est pas du tout le même où je vais vous le rendre:  
 Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur,  
 Et je vous le rens lâche, ingrat, empoisonneur;  
 Je l'ai pris magnanime, & vous le rens perfide;  
 Je vous le rens sans cœur, & l'ai pris intrépide;  
 Je l'ai pris le plus grand des princes Africains,  
 Et le rens, pour tout dire, esclave des Romains.

E R Y X E.

Qui me le rend ainsi n'a pas beaucoup d'envie  
 Que j'atache à l'aimer le bonheur de ma vie.

S O P H O N I S B E.

Ce n'est pas là, madame, où je prens intérêt,  
 Acceptez, refusez, aimez-le tel qu'il est,  
 Dédaignez son mérite, estimez sa faiblesse,  
 De tout votre destin vous êtes la maîtresse;

heurs sont souvent les plus nobles & les plus touchantes. Mais nous avons déjà remarqué combien il faut craindre en cherchant le simple de tomber dans le comique & dans le bas.

Je la ferai du mien , & j'ai crû vous devoir  
 Ce mot d'avis sincère avant que d'y pourvoir.  
 S'il part d'un sentiment qui flate mal les vôtres ,  
 Lélius que je vois vous en peut donner d'autres ;  
 Souffrez que je l'évite , & que dans mon malheur  
 Je m'ose de sa vûe épargner la douleur. *d)*

---

## S C E N E VI.

LÉLIUS, ERYXE, LÉPIDE, BARCÉE.

L É L I U S.

**L**Épide , ma présence est pour elle un suplice.

E R Y X E.

Vous a-t-on dit , seigneur , ce qu'a fait Massinisse ?

L É L I U S.

J'ai fû que pour sortir d'une témérité ,  
 Dans une autre plus grande il s'est précipité.  
 Au bas de l'escalier j'ai trouvé Mézétulle ;

*d)* Cette fin de la pièce est quant au fonds très-inférieure à celle de *Mairet*. Car du moins *Massinisse* dans *Mairet* est au désespoir ; il montre aux Romains sa femme expirante , & il se tuë auprès d'elle. Mais ici *Sophonisbe* parle de *Massinisse* comme du dernier des hommes , & cet homme si méprisé épouse *Eryxe*. La pièce

Sur ce qu'a dit la reine il est un peu crédule :  
 Pour braver *Maffinisse*, elle a quelque raison  
 De refuser de lui le secours du poison ;  
 Mais ce refus pourrait n'être qu'un stratagème ,  
 Pour faire malgré nous son destin elle-même.

Allez l'en empêcher , *Lépide* , & dites lui  
 Que le grand *Scipion* veut lui servir d'apui ,  
 Que Rome en sa faveur voudra lui faire grace ,  
 Qu'un si prompt désespoir sentirait l'ame basse ,  
 Que le tems fait souvent plus qu'on ne s'est promis ,  
 Que nous ferons pour elle agir tous nos amis ;  
 Enfin , avec douceur tâchez de la réduire  
 A venir dans le camp , à s'y laisser conduire ,  
 A se rendre à *Syphax* , qui même en ce moment  
 L'aime & l'adore encor malgré son changement.  
 Nous atendrons ici l'effet de votre adresse ,  
 N'y perdez point de tems.

---

de *Corneille* finit donc par le mariage de deux per-  
 nages dont personne ne se soucie ; & *Corneille* a si bien  
 senti combien *Maffinisse* est bas & odieux ; qu'il n'ose le  
 faire paraître : desorte qu'il ne reste sur la scène qu'un  
*Lélius* qui ne prend nulle part au dénouement , la froide  
*Eryxe* , & des subalternes.

## S C E N E V I I .

LÉLIUS, ERYXE, BARCÉE.

L É L I U S .

**E**T vous, grande princesse,  
 Si des restes d'amour ont surpris un vainqueur,  
 Quand il devait au vôtre & son trône & son cœur,  
 Nous vous en avons fait assez prompte justice,  
 Pour obtenir de vous que ce trouble finisse ;  
 Et que vous fassiez grace à ce prince inconstant,  
 Qui se voulait trahir lui-même en vous quittant.

E R Y X E .

Vous aurait-il prié , seigneur , de me le dire ?

L É L I U S .

De l'effort qu'il s'est fait, il gémit, il soupire ;  
 Et je crois que son cœur encor outré d'ennui,  
 Pour retourner à vous n'est pas assez à lui :  
 Mais si cette bonté qu'eut pour lui votre flamme,  
 Aidait à sa raison à rentrer dans son ame,  
 Nous aurions peu de peine à rallumer des feux,  
 Que n'a pas bien éteints cette erreur de ses vœux.

E R Y X E .

Quand d'une telle erreur vous punissez l'audace,

Il vous sied mal pour lui de me demander grace :  
 Non que je la refuse à ce perfide tour ;  
 L'hymen des rois doit être au-dessus de l'amour ;  
 Et je fais qu'en un prince heureux & magnanime  
 Mille infidélités ne sauraient faire un crime :  
 Mais si tout inconstant il est digne de moi ,  
 Il a cessé de l'être en cessant d'être roi.

## L É L I U S.

Ne l'est-il plus , madame , & si la Gétulie  
 Par votre illustre hymen à son trône s'allie ,  
 Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'hui ,  
 En est-il sur la terre un plus puissant que lui ?

## E R Y X E.

Et de quel front , seigneur , prend-il une couronne ,  
 S'il ne peut disposer de sa propre personne ?  
 S'il lui faut pour aimer attendre votre choix ,  
 Et que jusqu'en son lit vous lui fassiez des loix ?  
 Un sceptre compatible avec un joug si rude  
 N'a rien à me donner que de la servitude ;  
 Et si votre prudence ose en faire un vrai roi ,  
 Il est à Sophonisbe , & ne peut être à moi.  
 Jalouse seulement de la grandeur royale ,  
 Je la regarde en reine , & non pas en rivale ;  
 Je vois dans son destin le mien envelopé ,



Et du coup qui la perd tout mon cœur est frappé.  
 Par votre ordre on la quite , & cet ami fidèle  
 Me pourrait au même ordre abandonner comme  
 elle.

Disposez de mon sceptre , il est entre vos mains :  
 Je veux bien le porter au gré de vos romains.  
 Je suis femme , & mon sexe acablé d'impuissance  
 Ne reçoit point d'afront par cette dépendance ;  
 Mais je n'aurai jamais à rougir d'un époux ,  
 Qu'on voye ainsi que moi ne régner que sous vous.

L É L I U S.

Détrompez vous , madame , & voyez dans l'Asie  
 Nos dignes alliés régner sans jalousie ,  
 Avec l'indépendance , avec l'autorité ,  
 Qu'exige de leur rang toute la majesté.  
 Regardez Prusias , considérez Attale ,  
 Et ce que souffre en eux la dignité royale ;  
 Massinisse avec vous , & toute autre moitié ,  
 Recevra même honneur , & pareille amitié.  
 Mais quant à Sophonisbe , il m'est permis de dire  
 Qu'elle est Carthaginoise , & ce mot doit suffire.  
 Je dirais qu'à la prendre ainsi sans notre aveu ,  
 Tout notre ami qu'il est , il nous bravait un peu ;  
 Mais comme je lui veux conserver votre estime ,  
 Autant que je le puis je déguise son crime ,

Et nomme seulement imprudence d'état  
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.  
Mais Lépide déjà revient de chez la reine.

---

S C E N E D E R N I E R E .

LÉLIUS, ÉRYXE, LÉPIDE, BARCÉE.

L É L I U S .

Q'avez-vous obtenu de cette ame hautaine ?

L É P I D E .

Elle avait trop d'orgueil pour en rien obtenir ;  
De sa haine pour nous elle a fû se punir.

L É L I U S .

Je l'avais bien prévû , je vous l'ai dit moi-même ,  
Que ce deffein de vivre était un stratagême ,  
Qu'elle voudrait mourir : mais ne pouviez - vous  
pas . . .

L É P I D E .

Ma présence n'a fait que hâter son trépas.

A peine elle m'a vû , que d'un regard farouche ,  
Portant je ne sai quoi de sa main à sa bouche ,  
*Parlez , m'a-t-elle dit , je suis en sûreté ,  
Et recevrai votre ordre avec tranquillité.*

Surpris d'un tel discours , je l'ai pourtant flatée ;  
 J'ai dit qu'en grande reine elle ferait traitée ,  
 Que Scipion & vous en prendriez souci ,  
 Et j'en voyais déjà son regard adouci ,  
 Quand d'un souris amer me coupant la parole ,  
*Qu'aisément* , reprend-elle , *une ame se console !*  
*Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échaper ,*  
*Mais il est hors d'état de se laisser tromper ;*  
*Et d'un poison ami le secourable ofice*  
*Vient de fermer la porte à tout votre artifice.*

*Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment*  
*Chercher à son triomphe un plus rare ornement.*  
*Pour voir de deux grands rois la lâcheté punie ,*  
*J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie ;*  
*C'est ce que méritait leur amour conjugal ;*  
*Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.*  
*Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage ,*  
*Et n'étant plus qu'à moi , je meurs toute à Carthage :*  
*Digne sang d'un tel père , & digne de régner ,*  
*Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner !*

A ces mots la fueur lui montant au visage ,  
 Les sanglots de sa voix faisaient le passage ;  
 Une morte pâleur s'empare de son front ;  
 Son orgueil s'aplaudit d'un remède si prompt :  
 De sa haine aux abois la fierté se redouble ;

Elle

Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,  
Et soutient en mourant la pompe d'un couroux, e)  
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

E R Y X E.

Le dirai-je, feigneur ? je la plains, & l'admire.  
Une telle fierté méritait un empire ;  
Et j'aurais en sa place eu même aversion  
De me voir atachée au char de Scipion.  
La fortune jalouse, & l'amour infidèle  
Ne lui laissaient ici que son grand cœur pour elle :  
Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs,  
Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

L É L I U S.

Je dirai plus, madame, en dépit de sa haine,  
Une telle fierté devait naître Romaine :  
Mais allons consoler un prince généreux,  
Que sa seule imprudence a rendu malheureux ;  
Allons voir Scipion, allons voir Massinisse,

e) *La pompe d'un couroux qui semble moins mourir que triompher.* ] On voit assez que c'est là de l'enflure dépourvue du mot propre, & qu'un couroux n'est pas pompeux. *Eryxe* répond avec noblesse & avec convenance. Il eût été à désirer que la pièce finît par ce discours d'*Eryxe*, ou que *Lélius* eût mieux parlé : car qu'importe qu'on aille voir *Scipion* & *Massinisse* ?

Souffrez qu'en sa faveur le tems vous adoucisse ;  
Et préparez votre ame à le moins dédaigner ,  
Lorsque vous aurez vû comme il faudra régner.

E R Y X E.

En l'état où je suis je fais ce qu'on m'ordonne ;  
Mais ne disposez point , seigneur , de ma personne ;  
Et si de ce héros les desirs inconstans . . .

L É L I U S.

Madame , *f*) encor un coup , laissons-en faire au  
tems.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

*f*) *Encor un coup , laissons-en faire au tems ,* ] n'est pas une fin heureuse. Les meilleures sont celles qui laissent dans l'ame du spectateur quelque idée sublime , quelque maxime vertueuse & importante , convenable au sujet : mais tous les sujets n'en sont pas susceptibles.

On n'a point remarqué les défauts dans les détails que le lecteur remarque assez.

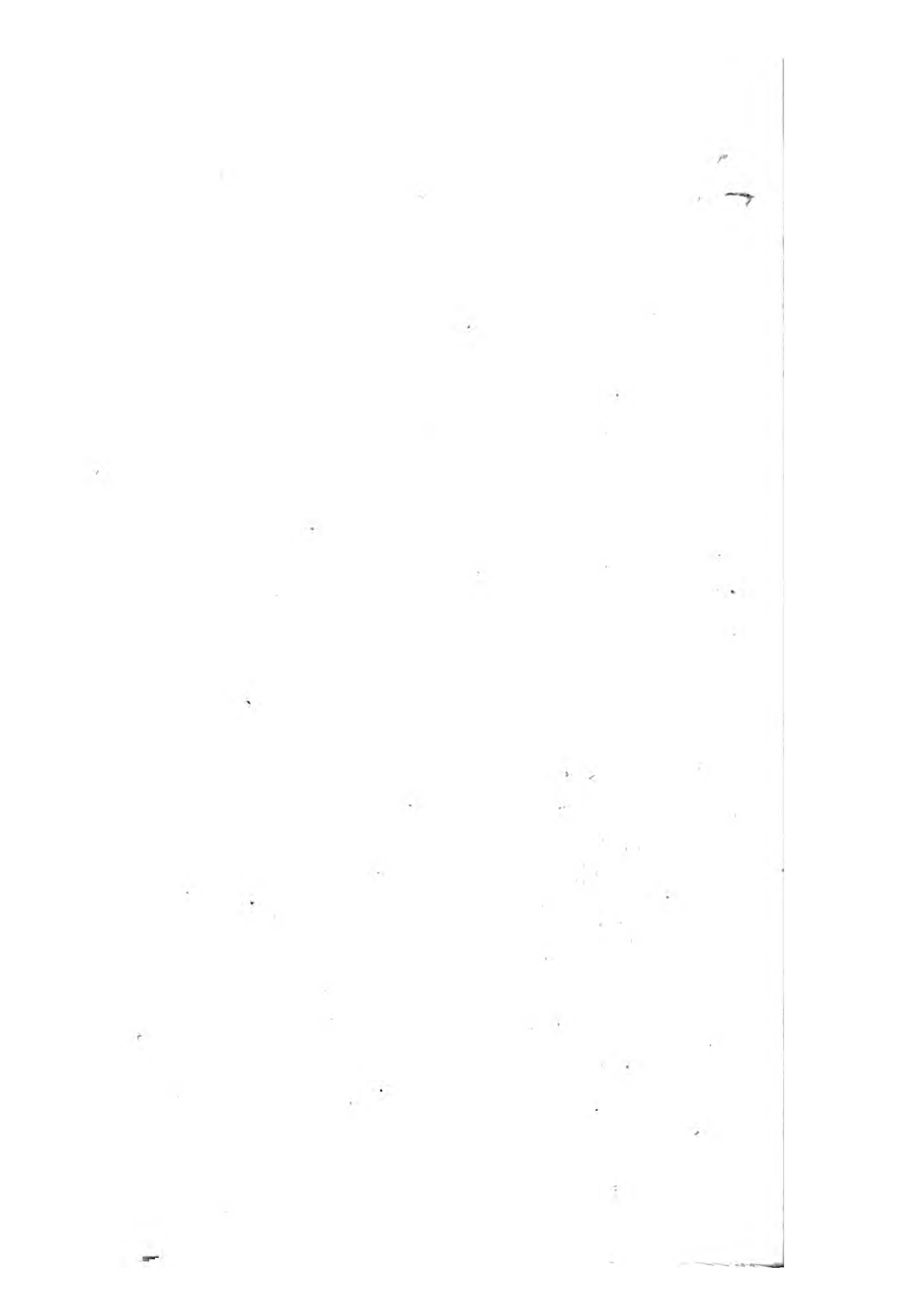
---



H. Gravelot inven

N. le Mire Sculp

Partez, en empereur vous nous direz le reste.



O T H O N ,

*TRAGÉDIE.*

1665.



1848

1849

1850

1851

1852

1853

---

# P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

**I**L ne faut guère en croire sur un ouvrage ni l'auteur, ni ses amis, encor moins les critiques précipitées qu'on en fait dans la nouveauté. En vain *Corneille* dit dans sa préface, que cette pièce égale, ou passe la meilleure des siennes. En vain *Fontenelle* fait l'éloge d'*Othon*; le tems seul est juge souverain; il a banni cette pièce du théâtre. Il y en a sans doute une raison qu'il faut chercher; je n'en connais point de meilleure que l'exemple de *Britannicus*. Le tems nous a appris que quand on veut mettre la politique sur le théâtre, il faut la traiter comme *Racine*, y jeter de grands intérêts, des passions vraies, & de grands mouvemens d'éloquence; & que rien n'est plus nécessaire qu'un stile pur,

noble , coulant & égal , qui se soutienne d'un bout de la pièce à l'autre. Voilà tout ce qui manque à *Othon*.

Avouons que cette tragédie n'est qu'un arrangement de famille ; on ne s'y intéresse pour personne ; il y est beaucoup parlé d'amour , & cet amour même refroidit le lecteur. Lorsque ce ressort qui devrait atacher , a manqué son effet , la pièce est perdue.

Il est dit dans l'histoire du théâtre , à l'article *Othon* , que *Corneille* refit trois fois le cinquième acte ; j'ai de la peine à le croire ; mais si la chose est vraie , elle prouve qu'il fallait le refaire une quatrième fois , ou plutôt qu'il était impossible de tirer un cinquième acte intéressant d'un sujet ainsi arrangé. *Corneille* ne refit pas trois fois la première scène du premier acte , qui est pleine de très grandes beautés. Quand le sujet porte l'auteur , il vogue à pleines voiles ; mais

quand l'auteur porte le sujet, quand il est acablé du poids de la difficulté, & refroidi par le défaut d'intérêt qu'il ne peut se diffimuler à lui-même, alors tous ses efforts sont inutiles. *Corneille* pouvait être d'abord échauffé par le beau portrait que fait *Tacite* de la cour de *Galba*, & par le discours qu'il prête à cet empereur.

Le nom de Rome était encor quelque chose d'important. *Corneille* avait assez d'invention pour former une intrigue de cinq actes; mais tout cela n'avait rien d'attachant ni de tragique; il le sentit, sans doute, plus d'une fois en composant; & quand il fut au cinquième acte, il se vit arrêté. Il s'aperçut trop tard que ce n'était pas là une tragédie. *Racine* lui-même aurait échoué dans un sujet pareil.

---

---

## A U L E C T E U R.

**S**I mes amis ne me trompent , cette pièce égale ; ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres & solides se sont déclarés pour elle ; & si j'ose y mêler le mien , je vous dirai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite , & un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux vers , on n'en a point vû de moi que j'aye travaillés avec plus de soin. Le sujet est tiré de Tacite , qui commence ses histoires par celle-ci ; & je n'en ai encor mis aucune sur le théâtre à qui j'aye gardé plus de fidélité , & prêté plus d'invention. Les caractères de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable auteur , que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai tâché de faire paraître les vertus de mon héros en tout leur éclat , sans en dissimuler les vices , non plus que lui ; & je me suis contenté de les attribuer à une politique de cour , où quand le souverain se plonge dans les débauches , & que sa faveur n'est qu'à ce prix , il y a presse à qui fera de la partie. J'y ai conservé les événemens , & pris la liberté de changer la manière dont ils arrivent , pour en

jetter tout le crime sur un méchant homme , qu'on soupçonna dès-lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius , tant leur inimitié était forte , & déclarée. Othon avait promis à ce consul d'épouser sa fille , s'il le pouvait choisir à Galba pour successeur ; & comme il se vit empereur sans son ministère , il se crut dégagé de cette promesse , & ne l'épousa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'histoire ; & je puis dire qu'on n'a point encor vû de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de cabinet qui se détruisent les unes les autres. J'en dirai davantage quand mes libraires joindront celle-ci aux recueils qu'ils ont fait de celles de ma façon qui l'ont précédée.

---

---

A C T E U R S.

GALBA, empereur de Rome.

VINIUS, consul.

OTHON, sénateur Romain, amant de Plautine.

LACUS, préfet du prétoire.

CAMILLE, nièce de Galba.

PLAUTINE, fille de Vinius, amante d'Othon.

MARTIAN, affranchi de Galba.

ALBIN, ami d'Othon.

ALBIANE, sœur d'Albin, dame d'honneur  
de Camille.

FLAVIE, amie de Plautine.

ATTICUS, }  
RUTILE, } foldats Romains.

*La scène est à Rome, dans le palais impérial.*

---

---

O T H O N ,

TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. a)

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

VOTRE amitié, seigneur, me rendra téméraire ;  
J'en abuse , & je fais que je vais vous déplaire ,  
Que vous condamnerez ma curiosité ;  
Mais je croirais vous faire une infidélité ,  
Si je vous cachais rien de ce que j'entens dire  
De votre amour nouveau sous ce nouvel empire.

On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,  
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,

a) Il y a peu de pièces qui commencent plus heureusement que celle-ci ; je crois même que de toutes les expositions , celle d'*Othon* peut passer pour la plus belle ; & je ne connais que l'exposition de *Bajazet* qui lui soit supérieure.



Daigne d'un Vinius se réduire à la fille ;  
 S'atache à ce consul , qui ravage , qui pille ;  
 Qui peut tout , je l'avoue , auprès de l'empereur ;  
 Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur ,  
 Et détruit d'autant plus , que plus on le voit croître ,  
 Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître .

## O T H O N.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour ,  
 N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la cour .  
 Un homme tel que moi jamais ne s'en détache ;  
 Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache ;  
 Et si du souverain la faveur n'est pour lui ,  
 Il faut , ou qu'il périsse , ou qu'il prenne un apui .

Quand le monarque agit par sa propre conduite ,  
 Mes pareils sans péril se rangent à sa suite ;  
 Le mérite & le sang nous y font discerner ;  
 Mais quand le potentat se laisse gouverner ,  
 Et que de son pouvoir les grands dépositaires  
 N'ont pour raison d'état que leurs propres affaires ,

*b) Je les voyais tous trois &c. ]* Corneille n'a jamais fait quatre vers plus forts , plus pleins , plus sublimes ; & c'est en partie ce qui justifie la liberté que je prends de préférer cette exposition à celles de toutes ses autres pièces. A la vérité , il y a quelques vers familiers & négligés dans cette première scène , quelques expressions

Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur,  
 Cherchent à nous pouffer avec toute rigueur,  
 A moins que notre adroite & prompte servitude  
 Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.

Si-tôt que de Galba le sénat eut fait choix,  
 Dans mon gouvernement j'en établis les loix ;  
 Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince  
 Donner toute une armée, & toute une province :  
 Ainsi je me comptais de ses premiers suivans ;  
 Mais déjà Vinius avait pris les devants ;  
 Martian l'afranchi, dont tu vois les pillages,  
 Avait avec Lacus fermé tous les passages ;  
 On n'approchait de lui que sous leur bon plaisir ;  
 J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.  
 b) Je les voyais tous trois se hâter sous un maître,  
 Qui chargé d'un long âge a peu de tems à l'être ;  
 Et tous trois à l'envi s'empresfer ardemment  
 c) A qui dévorerait ce règne d'un moment.  
 J'eus horreur des apuis qui restaient seuls à prendre :

vicieuses, comme, *le mérite & le sang font un éclat en vous : on ne dit point, faire un éclat dans quelqu'un.*

c) *A qui dévorerait ce règne d'un moment.* ] La beauté de ce vers consiste dans cette métaphore rapide du mot *dévoré* ; tout autre terme eût été faible : c'est là un de ces mots que *Despréaux* apellait *trouvés*. *Racine* est plein

J'espérai quelque tems de m'en pouvoir défendre ;  
 Mais quand Nymphidius dans Rome affaffiné  
 Fit place au favori qui l'avait condamné ,  
 Que Lacus par sa mort fut préfet du prétoire ,  
 Que pour couronnement d'une action si noire  
 Les mêmes affaffins furent encor percer  
 Varron , Turpilian , Capiton , & Macer ,  
 Je vis qu'il était tems de prendre mes mesures ,  
 Qu'on perdait de Néron toutes les créatures ,  
 Et que demeuré seul de toute cette cour ,  
 A moins d'un protecteur j'aurais bientôt mon tour.  
 Je choisis Vinius dans cette défiance ;  
 Pour plus de sûreté , j'en cherchai l'alliance.  
 Les autres n'ont ni sœur , ni fille à me donner ;  
 Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

A L B I N.

Vos vœux furent reçûs ?

O T H O N.

Oui ; déjà l'hyménée

de ces expressions dont il a enrichi la langue. Mais qu'arrive-t-il ? Bientôt ces termes neufs & originaux , employés par les écrivains les plus médiocres , perdent leur premier éclat qui les distinguait ; ils deviennent familiers ; alors les hommes de génie sont obligés de chercher d'autres expressions , qui souvent ne sont pas si

Aurait avec Plautine uni ma destinée ,  
Si ces rivaux d'état n'en savaient divertir  
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

A L B I N.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique ,  
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique ?

O T H O N.

Il ne le sentit pas , Albin , du premier jour ;  
Mais cette politique est devenue amour ;  
Tout m'en plaît, tout m'en charme, & mes premiers  
scrupules  
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.  
Vinius est consul , Vinius est puissant ,  
Il a de la naissance , & s'il est agissant ,  
S'il fuit des favoris la pente trop commune ,  
Plautine hait en lui ces soins de sa fortune ,  
Son cœur est noble & grand.

A L B I N.

Quoi qu'elle ait de vertu ,

heureuses. C'est ce qui produit le stîle forcé & sauvage  
dont nous sommes inondés. Il en est à peu près comme  
des modes : on invente pour une princesse une parure  
nouvelle , toutes les femmes l'adoptent , on veut en-  
suite rencherir , & on invente du bizarre plutôt que de  
l'agréable.

Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.  
 La nièce de Galba pour dot aura l'empire,  
 Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire :  
 Son oncle doit bientôt lui choisir un époux.  
 Le mérite & le sang font un éclat en vous,  
 Qui pour y joindre encor celui du diadème...

O T H O N.

Quand mon cœur se pourrait souffraire à ce que  
 j'aime,  
 Et que pour moi Camille aurait tant de bonté,  
 Que je dûsse espérer de m'en voir écouté ;  
 Si, comme tu le dis, sa main doit faire un maître,  
 Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'être ;  
 Et ce serait tous trois les attirer sur moi,  
 Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.  
 Sur-tout de Vinius le sensible courage

Ferait

*d) A la face des dieux, ] est ce qu'on appelle une cheville ; il ne s'agit point ici de dieux & d'autels. Ces malheureux hémistiches, qui ne disent rien parce qu'ils semblent en trop dire, n'ont été que trop souvent imités.*

*e) En moins de rien il se fait des miracles ; ] est un vers comique : mais ces petits défauts qui rendraient une mauvaise scène encor plus mauvaise, n'empêchent pas que celle-ci ne soit claire, vigoureuse, attachante ; trois mérites très rares dans les expositions.*

Cette

Ferait tout pour me perdre après un tel outrage,  
Et se vengerait même *d*) à la face des dieux,  
Si j'avais sur Camille osé tourner les yeux.

A L B I N.

Pensez-y toutefois, ma sœur est auprès d'elle ;  
Je puis vous y servir, l'occasion est belle ;  
Tout autre amant que vous s'en laisserait charmer ;  
Et je vous dirais plus, si vous osiez l'aimer.

O T H O N.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile ;  
Mon cœur tout à Plautine, est fermé pour Camille.  
La beauté de l'objet, la honte de changer,  
Le succès incertain, l'infaillible danger,  
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

A L B I N.

Seigneur, *e*) en moins de rien il se fait des miracles.

Cette première scène d'*Othon* prouve que *Corneille* avait encor beaucoup de génie. Je crois qu'il ne lui a manqué que d'être sévère pour lui-même & d'avoir des amis sévères. Un homme capable de faire une telle scène pouvait assurément faire encor de bonnes pièces. C'est un très grand malheur, il faut le redire, que personne ne l'avertit qu'il choisissait mal ses sujets, que ces dissertations politiques n'étaient pas propres au théâtre, qu'il fallait parler au cœur, observer les règles de la

A ces deux grands rivaux peut-être il serait doux  
 D'ôter à Vinius un gendre tel que vous ;  
 Et si l'un par bonheur à Galba vous propose . . .  
 Ce n'est pas qu'après tout j'en fâche aucune chose :  
 Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi ;  
 Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi ,  
 Je vous proposerais si j'étais en leur place.

O T H O N.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse ;  
 Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur  
 A faire que Galba choisisse un successeur ,  
 Ils voudront par ce choix se mettre en assurance ,

langue , s'exprimer avec clarté & avec élégance , ne jamais rien dire de trop , préférer le sentiment au raisonnement : il le pouvait ; il ne l'a fait dans aucune de ses dernières pièces. Elles donnent de grands regrets.

f) La pièce commence à faiblir dès cette seconde scène. On voit trop que la tragédie ne sera qu'une intrigue de cour , une cabale pour donner un successeur à *Galba*. C'est là de quoi fournir une douzaine de lignes à un historien , & quelques pages à des écrivains d'anecdotes ; mais ce n'est pas là un sujet de tragédie. *Othon* est beaucoup moins théâtral que *Sophonisbe* , & bien moins heureux encor que *Sertorius*. *Agéfilas* qui fuit , est moins théâtral encor qu'*Othon*. Le succès est presque toujours dans le sujet ; ce qui le prouve , c'est que *Théo-*

Et n'en proposeront que de leur dépendance.  
 Je fais . . . Mais Vinius que j'aperçois venir . . .  
 Laissez nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.

---

## S C E N E I I.

V I N I U S, O T H O N.

V I N I U S.

J) JE crois que vous m'aimez, seigneur, & que  
 ma fille

*dore, Sophonisbe, la Toison d'or, Pertharite, Othon, Agé-  
 filas, Surena, Pulchérie, Bérénice, Attila, pièces que le  
 public a prosrites, sont écrites à peu près du même  
 stile que Rodogune, dont on revoit le cinquième acte,  
 & quelques autres morceaux, avec tant de plaisir. Ce sont  
 quelquefois les mêmes beautés, & toujours les mêmes  
 défauts dans l'élocution. Par-tout vous trouverez des  
 pensées fortes, & des idées alembiquées, de la hau-  
 teur & de la familiarité, de l'amour mêlé de politi-  
 que, quelques vers heureux, & beaucoup de mal faits;  
 des raisonnements, des contestations, des bravades. Il  
 est impossible de ne pas reconnaître la même main. D'où  
 peut donc venir la différence du succès, si ce n'est du  
 fonds même du dessein? Les défauts de stile qui ne se  
 remarquent pas dans le beau spectacle du cinquième*



g) Vous fait prendre intérêt en toute la famille.  
 Il en faut une preuve , & non pas seulement  
 Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant ,  
 Il la faut plus solide , il la faut d'un grand homme ,  
 D'un cœur digne en effet de commander à Rome.  
 Il faut ne plus l'aimer.

O T H O N.

Quoi, pour preuve d'amour...

V I N I U S.

Il faut faire encor plus , seigneur , en ce grand jour ,  
 Il faut aimer ailleurs.

O T H O N.

Ah ! que m'osez-vous dire ?

V I N I U S.

Je fais qu'à son hymen tout votre cœur aspire ;

acte de *Rodogune* , se font sentir quand le sujet ne les couvre pas , quand l'esprit du spectateur refroidi a la liberté d'examiner la diction , l'inconvenance , l'irrégularité des phrases , les solécismes. Je fais bien qu'*Oedipe* était un très beau sujet ; mais ce n'est pas le sujet de *Sophocle* que *Corneille* a traité , c'est l'amour de *Thésée* & de *Dirce* , mêlé avec la fable d'*Oedipe*. C'est une froide politique jointe à un froid amour , qui rend tant de pièces insipides.

g) Une fille qui fait prendre intérêt en toute la famille ,

Mais elle , & vous , & moi , nous allons tous périr ;  
 Et votre change seul nous peut tous secourir.  
 Vous me devez, seigneur , peut-être quelque chose :  
 Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'opose,  
 Lacus & Martian vous auraient peu souffert ;  
 Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd ;  
 Et qui , si votre cœur ne s'arache à Plautine ,  
 Vous envelopera tous deux en ma ruine.

O T H O N.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés ,  
 M'ordonner que je change ! Et vous-même !

V I N I U S.

Ecoutez.

L'honneur que nous ferait votre illustre hyménée ,  
 Des deux que j'ai nommés tient l'ame si gênée ,

*des devoirs dont s'empresse un amant. Galba qui refuse son ordre à l'effet de nos vœux. De l'air dont nous nous regardons. Une vérité qu'on voit trop manifeste. Du tumulte excité. Vitellius qui arrive avec sa force unie. Ce qu'il a de vieux corps. De qui se l'immola. Ramener les esprits par un jeune empereur. Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre. Il ira du côté de Lacus. Ces grands jaloux. Un œil bas. Une princesse qui s'est mise à sourire. ]* Tout cela est à la vérité très défectueux. Le fonds du discours de *Vinius* est raisonnable ; mais ce n'est pas assez.

Que jufqu'ici Galba , qu'ils obsédent tous deux ,  
 A refusé fon ordre à l'effet de nos vœux.  
 L'obftacle qu'ils y font vous peut montrer fans peine  
 Quelle eft pour vous & moi leur envie & leur haine;  
 Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,  
 Ils nous perdront bientôt fi nous ne les perdons.  
 C'eft une vérité qu'on voit trop manifefte ;  
 Et fur ce fondement , feigneur , je paffe au refte.  
 Galba vieil & caffé , qui fe voit fans enfans ,  
 Croit qu'on méprife en lui la faiblesse des ans ;  
 Et qu'on ne peut aimer à fervir fous un maître  
 Qui n'aura pas le tems de le bien reconnaître.  
 Il voit de toutes parts du tumulte excité.  
 Le foldat en Syrie eft prefque révolté.  
 Vitellius avance avec fa force unie ,  
 Des troupes de la Gaule & de la Germanie ;  
 Ce qu'il a de vieux corps le foufre avec ennui ;  
 Tous les prétoriens murmurent contre lui.  
 De leur Nymphidius l'indigne facrifice  
 De qui fe l'immola leur demande justice ;  
 Il le fait , & prétend par un jeune empereur  
 Ramener les efprits , & calmer leur fureur.  
 Il efpère un pouvoir ferme , plein & tranquille ,  
 S'il nomme pour Céfâr un époux de Camille ;  
 Mais il balance encor fur ce choix d'un époux ,

Et je ne puis, seigneur, m'assurer que sur vous.  
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,  
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.  
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,  
Mais sans doute il ira du côté de Lacus,  
Et l'unique remède est de gagner Camille.  
Si sa voix est pour nous, la leur est inutile.  
Nous ferons pareil nombre, & dans l'égalité.  
Galba pour cette nièce aura de la bonté.  
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.  
De nos têtes sur eux détournez cette foudre.  
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux,  
Je ne me puis, seigneur, rassurer que sur vous.  
De votre premier choix quoi que je doive attendre,  
Je vous aime encor mieux pour maître que pour  
gendre ;  
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,  
S'il nous faut recevoir un prince de leur main.

O T H O N.

Ah! seigneur, sur ce point c'est trop de confiance;  
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.  
Je ne prens plus de loix que de ma passion ;  
Plautine est l'objet seul de mon ambition ;  
Et si votre amitié me veut détacher d'elle,  
La haine de Lacus me ferait moins cruelle.

Que m'importe après tout , si tel est mon malheur,  
De mourir par son ordre , ou mourir de douleur ?

V I N I U S.

Seigneur , un grand courage , à quelque point qu'il  
aime ,

Sait toujours au besoin se posséder soi-même.

Poppée avait pour vous du moins autant d'apas ,

Et quand on vous l'ôta vous n'en mourûtes pas.

O T H O N.

Non , seigneur , mais Poppée était une infidelle ,

Qui n'en voulait qu'au trône , & qui m'aimait  
moins qu'elle.

*h) Il est d'autres romains qui seront ravis de vous devoir l'empire. Sans Plautine l'amour m'est un poison. Le bonheur m'assassine. Les douceurs du pouvoir souverain me sont d'affreux tourmens , s'il m'en coûte ma main. Vous voulez que je règne , & je ne sais qu'aimer. ]* Je ne remarquerai que ces étranges vers dans cette scène ; ils sont en partie le sujet de la pièce. *Othon* est amoureux ; car , quoi qu'on en dise , encor une fois , il n'y a aucun des héros de *Corneille* qui ne le soit ; mais il est amoureux froidement. Il n'a d'abord demandé la fille de *Vinius* que par politique ; il n'a pas de ces passions violentes , qui seules réussissent au théâtre , & qui seules font pardonner le refus d'un empire. Il a commencé par étaler la profondeur d'un courtifan habile ; il parle à pré-

Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon  
 Qu'un degré pour monter à celui de Néron ;  
 Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire ,  
 D'y ménager sa place au hazard de me nuire ;  
 Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur ,  
 Et pour ne me plus voir on me fit gouverneur.  
 Mais j'adore Plautine, & je règne en son ame :  
 Nous ordonner d'éteindre une si belle flame ,  
 C'est . . . . je n'ose le dire. *b*) Il est d'autres ro-  
 mains ,  
 Seigneur, qui sauront mieux apuyer vos desseins ;  
 Il en est dont le cœur pour Camille soupire ,  
 Et qui seront ravis de vous devoir l'empire.

sent comme un jeune homme passionné & tendre. Il dément le caractère qu'il a fait paraître dans la première scène ; & le même homme qui se fera nommer empereur , & qui détrônera *Galba* , renonce ici à l'empire. Le spectateur ne croit guère à cet amour , il ne s'y intéresse pas. Un des meilleurs connaisseurs en lisant *Othon* pour la première fois , dit à cette seconde scène , Il est impossible que la pièce ne soit froide ; & il ne se trompa point. En effet , ces craintes éloignées que montre *Vinius* de ce qui peut arriver un jour , ne sont point un assez grand ressort. Il faut craindre des périls présents & véritables dans la tragédie , sans quoi tout languit , tout ennuie.

V I N I U S.

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis ;  
 Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis ?  
 Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille ?

O T H O N.

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile ?  
 Pour moi, que d'autres vœux . . .

V I N I U S.

A ne vous rien céler,

Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler ;  
 J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée ;  
 J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée ;  
 A leurs noms, un grand froid, un front triste, un  
 œil bas ,  
 M'ont fait voir aussi-tôt qu'ils ne lui plaisaient pas :  
 Au vôtre elle a rougi, puis s'est mise à sourire ,  
 Et m'a soudain quitte sans me vouloir rien dire.  
 C'est à vous qui savez ce que c'est que d'aimer ,  
 A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

O T H O N.

Je n'en veux rien juger, seigneur, & sans Plautine  
 L'amour m'est un poison, le bonheur m'affassine ;  
 Et toutes les douceurs du pouvoir souverain  
 Me font d'affreux tourmens, s'il m'en coûte sa main.

V I N I U S.

De tant de fermeté j'aurais l'ame ravie ,  
 Si cet excès d'amour nous assurait la vie ;  
 Mais il nous faut le trône , ou renoncer au jour ;  
 Et quand nous périrons , que servira l'amour ?

O T H O N.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre.  
 Pison n'est point cruel , & nous laissera vivre.

V I N I U S.

nous laissera vivre , & je vous ai nommé !  
 Si de nous voir dans Rome il n'est point allarmé ,  
 Nos communs ennemis qui prendront sa conduite ,  
 En préviendront pour lui la dangereuse suite.  
 Seigneur , quand pour l'empire on s'est vû désigner ,  
 Il faut , quoi qu'il arrive , ou périr , ou régner.  
 Le postume Agrippa vécut peu sous Tibère :  
 Néron n'épargna point le sang de son beau-frère ;  
 Et Pison vous perdra par la même raison ,  
 Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.  
 Il n'est point de milieu qu'en faine politique . . .

O T H O N.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.  
 Rien ne vous a servi , seigneur , de me nommer.  
 Vous voulez que je régne , & je ne fais qu'aimer.  
 Je pourrais savoir plus , si l'astre qui domine



Me voulait faire un jour régner avec Plautine ;  
 Mais dérober son ame à de si doux apas ,  
 Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas !

V I N I U S.

Hé bien, si cet amour a sur vous tant de force ,  
 Réglez ; qui fait des loix peut bien faire un divorce ,  
 Du trône on confidère enfin ses vrais amis ;  
 Et quand vous pourrez tout , tout vous sera permis.

S C E N E III.

PLAUTINE, VINIUS, OTHON.

P L A U T I N E.

i) **N**On pas , seigneur , non pas , quoi que le ciel  
 m'envoie ,

i) Cette troisième scène justifie déjà ce qu'on doit prévoir , que ce n'est pas là une tragédie. *Plautine* écoutait à la porte , & elle vient interrompre son père , pour dire en vers durs & obscurs , qu'elle ne voudrait point un jour épouser son amant , si cet amant marié à une autre ne pouvait revenir à elle que par un divorce. Non-seulement c'est manquer à la bienséance , mais quel faible intérêt , quel froid sujet d'une scène , qu'une fille , qui sans être appelée , vient dire à son père devant son amant , ce qu'elle ferait un jour , si ce froid amant voulait l'é-

Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie ;  
 Et cette lâcheté qui me rendrait son cœur ,  
 Sentirait le tyran , & non pas l'empereur.  
 A votre sûreté, puisque le péril presse ,  
 J'immolerai ma flame, & toute ma tendresse ;  
 Et k) je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir ,  
 Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir :  
 Mais ce qu'à mes désirs je fais de violence ,  
 Fuit les honteux apas d'une indigne espérance ;  
 Et la vertu qui domte & bannit mon amour ,  
 N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

O T H O N.

Ah , que cette vertu m'aprête un dur suplice !  
 Seigneur , & le moyen que je vous obéisse ?  
 Voyez, & s'il se peut, pour voir tout mon tourment,  
 l) Quittez vos yeux de père, & prenez-en d'amant.

poufer en troisièmes nêces ! Elle serait en effet la troisiême femme d'Othon qui l'épouserait après avoir répudié Poppée & Camille.

k) *Vaincre l'horreur d'un cruel devoir. Ce qu'à ses désirs elle fait de violence. Pour fuir les apas honteux d'une espérance indigne. La vertu qui domte & bannit l'amour, Et qui n'en souffre qu'un vertueux retour.* ] Ce sont là des expressions qui afaibliraient les plus beaux sentimens.

l) *Quittez vos yeux de père & prenez-en d'amant.* ] Ce

V I N I U S.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite ;  
 Je lui vois des attraits , je lui vois du mérite ;  
 Je crois qu'elle en a même assez pour engager ,  
 Si quelqu'un nous perdait , quelqu'autre à nous  
 venger :

Par-là nos ennemis la tiendront redoutable ;  
 Et sa perte par-là devient inévitable.  
 Je vois de plus , seigneur , que je n'obtiendrai rien ,  
 Tant que votre œil blessé rencontrera le sien ,  
 Que le tems se va perdre en repliques frivoles ;  
 Et pour les éviter , j'achève en trois paroles.  
 Si vous manquez le trône , il faut périr tous trois.  
 Prévenez , atendez cet ordre à votre choix.  
 Je me remets à vous de ce qui vous regarde ;  
 Mais en ma fille & moi la gloire se-hazarde ;  
 De ses jours & des miens je suis maître absolu ;

vers ne prépare pas un intérêt tragique , & ce défaut revient souvent dans toutes ces dernières tragédies.

m) *Recevez-en l'exemple.* ] *Othon* qui veut se tuer ainsi au premier acte pour une crainte imaginaire , & pour une maîtresse , excite plutôt le rire que la terreur ; rien n'est jamais plus mal reçu au théâtre qu'un désespoir mal placé , & qu'on n'attendait pas d'un homme qui n'a d'abord parlé que de politique. Ajoutons que cette scène

Et j'en disposerai comme j'ai résolu.  
 Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie  
 D'en recevoir la loi d'une main ennemie ;  
 Et je saurai verser tout mon sang en Romain,  
 Si le choix que j'atens ne me retient la main.  
 C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare.  
 Vous savez l'un & l'autre à quoi je me prépare,  
 Résolvez-en ensemble.

## S C E N E I V.

O T H O N , P L A U T I N E .

O T H O N .

**A**Rrêtez donc, seigneur ;  
 Et s'il faut prévenir ce mortel deshonneur,  
 m) Recevez-en l'exemple, & jugez si sa honte...

entre *Othon* & *Plautine* est très faible. Je remarque que *Plautine* conseille ici à *Othon* précisément la même chose qu'*Atalide* à *Bajazet* ; mais quelle différence de situation, de sentimens & de stile ! *Bajazet* est réellement en danger de sa vie, & *Othon* ne court ici qu'un danger chimérique. *Camille* est raisonneuse & froide. *Atalide* est touchante, & a autant de délicatesse que d'amour. Enfin, ce qui est de la plus grande importance, les vers

## P L A U T I N E.

Quoi , feigneur , à mes yeux une fureur fi prompte !  
 Ce noble défefpoir fi digne des Romains ,  
 Tant qu'ils ont du courage , eft toujours en leurs  
 mains.

Et pour vous & pour moi , fût-il digne d'un temple,  
 Il n'est pas encor tems de m'en donner l'exemple.  
 Il faut vivre , & l'amour nous y doit obliger ,  
 Pour me fauver un père , & pour me protéger.  
 Quand vous voyez ma vie à la vôtre atachée ,  
 Faut-il que malgré moi votre ame éfarouchée ,  
 Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas ,  
 Et m'avance un deftin où je ne confens pas ?

## O T H O N.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame ,  
 Puis-

de *Corneille* ne valent rien , & ceux de *Racine* font parfaits dans leur genre. Comparez , ( rien ne forme plus le goût ) comparez aux vers d'*Atalide* ces vers de *Plautine* :

*Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.*

*Qu'un tel égarement. Il se croit mal aimé.*

*Et que de votre cœur vos yeux indépendans*

*Triomphent comme moi des troubles du dedans.*

*Conservez moi toujours l'estime & l'amitié.*

C'est le stile, c'est la diction qui fait tout dans les scènes

Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme ?  
 Puis-je sans le trépas. . .

P L A U T I N E.

Et vous ai-je ordonné  
 D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné ?  
 Si l'injuste rigueur de notre destinée  
 Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée ,  
 n) Il est un autre amour dont les vœux innocens  
 S'élèvent au-dessus du commerce des sens.  
 Plus la flamme en est pure, & plus elle est durable ;  
 Il rend de son objet le cœur inséparable ;  
 Il a de vrais plaisirs dont son cœur est charmé ,  
 Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

O T H O N.

Qu'un tel épurement demande un grand courage !

où le spectateur est assez tranquile pour réfléchir sur les vers ; & encor est-il nécessaire de ne point négliger la diction dans les situations les plus frappantes du théâtre. En un mot , il faut toujours bien écrire.

n) *Il est un autre amour.* ] Encor des dissertations métaphysiques sur l'amour : quel mauvais goût ! C'était l'esprit du tems , dit - on ; mais il faut dire encor que la nation française est la seule qui ait eu cette malheureuse espèce d'esprit. Cela est bien pis que les *concezzi* qu'on reprochait aux italiens.

Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage !  
 Madame , permettez que je dise à mon tour  
 Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour ,  
 Un amant le souhaite , il en veut l'espérance ,  
 Et se croit mal aimé , s'il n'en a l'affurance.

## P L A U T I N E.

Aimez moi toutefois sans l'attendre de moi ,  
 Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçois.  
 Quelle gloire à Plautine , ô ciel , de pouvoir dire ,  
 Que le choix de son cœur fut digne de l'empire !  
 Qu'un héros destiné pour maître à l'univers  
 Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers !  
 Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même ,  
 Il aurait renoncé pour elle au diadème !

## O T H O N.

Ah , qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur ,  
 Pour tirer vanité d'un si fatal honneur !  
 Si vous m'aimiez , madame , il vous serait sensible  
 De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible ;  
 Et la nécessité de le porter ailleurs ,  
 Vous aurait fait déjà partager mes douleurs.  
 Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme ;  
 Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme ;  
 Vous en témoignez joie , & vous-même aspirez  
 A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

P L A U T I N E.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice !  
 Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice ;  
 Je souffre , & c'est pour vous que j'ose m'imposer  
 La gêne de souffrir , & de le déguiser.  
 Tout ce que vous sentez , je le sens dans mon ame ;  
 J'ai mêmes déplaisirs comme j'ai même flame ;  
 J'ai même désespoir , mais je fais les cacher ,  
 Et paraître insensible afin de moins toucher.  
 Faites à vos desirs pareille violence ,  
 Retenez-en l'éclat , sauvez-en l'apparence ;  
 Au péril qui nous presse immolez le dehors ,  
 Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.  
 Je ne vous défens point une douleur muette ,  
 Pourvû que votre front n'en soit point l'interprète ,  
 Et que de votre cœur vos yeux indépendans ,  
 Triomphent comme moi des troubles du dedans.  
 Suivez , passez l'exemple , & portez à Camille  
 Un visage content , un visage tranquille ,  
 Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez ,  
 Et ne démente rien de ce que vous direz.

O T H O N.

Hélas ! madame , hélas ! que pourai-je lui dire ?

P L A U T I N E.

Il y va de ma vie , il y va de l'empire ;

L ij



Réglez vous là-dessus. Le tems se perd , seigneur.  
Adieu , donnez la main , mais gardez moi le cœur ;  
Ou si c'est trop pour moi , donnez & l'un & l'autre ;  
Emportez mon amour , & retirez le vôtre :  
Mais dans ce triste état si je vous fais pitié ,  
Conservez moi toujours l'estime & l'amitié ;  
Et n'oubliez jamais , quand vous serez le maître ,  
Que c'est moi qui vous force , & qui vous aide  
à l'être.

O T H O N *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort  
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort !

*Fin du premier acte.*

---

## A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E. a)

P L A U T I N E , F L A V I E .

P L A U T I N E .

**D**IS moi donc , lorsqu'Othon s'est offert à  
Camille ,

A-t-il paru contraint ? a-t-elle été facile ?

a ) *Racine* a encor pris entièrement cette situation dans sa tragédie de *Bajazet*. *Atalide* a envoyé son amant à *Roxane* ; elle s'informe en tremblant du succès de cette entrevue qu'elle a ordonnée elle-même , & qui doit causer sa mort. La délicatesse de ses sentiments , les combats de son cœur , ses craintes , ses douleurs , sont exprimés en vers si naturels , si aisés , si tendres , que ces vrayes beautés charment tous les lecteurs.

Mais ici , *Corneille* commence sa scène par quatre vers , dont le ridicule est si extrême , qu'on n'ose plus même les citer dans des ouvrages sérieux. *Dis-moi donc lors qu'Othon &c.*

*Plautine* exprime les mêmes sentiments qu'*Atalide* :

*En regardant son change ainsi que mon ouvrage &c.*

*Atalide* est dans des circonstances absolument sembla-

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?  
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait ?

F L A V I E.

J'ai tout vû, mais enfin votre humeur curieuse  
A vous faire un suplice est trop ingénieuse.  
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,  
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.  
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire,  
Goûtez un plein triomphe après votre victoire :  
Le dangereux récit que vous me commandez  
Est un nouveau combat où vous vous hazardez.  
Votre ame n'en est pas encor si détachée,  
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée.  
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir,  
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

P L A U T I N E.

Je le force moi-même à se montrer volage ;  
Et regardant son change ainsi que mon ouvrage,

bles : mais c'est précisément dans ces mêmes situations qu'on voit la prodigieuse différence qu'il y a entre le sentiment & le raisonnement, entre l'élégance & la dureté du stile, entre cet art charmant qui développe avec une vérité si touchante tous les replis du cœur, & la vaine déclamation ou la féchereffe.

b) *Othon à la princesse a fait un compliment,*

J'y prens un intérêt qui n'a rien de jaloux :  
 Qu'on l'accepte, qu'il régne, & tout m'en sera doux.

F L A V I E.

J'en doute, & rarement une flamme si forte  
 Souffre qu'à notre gré ses ardeurs...

P L A U T I N E.

Que t'importe ?

Laisse m'en le hazard, & sans dissimuler,  
 Dis de quelle manière il a sù lui parler.

F L A V I E.

N'imputez donc qu'à vous si votre ame inquiète  
 En ressent malgré moi quelque gêne secrète.

b) Othon à la princesse a fait un compliment,  
 Plus en homme de cour qu'en véritable amant.  
 Son éloquence acorte enchaînant avec grace  
 L'excuse du silence à celle de l'audace,  
 En termes trop choisis acusait le respect  
 D'avoir tant retardé cet hommage suspect.

*Plus en homme d'esprit &c.]*

Toute cette tirade est entièrement du stile de la comédie, mais de la comédie froide & dénuée d'intérêt. *L'amour qui est civilité dans Othon, & la civilité qui est amour dans Camille, est si éloigné de la tragédie, qu'on ne conçoit guères comment Corneille a pû y faire entrer de pareilles phrases, & de pareilles idées.*

Ses gestes concertés, c) ses regards de mesure  
 N'y laissaient aucun mot aller à l'aventure :  
 On ne voyait que pompe en tout ce qu'il peignait ,  
 c) Jusque dans ses soupirs la justesse régnait ,  
 Et suivait pas à pas un effort de mémoire ,  
 Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.

Camille semblait même assez de cet avis ;  
 Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis ;  
 Je l'ai vû dans ses yeux ; mais cette défiance  
 Avait avec son cœur trop peu d'intelligence.  
 De ces justes soupçons ses souhaits indignés  
 Les ont tout aussi-tôt détruits, ou dédaignés ;  
 Elle a voulu tout croire, & quelque retenue  
 Qu'ait sù garder l'amour dont elle est prévenue ,  
 On a vû par ce peu qu'il laissait échaper ,  
 Qu'elle prenait plaisir à se laisser tromper ;  
 Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte  
 Forçait le triste Othon à soupirer sans feinte ,  
 Soudain l'avidité de régner sur son cœur ,  
 Imputait à l'amour ces soupirs de douleur.

c) Qu'est-ce que *des regards de mesure*, & *la justesse qui régné dans des soupirs*? & comment cette justesse de soupirs peut-elle suivre un effort de mémoire? *Othon* a-t-il appris par cœur un long compliment? De tels vers ne seraient tolérables en aucun genre de poésie. Que

P L A U T I N E.

Et sa réponse enfin ?

F L A V I E.

Elle a paru civile ;

Mais la civilité n'est qu'amour en Camille ,  
Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

P L A U T I N E.

Et n'a-t-elle rien dit de sa légèreté ?

Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée ?

F L A V I E.

Elle a sù rejeter cette fâcheuse idée ,  
Et n'a pas témoigné qu'elle fut seulement  
Qu'on l'eût vû pour vos yeux soupirer un moment.

P L A U T I N E.

Mais qu'a-t-elle promis ?

F L A V I E.

Que son devoir fidèle

Suivrait ce que Galba voudrait ordonner d'elle ;  
Et de peur d'en trop dire , & d'ouvrir trop son  
cœur ,

veut dire madame de Sévigné quand elle dit , *Racine n'ira pas loin , pardonnons de mauvais vers à Corneille.* Non , il ne faut pas pardonner des pensées fausses très-mal exprimées ; il faut être juste.

Elle l'a renvoyé soudain vers l'empereur.  
 Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous , madame ?  
 Et de cet entretien que souhaitez votre ame ?  
 Voulez-vous qu'on l'accepte , ou qu'il n'obtienne  
 rien ?

P L A U T I N E.

Moi-même , à dire vrai , je ne le fais pas bien.  
 Comme des deux côtés le coup me fera rude ,  
 J'aimerais à jouir de cette incertitude ;  
 Et tiendrais à bonheur le reste de mes jours ,  
 De n'en sortir jamais , & de douter toujours.

F L A V I E.

Mais il faut se résoudre , & vouloir quelque chose.

P L A U T I N E.

Soufre sans m'allarmer que le ciel en dispose :  
 Quand son ordre une fois en aura résolu ,

*d) Corneille* qu'on a voulu faire passer pour un poète qui dédaignait d'introduire l'amour sur la scène , était tellement acoutumé à faire parler d'amour ses héros , qu'il représente ici un vieux ministre d'état , comme amoureux de *Plautine* ; & cette *Plautine* lui répond par des injures. On peut dans les mouvemens violens d'une passion trahie , & dans l'excès du malheur , s'emporter en reproches ; mais *Plautine* n'a aucune raison de parler ainsi au premier ministre de l'empereur qui la demande

Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.  
 Ma raison cependant cède Othon à l'empire :  
 Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire ;  
 Et soit ce grand souhait volontaire ou forcé ,  
 Il est beau d'achever comme on a commencé.  
 Mais je vois Martian.

---

## S C E N E II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

P L A U T I N E.

Q U E venez-vous m'apprendre ? d)

M A R T I A N.

Que de votre seul choix l'empire va dépendre,  
 Madame.

en mariage : ce trait est contre la bienfiance , & contre la raison. Ce qui est bien plus extraordinaire , c'est que *Martian* à qui *Plautine* fait le plus sanglant outrage , en lui reprochant très-mal-à-propos sa naissance , lui dise ensuite , *Madame , encor un coup , souffrez que je vous aime*. L'amour de ce ministre , les réponses de *Plautine* , & tout ce dialogue , révoltent , & refroidissent. Ce n'est là ni peindre les hommes comme ils sont , ni comme ils doivent être , ni les faire parler comme ils doivent parler.



## O T H O N.

P L A U T I N E.

Quoi, Galba voudrait suivre mon choix ?

M A R T I A N.

Non, mais de son conseil nous ne sommes que trois;  
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage,  
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

P L A U T I N E.

Avec ?

M A R T I A N.

Avec des vœux sincères & soumis,  
Qui feront encor plus si l'espoir m'est permis.

P L A U T I N E.

Quels vœux, &amp; quel espoir ?

M A R T I A N.

Cet important service,  
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice...

P L A U T I N E.

Hé bien, il remplira mes désirs les plus doux ;

*e) Une ame qui fait une civilité. Le mal qui vient d'un vieux ministre d'état ; ( & c'est le mal d'amour ) & Plautine qui répond à ce ministre, qu'il n'a point changé de visage ; & l'autre qui replique, qu'il a l'oreille du grand maître. ]*

Que dire d'un tel dialogue ? On est obligé de faire un commentaire. Que ce commentaire au moins serve

Mais pour reconnaissance enfin, que voulez-vous ?

M A R T I A N.

La gloire d'être aimé.

P L A U T I N E.

De qui ?

M A R T I A N.

De vous, madame.

P L A U T I N E.

De moi-même ?

M A R T I A N.

De vous, j'ai des yeux, & mon ame...

P L A U T I N E.

Votre ame, en me faisant cette civilité, e)

Devrait l'accompagner de plus de vérité.

On n'a pas grande foi pour tant de déférence,

Lorsqu'on voit que la fuite a si peu d'apparence.

L'offre sans doute est belle, & bien digne d'un prix ;

Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.

Si vous me connaissiez, vous feriez mieux paraître...

à faire connaître que son auteur rend justice : il ne connaît aucune occasion où l'on doive déguiser la vérité.

*Plautine* montre de la hauteur ; & si cette hauteur menait à quelque chose de tragique, elle pourrait faire impression. Remarquons encor que de la hauteur n'est pas de la grandeur.

M A R T I A N.

Hélas ! mon mal ne vient que de vous trop connaître.

Mais vous-même, après tout, ne vous connaissez pas,  
 Quand vous croyez si peu l'effet de vos apas.  
 Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,  
 Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.  
 Othon m'en sert de preuve : il n'avait rien aimé ;  
 Depuis que de Poppée il s'était vû charmé ;  
 Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée,  
 L'image dans son cœur s'en était conservée,  
 La mort même, la mort n'avait pu l'en chasser ;  
 A vous seule était dû l'honneur de l'effacer.  
 Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire  
 D'en faire évanouir la plus douce mémoire,  
 Et d'avoir fû réduire à de nouveaux souhaits  
 Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets :  
 Et vous vous étonnez que pour vous je soupire !

P L A U T I N E.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire :  
 Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus  
 Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,  
 Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

M A R T I A N.

C'est ce crime du fort qui m'enfle le courage.

Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis ;  
On voit ce que je vauz , voyant ce que je puis.  
Un pur hazard fans nous règle notre naissance ;  
Mais comme le mérite est en notre puissance ,  
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti ,  
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.  
Quelque tache en mon sang que laissent mes an-  
cêtres ,

Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres ,  
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils  
Pour les premiers emplois , & les secrets conseils.  
Ils ont mis en nos mains la fortune publique ;  
Ils ont soumis la terre à notre politique :  
Patrobe , Policlète , & Narcisse , & Pallas ;  
Ont déposé des Rois , & donné des états.  
On nous élève au trône au sortir de nos chaînes.  
Sous Claude on vit Félix le mari de trois reines ;  
Et quand l'amour en moi vous présente un époux ,  
Vous me traitez d'esclave , & d'indigne de vous !  
Madame , en quelque rang que vous ayez pu  
naître ,

C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.  
Vinius est consul , & Lacus est préfet ,  
Je ne suis l'un ni l'autre , & suis plus en effet ;  
Et de ces consulats , & de ces préfectures

Je puis quand il me plaît faire des créatures :  
Galba m'écoute enfin , & c'est être aujourd'hui ,  
Quoique sans ces grands noms , le premier d'après  
lui.

## P L A U T I N E.

Pardonnez donc , seigneur , si je me suis méprise :  
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise.  
Je viens de me connaître , & me vois à mon tour  
Indigne des honneurs qui suivent votre amour.  
Avoir brisé ces fers , fait un degré de gloire  
Au-dessus des consuls , des préfets du prétoire ;  
Et si de cet amour je n'ose être le prix ,  
Le respect m'en empêche , & non plus le mépris.  
On m'avait dit pourtant que souvent la nature  
Gardait en vos pareils sa première teinture ,  
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés ,  
Ont tous fouillé leurs noms par quelques lâchetés ;  
Et que pour dérober l'empire à cette honte ,  
L'univers a besoin qu'un vrai héros y monte.  
C'est ce qui me faisait y souhaiter Othon ;  
Mais à ce que j'apprens ce souhait n'est pas bon.  
Laissons-en faire aux dieux , & faites vous justice ;  
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice.  
Cent reines à l'envi vous prendront pour époux ;  
Félix en eut bien trois , & valait moins que vous.

MARTIAN.

## M A R T I A N.

Madame, encor un coup, souffrez que je vous aime.  
 Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême,  
 Qu'entre Othon & Pison mon suffrage incertain,  
 Suivant qu'il penchera va faire un souverain.  
 Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée,  
 Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée;  
 J'aurais pû hazarder quelque chose de plus;  
 Ne m'y contraignez point à force de refus.  
 Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,  
 Peut-être ce fera faire plus d'une grace;  
 Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.



## S C E N E III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

L A C U S.

**M**Adame, enfin Galba s'acorde à vos souhaits, f)

f) Tout ce qu'on peut remarquer, c'est que, *J'ai tant fait sur lui*, est un barbarisme, & une expression basse: que le, *qu'en dites-vous?* de *Plautine* est une ironie comique; que *sa grande ame qui fait un présent de sa flamme*, est très-vicieux; qu'il fait bon s'expliquer, est bourgeois; & que la scène est très-froide.

Et j'ai tant fait sur lui que dès cette journée  
De vous avec Othon il consent l'hyménée.

PLAUTINE à *Martian.*

Qu'en dites-vous, seigneur ? Pourez-vous bien  
souffrir

Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir ?  
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,  
Vous qu'on voit après lui le premier de l'empire ?  
Dois-je me ravalier jusques à cet époux ?  
Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous ?

L A C U S.

Quelle énigme est ceci, madame ?

PLAUTINE.

Sa grande ame

Me faisait tout à l'heure un présent de sa flamme ;  
Il m'assurait qu'Othon jamais ne m'obtiendrait,  
Et disait à demi qu'un refus nous perdrait.  
Vous m'osez cependant assurer du contraire ;  
Et je ne fais pas bien quelle réponse y faire.  
Comme en de certains tems il fait bon s'expliquer,  
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.  
Grands ministres d'état, accordez vous ensemble,  
Et je pourai vous dire après ce qui m'en semble.

## S C E N E I V.

L A C U S , M A R T I A N .

L A C U S .

**V**ous aimez donc Plautine , & c'est là cette foi,  
Qui contre Vinius vous atachait à moi ?

M A R T I A N .

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque  
charme ,

Y trouvez-vous, feigneur , quelque sujet d'alarme ?

Le moment bienheureux qui m'en ferait l'époux

Réunirait par moi Vinius avec vous.

Par-là de nos trois cœurs l'amitié reffaifie ,

En déracinerait & haine & jaloufie.

Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi ,

Aurait pour nœud commun son gendre en votre ami ;

Et quoique contre vous il osât entreprendre . . .

L A C U S .

Vous feriez mon ami , mais vous feriez son gendre ;

Et c'est un faible apui des intérêts de cour

Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.

Quoi que veuille exiger une femme adorée ,

La résistance est vaine , ou de peu de durée ;

M ij



Elle choisit ses tems , & les choisit si bien ,  
 Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.  
 Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne  
 D'ajouter , s'il le faut , votre perte à la mienne ?  
 Apprenez que des cœurs séparés à regret  
 Trouvent de se rejoindre aisément le secret.  
 Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes ;  
 Il fait comme aux maris on arache les femmes ;  
 Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui ,  
 Et son maître Néron l'avait appris de lui.  
 Après tout , je me trompe , ou près de cette belle...

## M A R T I A N.

J'espère en Vinius , si je n'espère en elle ;  
 Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix ,  
 Soudain en ma faveur emportera son choix.

## L A C U S.

Quoi , vous nous donneriez vous-même Othon  
 pour maître ?

g) Le portrait d'Othon est très-beau dans cette scène. Il est permis à un auteur dramatique d'ajouter des traits aux caractères qu'il dépeint , & d'aller plus loin que l'histoire. Tacite dit d'Othon , *Pueritiam incuriosè , adolescentiam petulanter egerat , gratus Neroni æmulatione luxus — in provinciam specie legationis seposuit ; comiter administrata provincia.* Son enfance fut paresseuse , sa jeu-

M A R T I A N.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être ?

L A C U S.

Ah, pour en être digne, il l'est, & plus que tous;  
 Mais aussi pour tout dire, il en fait trop pour nous:  
 Il fait trop ménager ses vertus & ses vices. g)  
 Il était sous Neron de toutes ses délices;  
 Et la Lusitanie a vû ce même Othon  
 Gouverner en César, & juger en Caton.  
 Tout favori dans Rome, & tout maître en province,  
 De lâche courtisan il s'y montra grand prince;  
 Et son ame ployante attendant l'avenir,  
 Sait faire également sa cour, & la tenir.  
 Sous un tel souverain nous sommes peu de chose;  
 Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose:  
 Sa main seule départ ses libéralités;

neffe débauchée. Il plut à *Néron* en imitant ses vices & son luxe. S'étant exilé lui-même dans la Lusitanie, dont il était gouverneur, il s'y comporta avec humanité.

Cette scène serait intéressante si elle produisait de grands évènements. Les fautes sont, *l'amitié ressaisie de trois cœurs, que ce nœud la retienne d'ajouter, ou près de cette belle*, & quelques autres expressions qui ne sont ni assez nobles, ni assez correctes.

Son choix seul distribue états & dignités.  
 Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide ,  
 Consulte & résout seul, écoute & seul décide ;  
 Et quoi que nos emplois puissent faire de bruit ,  
 Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous  
 détruit.

Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous  
 laisse ,

En quel poste sous lui nous a mis sa faiblesse.  
 Nos ordres régulent tout, nous donnons, retranchons ;  
 Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons :  
 Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne ,  
 Nous voyons notre cour plus grosse que la fienne ;  
 Et notre indépendance irait au dernier point ,  
 Si l'heureux Vinius ne la partageait point :  
 Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.  
 L'âge met cependant Galba près de sa chute ;  
 De peur qu'il nous entraîne il faut un autre apui ,  
 Mais il le faut pour nous aussi faible que lui.  
 Il nous en faut prendre un qui satisfait des titres ,  
 Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.

*h) S'il a grande naissance. Une vigueur adroite & fière  
 qui sème des apas. Et c'est là justement. Moquons nous du  
 reste. Il nous devra le tout. S'il vient par nous à bout,*

Pison a l'ame simple , & l'esprit abatu ;  
 h) S'il a grande naissance , il a peu de vertu ,  
 Non de cette vertu qui déteste le crime ;  
 Sa probité sévère est digne qu'on l'estime ,  
 Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien ,  
 Mais en un souverain c'est peu de chose , ou rien.  
 Il faut de la prudence , il faut de la lumière ,  
 Il faut de la vigueur adroite autant que fière ,  
 Qui pénètre , éblouisse & sème des apas . . .  
 Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.  
 Lui-même il nous prêta d'avoir soin de l'empire ,  
 Et saura seulement ce qu'il nous plaira dire :  
 Plus nous l'y tiendrons bas , plus il nous mettra haut ,  
 Et c'est là justement le maître qu'il nous faut.

## M A R T I A N.

Mais , seigneur , sur le trône élever un tel homme ,  
 C'est mal servir l'état , & faire opprobre à Rome.

## L A C U S.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'état ?  
 Qu'importe qu'on leur voye ou plus ou moins  
 d'éclat ?  
 Faisons nos sûretés , & moquons nous du reste.

&c. Il n'est pas nécessaire de dire que toutes ces façons  
 de parler sont ou vicieuses ou ignobles.

Point, point de bien public, s'il nous devient funeste.  
 De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux ;  
 e vivons que pour nous, & ne pensons qu'à nous.  
 Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos têtes,  
 C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.  
 Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout :  
 Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,  
 Vinius en aura lui seul tout l'avantage.  
 Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage ;  
 Et la mort, ou l'exil, ou les abaiffemens,  
 Seront pour vous & moi ses vrais remercimens.

## M A R T I A N.

Oui, votre sûreté veut que Pison domine :  
 Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine ;  
 Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.  
 La violence est juste après de tels mépris.  
 Commençons à jouir par-là de son empire,  
 Et voyons s'il est homme à nous ofer dédire.

i) *Quoi ! votre amour toujours fera son capital &c. ]*  
 Cela seul suffrait pour avilir un héros, & détruit tout ce  
 que cette scène promettait.

k) *A propos, & quatre mots*, auraient gâté le rôle de  
*Cornélie*. Mais une fille qui vient parler ainsi de son ma-  
 riage à deux ministres, est bien loin d'être une *Cornélie*.  
*Camille* emploie cette figure froide de l'ironie, qu'il faut

Quoi, votre amour toujours fera son capital i)  
Des attraits de Plautine & du nœud conjugal ?  
Hé bien, il faudra voir qui sera plus utile  
D'en croire... mais voici la princesse Camille.

---

## S C E N E V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

## C A M I L L E.

**J**E vous rencontre ensemble ici fort k) à propos,  
Et voulais à tous deux vous dire quatre mots.  
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,  
Vous pouffez un peu loin l'orgueil du ministère.  
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,  
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

employer si sobrement. Elle parle en bourgeoise ; en parlant de l'empire. *Je fais ce qui m'est propre ; je m'aime un peu moi-même ; je n'ai pas grande envie.* L'insipidité de l'intrigue, & la bassesse de l'expression sont égales. Ces fautes trop souvent répétées sont cause que cette pièce admirablement commencée, faiblit de scène en scène, & ne peut plus être représentée.

M A R T I A N.

Nous, madame ?

C A M I L L E.

Faut-il que je vous obéisse,  
Moi, dont Galba prétend faire une impératrice ?

L A C U S.

L'un &amp; l'autre fait trop quel respect vous est dû.

C A M I L L E.

Le crime en est plus grand, si vous l'avez perdu.  
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre ?

M A R T I A N.

Sa pensée a voulu s'affurer sur la nôtre ;  
Et s'étant proposé le choix d'un successeur,  
Pour laisser à l'empire un digne possesseur,  
Sur ce don imprévû qu'il fait du diadème  
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

C A M I L L E.

Et ne savez-vous point, & Vinius, & vous,  
Que ce grand successeur doit être mon époux ?  
Que le don de ma main fuit ce don de l'empire ?  
Galba par vos conseils voudrait-il s'en dédire ?

L A C U S.

Il est toujours le même, & nous avons parlé  
Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé.  
En ces occasions, lui qui tient les couronnes,

Inspire les avis sur le choix des personnes.  
 Nous avons crû d'ailleurs pouvoir sans attentat  
 Faire vos intérêts de ceux de tout l'état.  
 Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

C A M I L L E.

Vous n'avez, vous, ni lui, pensé qu'à vos affaires;  
 Et nous offrir Pison c'est assez témoigner...

L A C U S,

Le trouvez-vous, madame, indigne de régner?  
 Il a de la vertu, de l'esprit, du courage,  
 Il a de plus...

C A M I L L E.

De plus, il a votre suffrage,  
 Et c'est assez de quoi mériter mes refus.  
 Par respect de son sang, je ne dis rien de plus.

M A R T I A N.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose?  
 Othon dont vous savez que Plautine dispose,  
 Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?

C A M I L L E.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quite pour moi,  
 Ce n'est pas votre affaire, & votre exactitude  
 Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

L A C U S.

Mais l'empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui,



Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

C A M I L L E.

Vous en a-t-il prié ? dites, ou si l'envie. . .

L A C U S.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

C A M I L L E.

Cette amitié me charme, & je dois avouer  
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer,  
Que l'heureux contretens d'un si rare service. . .

L A C U S.

Madame. . . .

C A M I L L E.

Croyez moi, mettez bas l'artifice  
Ne vous hazardez point à faire un empereur.  
Galba connaît l'empire, & je connais mon cœur.  
Je fais ce qui m'est propre, il voit ce qu'il doit faire,  
Et quel prince à l'état est le plus salutaire.  
Si le ciel vous inspire, il aura soin de nous,  
Et saura sur ce point nous acorder sans vous.

L A C U S.

Si Pison vous déplaît ; il en est quelques autres. . .

C A M I L L E.

Natachez point ici mes intérêts aux vôtres.  
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçans.  
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puiffans ;

Et je n'empêche point qu'on ne vous continue  
 Votre toute-puissance au point qu'elle est venue ;  
 Mais quant à cet époux , vous me ferez plaisir  
 De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.  
 Je m'aime un peu moi-même , & n'ai pas grande  
 envie  
 De vous sacrifier le repos de ma vie.

M A R T I A N.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers. . .

C A M I L L E.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts ?  
 Je vois jusqu'en vos cœurs , & m'obstine à me taire ;  
 Mais je pourais enfin dévoiler le mystère.

M A R T I A N.

Si l'empereur nous croit. . . .

C A M I L L E.

Sans doute il vous croira,  
 Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira,  
 Soit qu'il plaise à mes yeux , soit qu'il me choque  
 en l'ame ;  
 Il sera votre maître , & je serai sa femme ;  
 Le tems me donnera sur lui quelque pouvoir,  
 Et vous pourrez alors vous en apercevoir.  
 Voilà les quatre mots que j'avais à vous dire.  
 Pensez-y.

## S C E N E V I.

L A C U S , M A R T I A N .

M A R T I A N .

C E couroux que Pison nous attire . . .

L A C U S .

Vous vous en allarmez ? Laissons la discourir,  
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

M A R T I A N .

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

L A C U S .

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa faiblesse.  
Faisons régner Pison, & malgré ce couroux,  
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

*Fin du second acte.*

---

## A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

T
ON frère te l'a dit, Albiane? a)

ALBIANE.

Oui, madame,

Galba choisit Pison, & vous êtes sa femme,

a) L'intrigue n'est pas ici plus intéressante & plus tragique qu'auparavant. Cette confidente qui apprend à sa maîtresse qu'elle va être femme de *Pison*, & que son amant *Othon* sera sacrifié, pourrait émouvoir le spectateur, si le péril d'*Othon* était bien certain. Mais, qui a dit à cette confidente qu'un jour *Pison* étant *César*, se déferait d'*Othon*? Premièrement *Camille* devrait apprendre son mariage de la bouche de l'empereur, & non de celle d'une confidente; & ce ferait du moins une espèce de situation, une petite surprise, quelque chose de ressemblant à un coup de théâtre, si *Camille* espérant d'obtenir *Othon* de l'empereur, recevait inopinément de la bouche de l'empereur l'ordre d'en épouser un autre.

Secondement, de longs discours d'une suivante, qui

Ou pour en mieux parler, l'esclave de Lacus  
A moins d'un éclatant & généreux refus.

C A M I L L E.

Et que devient Othon ?

A L B I A N E.

Vous allez voir sa tête

De vos trois ennemis affermir la conquête,  
Je veux dire assurer votre main à Pison,  
Et l'empire aux tyrans qui font régner son nom.  
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,  
Lacus & Martian vont être nos vrais maîtres;  
Et Pison ne fera qu'un idole sacré,  
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur  
gré.

Sa probité stupide autant comme farouche,  
A prononcer leurs loix asservira sa bouche;  
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner,  
Les déféra d'Othon qui les peut détrôner.

C A M I L L E.

O dieux, que je le plains!

ALBIANE.

dit que les princesses doivent faire les avances, jette-  
raient du froid sur le rôle de *Phèdre*, & sur les tragédies  
d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*.

Troisièmement, s'il y a quelque chose d'aussi comique  
&

A L B I A N E.

Il est fans doute à plaindre,  
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre ;  
Mais comme enfin la mort finira son ennui ,  
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

C A M I L L E.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

A L B I A N E.

Octavie a péri sur cette confiance.  
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin  
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin.  
Ce grand choix vous en donne à craindre deux en-  
semble ;  
Et pour moi, plus j'y songe , & plus pour vous  
je tremble.

C A M I L L E.

Quel remède , Albiane ?

A L B I A N E.

Aimer , & faire voir . . .

C A M I L L E.

Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir ?

*& d'aussi insipide , qu'une suivante qui dit , C'est la gêne  
où réduit celles de votre sorte. — Si je n'avais fait enhardir  
votre amant , il ne vous aurait pas parlé &c. C'est une prin-  
cesse qui répond , Tu le crois donc qu'il m'aime ? Le lec-*

A L B I A N E.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,  
 Et qui vous fait encor braver par un esclave.  
 Songez à vos périls; & peut-être à son tour  
 Ce devoir passera du côté de l'amour.  
 Bien que nous devions tout aux puissances suprêmes,  
 Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes;  
 Surtout quand nous voyons des ordres dangereux,  
 Sous ces grands souverains, partir d'autres que d'eux.

C A M I L L E.

Mais Othon m'aime-t-il ?

A L B I A N E.

S'il vous aime ? Ah, madame !

C A M I L L E.

On a crû que Plautine avait toute son ame.

A L B I A N E.

On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé ;  
 Autrement, Vinius l'aurait-il proposé ?  
 Aurait-il pû trahir l'espoir d'en faire un gendre ?

C A M I L L E.

En feignant de l'aimer que pouvait-il prétendre ?

*teur sent assez, qu'un devoir qui passe du côté de l'amour  
 — se faire en la cour un accès pour un plus digne amour,*

A L B I A N E.

De s'approcher de vous , & se faire en la cour  
 Un accès libre & sûr pour un plus digne amour.  
 De Vinius par-là gagnant la bienveillance ,  
 Il a sù le jeter dans une autre espérance ,  
 Et le flatter d'un rang plus haut & plus certain ;  
 S'il devenait par vous empereur de sa main.  
 Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique ,  
 En même tems qu'Othon auprès de vous s'explique.

C A M I L L E.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

A L B I A N E.

Mon frère jusques-là vous en a répondu.

C A M I L L E.

Tandis , tu m'as réduite à faire un peu d'avance ,  
 A consentir qu'Albin combatit son silence ;  
 Et même Vinius , dès qu'il me l'a nommé ,  
 A pû voir aisément qu'il pourrait être aimé.

A L B I A N E.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte ,  
 La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.  
 Il arrête les vœux , captive les desirs ,

en un mot , tout ce dialogue , n'est pas ce qu'on doit  
 attendre dans une tragédie.



Abaisse les regards , étoufe les foupirs ,  
 Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse ;  
 Et tel est en aimant le sort d'une princesse ,  
 Que quelque amour qu'elle ait , & qu'elle ait pu  
 donner ,  
 Il faut qu'elle devine , & force à deviner.  
 Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire;  
 A peine on se hazarde à jurer qu'on l'admire ;  
 Et pour aprivoiser ce respect ennemi ,  
 Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.  
 Voyez-vous comme Othon saurait encor se taire ,  
 Si je ne l'avais fait enhardir par mon frère ?

C A M I L L E.

Tu le crois donc , qu'il m'aime ?

A L B I A N E.

Et qu'il lui serait doux  
 Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

C A M I L L E.

Hélas , que cet amour croit tôt ce qu'il fouhaite !  
 En vain la raison parle , en vain elle inquiète ,

b) On ne voit jamais dans cette pièce qu'une fille à marier. Il n'est pas contre la convenance que *Galba* tâche d'anoblir la petitesse de cette intrigue , par un discours politique; mais il est contre toute bienfiance , tran-

**E**n vain la défiance ose ce qu'elle peut ,  
 Il veut croire , & ne croit que parce qu'il le veut.  
**P**our Plautine ou pour moi je vois du stratagème ,  
**E**t m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.  
**J**e plains cette abusée , & c'est moi qui le suis  
 Peut-être , & qui me livre à d'éternels ennuis.  
 Peut-être , en ce moment qu'il m'est doux de te  
     croire ,  
**D**e ses vœux à Plautine il assure la gloire :  
 Peut-être . . .

---

## S C E N E II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

A L B I N.

**L'**Empereur vient ici vous trouver , *b*)  
 Pour vous dire son choix , & le faire approuver.  
 S'il vous déplaît, Madame, il faut de la constance,  
 Il faut une fidèle & noble résistance :  
 Il faut . . .

chons le mot , il est intolérable , que *Camille* dise à l'em-  
 pereur qu'il serait bon que son mari eût quelque chose de  
 propre à donner de l'amour. *Galba* dit à sa nièce que ce  
 raisonnement est fort délicat.

De mon devoir je faurai prendre soin.  
Allez chercher Othon pour en être témoin.

---

## S C E N E III.

G A L B A , C A M I L L E , A L B I A N E .

G A L B A .

Q Uand la mort de mes fils désola ma famille,  
Ma nièce , mon amour vous prit dès-lors pour fille ;  
Et regardant en vous les restes de mon sang ,  
Je flatai ma douleur en vous donnant leur rang.  
Rome qui m'a depuis chargé de son empire ,  
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire ,  
A vû ce même amour me le faire accepter ,  
Moins pour me soir si haut , que pour vous y porter.  
Non que si jusques-là Rome pouvait renaître ,  
Qu'elle fût en état de se passer de maître ;  
Je ne me crusse digne en cet heureux moment  
De commencer par moi son rétablissement :  
Mais cet empire immense est trop vaste pour elle.  
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle ;  
Et pour le nom des rois son invincible horreur  
S'est d'ailleurs si bien faite aux loix d'un empereur ,

Qu'elle ne peut souffrir, après cette habitude ,  
Ni pleine liberté, ni pleine servitude.  
Elle veut donc un maître , & Néron condamné  
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.  
Vindex, Rufus, ni moi, n'avons causé sa perte ;  
Ses crimes seuls l'ont faite, & le ciel l'a soufferte ;  
Pour marque aux souverains qu'ils doivent par l'effet  
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.  
Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage  
D'une seule maison nous faisait l'héritage.  
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,  
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté ;  
Et laisser après moi dans le trône un grand homme,  
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.  
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous.  
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux ;  
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle,  
Pour vous en donner un digne de vous & d'elle.  
Jule & le grand Auguste ont choisi dans leur sang,  
Ou dans leur alliance, à qui laisser ce rang.  
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,  
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la répu-  
blique,  
Je l'ai fait de Pison, c'est le sang de Craffus,  
C'est celui de Pompée, il en a les vertus ;

Et ces fameux héros dont il suivra la trace ,  
 Joindront de si grands noms aux grands noms de  
 ma race ,

Qu'il n'est point d'hyménée , en qui l'égalité  
 Puisse élever l'empire à plus de dignité.

C A M I L L E.

J'ai tâché de répondre à cet amour de père ,  
 Par un tendre respect qui chérit & révère ,  
 Seigneur, & je vois mieux encor par ce grand choix,  
 Et combien vous m'aimez , & combien je vous dois.  
 Je fais ce qu'est Pison , & quelle est sa noblesse ;  
 Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque faiblesse ,  
 Quelque digne qu'il soit , & de Rome , & de moi ,  
 Je tremble à lui promettre , & mon cœur , & ma foi ;  
 Et j'avoûrai , seigneur , que pour mon hyménée  
 Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.  
 Je ne demande point la pleine liberté ,  
 Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté ;  
 Mais si vous m'imposez la pleine servitude ,  
 J'y trouverai , comme elle , un joug un peu bien  
 rude.

Je suis trop ignorante en matière d'état ,  
 Pour savoir quel doit être un si grand potentat ;  
 Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul  
 homme ?

N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome ?  
Et dans tous ses états n'en faudrait-on voir deux ,  
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux ?

Néron fit aux vertus une cruelle guerre ,  
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre ;  
Et si pour nous donner de dignes empereurs ,  
Pison seul avec vous échape à ses fureurs ,  
Il est d'autres héros dans un si vaste empire ,  
Il en est qu'après vous on se plairait d'élire ,  
Et qui sauraient mêler , sans vous faire rougir ,  
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.  
D'une vertu sauvage on craint un dur empire ;  
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire ;  
Et puisque ce grand choix me doit faire un époux ,  
Il serait bon qu'il eût quelque chose de doux ,  
Qu'on vît en sa personne également paraître  
Les graces d'un amant , & les hauteurs d'un maître ;  
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour ,  
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa cour.  
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des monar-  
ques ,

Acompagne assez bien leurs plus illustres marques.  
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister ,  
J'aime à vous obéir , seigneur , sans contester.  
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose ,

Permettez qu'un époux me doive quelque chose.  
 Dans cette servitude où se plait mon desir,  
 C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.  
 Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire,  
 Quand il ne sera plus un mari nécessaire,  
 Et son amour pour moi sera plus assuré,  
 S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

G A L B A.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse,  
 A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.  
 Si le refus n'est juste, il est doux & civil.  
 Parlez donc, & sans feinte; Othon vous plairait-il?  
 On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire?

C A M I L L E.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'empire,  
 Seigneur?

G A L B A.

Non, mais depuis consultant ma raison,  
 J'ai trouvé qu'il falait lui préférer Pison.  
 Sa vertu plus solide & toute inébranlable,  
 Nous fera, comme Auguste, un siècle incomparable,  
 Où l'autre par Néron dans le vice abîmé,  
 Ramènera ce luxe où sa main l'a formé,  
 Et tous les attentats de l'infame licence,  
 Dont il osa fouiller la suprême puissance.

## C A M I L L E.

Othon près d'un tel maître a fû se ménager,  
 Jusqu'à ce que le tems ait pû l'en dégager.  
 Qui fait faire sa cour se fait aux mœurs du prince ;  
 Mais il fut tout à foi quand il fut en province ;  
 Et sa haute vertu , par d'illustres effets ,  
 Y dissipa soudain ces vices contrefaits.  
 Chaque jour a sous vous grossi sa renommée ;  
 Mais Pison n'eut jamais de charge , ni d'armée ;  
 Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi ,  
 On ne sait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.  
 Je veux croire en faveur des héros de sa race ,  
 Qu'il en a les vertus , qu'il en suivra la trace ,  
 Qu'il en égalera les plus illustres noms ;  
 Mais j'en croirais bien mieux de grandes actions.  
 Si dans un long exil il a paru sans vice ,  
 La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice.  
 Sans vous avoir servi vous l'avez ramené ;  
 Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné.  
 Dès qu'il vit deux partis , il se rangea du vôtre :  
 Ainsi l'un vous doit tout , & vous devez à l'autre.

## G A L B A.

Vous prendrez donc le soin de m'aquiter vers lui ;  
 Et comme pour l'empire il faut un autre apui ,  
 Vous croirez que Pison est plus digne de Rome ;



Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

C A M I L L E.

Pour Rome & son empire , après vous je le croi ,  
Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

G A L B A.

Doutez-en, un tel doute est bien digne d'une ame  
Qui voudrait de Néron revoir le siècle infame ;  
Et qui voyant qu'Othon lui ressemble le mieux. . .

C A M I L L E.

Choisissez de vous-même , & je ferme les yeux.  
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent ;  
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.  
Mais quand vous consultez Lacus & Martian ,  
Un époux de leur main me paraît un tyran ;  
Et si j'ose tout dire , en cette conjecture ,  
Je regarde Pison comme leur créature ,  
Qui régna par leur ordre , & leur prêtant sa voix ,  
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.

c) Si on faisait paraître un vieillard de comédie, entre sa nièce & un amant qu'elle veut épouser , on ne pourrait guères s'exprimer autrement que dans cette scène.

*N'en parlons plus , il sera d'autres femmes*

*A qui Pison en vain &c.*

Otez les noms , toute cette tragédie n'est qu'une comédie sans intérêt , & aussi froidement écrite que durement. Je

Je ne veux point d'un trône où je sois leur captive ,  
Où leur pouvoir m'enchaîne; & quoi qu'il en arrive,  
J'aime mieux un mari qui fache être empereur ,  
Qu'un mari qui le soit , & souffre un gouverneur.

G A L B A.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les ames.  
c) N'en parlons plus ; dans Rome il fera d'autres  
femmes  
A qui Pison en vain n'ofrira pas sa foi.  
Votre main est à vous , mais l'empire est à moi.

---

S C E N E IV.

GALBA , OTHON , CAMILLE ,  
ALBIN , ALBIANE.

G A L B A.

O Thon , est-il bien vrai que vous aimiez Ca-  
mille ? d)

le repète , on a voulu un commentaire sur toutes les pié-  
ces de *Corneille* ; mais , que dire d'un mauvais ouvrage ,  
sinon qu'il est mauvais , en montrant aux étrangers &  
aux jeunes gens pourquoi il est si mauvais ?

d) Le vice de cette scène est la suite des défauts pré-  
cédens. La petite ironie de *Galba* , *Est-il bien vrai que*  
*vous aimiez Camille ? Si vous l'aimez , elle vous aime aussi.*

O T H O N.

Cette témérité m'est sans doute inutile :  
Mais si j'osais , seigneur , dans mon fort adouci...

G A L B A.

Non , non , si vous l'aimez , elle vous aime aussi.  
Son amour près de moi vous rend de tels offices ,  
Que je vous en fais don pour prix de vos services.  
Ainsi , bien qu'à Lacus j'aye acordé pour vous ,  
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous fera l'époux ,  
L'illustre & digne ardeur d'une flamme si belle  
M'en fait révoquer l'ordre , & vous obtient pour  
elle.

O T H O N.

Vous m'en voyez de joie interdit & confus.  
Quand je me prononçais moi-même un prompt  
refus ,  
Que j'attendais l'effet d'une juste colère ,  
Je suis assez heureux pour ne pas vous déplaire ;  
Et loin de condamner des vœux trop élevés...

*Son cœur aspire à votre hymen d'une telle force. Choisissez des charges à communs sentimens. Tenez vous assuré qu'elle aura tout mon bien. Y a-t-il dans tout cela un seul mot qui ne soit même pour le fonds convenable au seul genre comique ?*

G A L B A.

Vous savez mal encor combien vous lui devez.  
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,  
Que pour mieux être à vous il renonce à l'empire.  
Choisissez donc ensemble à communs sentimens,  
Des charges dans ma cour, ou des gouvernemens,  
Vous n'avez qu'à parler.

O T H O N.

Seigneur, si la princesse...

G A L B A.

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.  
Je l'ai nommé César, pour le faire empereur :  
Vous savez ses vertus, je répons de son cœur.  
Adieu, pour observer la forme acoutumée,  
Je le vais de ma main présenter à l'armée.  
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,  
Tenez vous assuré qu'elle aura tout mon bien :  
Je la fais dès ce jour mon unique héritière.

---

## S C E N E V.

OTHON , CAMILLE , ALBIN , ALBIANE.

C A M I L L E.

**V**ous pouvez voir par-là mon ame toute entière , e )

Seigneur , & je voudrais en vain la déguiser ,  
Après ce que pour vous l'amour me fait ofer.  
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

O T H O N.

Quoi donc , Madame , Othon vous coûterait  
l'empire ?

II

e ) Cette scène fort du ton de la comédie ; mais l'impression déjà reçue , empêche le spectateur de voir de l'élévation dans un sujet , qui , pendant près de trois actes , n'a presque rien eu de noble & de grand. Tous les discours artificieux que tient *Othon* pour se débarrasser de l'amour de *Camille* , toutes ses craintes de l'avenir , ne peuvent faire naître d'autre sentiment que celui de l'indifférence. *Camille* à la fin de la scène est jalouse de *Plautine* , mais elle est froidement jalouse. *Othon* ne peut guères intéresser personne en parlant de sa première femme *Poppée* qui a été maîtresse de *Néron*. *Camille* peut-elle

Il fait mieux ce qu'il vaut , & n'est pas d'un tel  
 prix ,  
 Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.  
 Il se doit oposer à cet effort d'estime ,  
 Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime ;  
 Et par un même effort de magnanimité ,  
 Rendre une ame si haute au trône mérité.  
 D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

## C A M I L L E.

Je ne fais point , seigneur , faire valoir les choses ;  
 Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont  
 charmés ,  
 Vous me devez bien moins que vous ne présumez.  
 Il semble que pour vous je renonce à l'empire ,  
 Et qu'un amour aveugle ait fû me le prescrire.

*elle intéresser davantage , en disant qu'elle ne fait point faire valoir les choses , qu'elle ne fait pas quel amour elle a pu donner ; mais qu'Othon aime à raisonner sur l'empire ? elle l'y trouve assez fort , & même d'une force à montrer qu'il connaît ce que l'empire a d'amorce ?*

Je crois que cet acte était impraticable. Tout manque quand l'intérêt manque. C'est précisément ce que dit l'auteur de l'histoire du théâtre français à l'article Othon : *La partie la plus nécessaire y manque ; l'intérêt est l'ame d'une pièce , & le spectateur n'en prend ici pour aucun des personnages.*

Je vous aime , il est vrai ; mais si l'empire est doux,  
 Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.  
 Tant que vivra Galba , le respect de son âge ,  
 Du moins aparemment , soutiendra son suffrage.  
 Pison croira régner , mais peut-être qu'un jour  
 Rome se permettra de choisir à son tour :  
 A faire un empereur alors quoi qui l'excite ,  
 Qu'elle en veuille la race , ou chercher le mérite ,  
 Notre union aura des voix de tous côtés ,  
 Puisque j'en ai le sang , & vous les qualités.  
 Sous un nom si fameux qui vous rend préférable ,  
 L'héritier de Galba sera considérable ;  
 On aimera ce titre en un si digne époux ;  
 Et l'empire est à moi si l'on me voit à vous.

## O T H O N.

Ah ! madame , quittez cette vaine espérance ,  
 De nous voir quelque jour remettre en la balance.  
 S'il faut que de Pison on accepte la loi ,  
 Rome , tant qu'il vivra , n'aura plus d'yeux pour  
 moi.

Elle a beau murmurer contre un indigne maître ;  
 Elle en souffre , pour lâche ou méchant qu'il puisse  
 être.

Tibère était cruel , Caligule brutal ,  
 Claude faible , Néron en forfaits sans égal.

Il se perdit lui-même à force de grands crimes ;  
Mais le reste a passé pour princes légitimes.  
Claude même , ce Claude , & sans cœur , & sans  
yeux ,  
A peine les ouvrit qu'il devint furieux ;  
Et Narcisse & Pallas l'ayant mis en furie ,  
Firent sous son aveu régner la barbarie.  
Il régna toutefois , bien qu'il se fît haïr ,  
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obéir ;  
Et ce monstre ennemi de la vertu Romaine  
N'a succombé que tard sous la commune haine.  
Par ce qu'ils ont osé jugez sur vos refus  
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.  
Il aura peine à voir , lui qui pour vous soupire ,  
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'empire.  
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour ;  
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.  
Si Néron qui m'aimait osa m'ôter Poppée ,  
Jugez , pour ressaisir votre main usurpée ,  
Quel scrupule on aura du plus noir attentat ,  
Contre un rival ensemble & d'amour & d'état.  
Il n'est point ni d'exil , ni de Lusitanie ,  
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie ;  
Et je fais trop la cour pour douter un moment  
Ou des soins de sa haine , ou de l'événement.



Et c'est là ce grand cœur qu'on croyait intrépide !  
 Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide ,  
 Et pour monter au trône , & pour me posséder ,  
 Son espoir le plus beau n'ose rien hazarder !  
 Il redoute Pison ! Dites moi donc , de grace ,  
 Si d'aimer en lieu même on vous a vû l'audace ,  
 Si pour vous & pour lui le trône eut même apas ,  
 Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas ?  
 A quel droit voulez-vous que cette haine cesse  
 Pour qui lui disputa ce trône & sa maîtresse ;  
 Et qu'il veuille oublier , se voyant souverain ,  
 Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein ?  
 Ne vous y trompez plus ; il a vû dans cette ame  
 Et votre ambition , & toute votre flamme ;  
 Et peut tout contre vous , à moins que contre lui  
 Mon hymen chez Galba vous assure un apui.

Hé bien , il me perdra pour vous avoir aimée ;  
 Sa haine sera douce à mon ame enflammée ;  
 Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner ,  
 Si ce n'est que par-là que vous pouvez régner.  
 Permettez cependant à cet amour sincère  
 De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.  
 En l'état qu'est Pison , il vous faut aujourd'hui

Renoncer à l'empire , ou le prendre avec lui.  
Avant qu'en décider , pensez-y bien , madame ;  
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme.  
Il est mille douceurs dans un grade si haut ,  
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.  
Peut-être en un moment ferez-vous détrompée ;  
Et si j'osais encor vous parler de Poppée ,  
Je dirais que sans doute elle m'aimait un peu ,  
Et qu'un trône alluma bientôt un autre feu.  
Le ciel vous a fait l'ame & plus grande , & plus  
belle ;  
Mais vous êtes princesse , & femme enfin comme  
elle.

L'horreur de voir une autre au rang qui vous est dû,  
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu ,  
Presseront en secret cette ame de se rendre  
Même au plus faible espoir de le pouvoir reprendre.  
Les yeux ne veulent pas en tout tems se fermer ;  
Mais l'empire en tout tems a de quoi les charmer.  
L'amour passe , ou languit , & pour fort qu'il puisse  
être ,  
De la soif de régner il n'est pas toujours maître.

C A M I L L E.

Je ne fais quel amour je vous ai pû donner,  
Seigneur , mais sur l'empire il aime à raisonner :

Je l'y trouve assez fort, & même d'une force  
 A montrer qu'il connaît tout ce qu'il a d'amorce ;  
 Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix ,  
 Il a daigné penser un peu plus d'une fois.  
 Je veux croire avec vous qu'il est ferme & sincère ,  
 Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire ;  
 Mais à parler sans feinte....

O T H O N.

Ah ! madame , croyez...

C A M I L L E.

Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez ;  
 Et vous , pour vous donner quelque peu plus de  
 joie ,  
 Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.  
 Je n'en suis point jalouse , & le dis sans couroux ;  
 Vous n'aimez que l'empire , & je n'aimais que vous.  
 N'en appréhendez rien , je suis femme , & princesse ,  
 Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la faiblesse ;  
 Et votre aveuglement me fait trop de pitié ,  
 Pour l'acabler encor de mon inimitié.

---

---

*S C E N E V I.*

O T H O N , A L B I N .

O T H O N .

**Q**ue je vois d'apareils , Albin , pour ma ruine !

A L B I N .

Seigneur , tout est perdu , si vous voyez Plautine.

O T H O N .

Allons-y toutefois : le trouble où je me voi  
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

*Fin du troisième acte.*

---

---




---

 A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

O T H O N , P L A U T I N E.

P L A U T I N E.

 UE voulez-vous, seigneur, qu'enfin je vous  
conseille ? a)

Je sens un trouble égal d'une douleur pareille ;  
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi ,  
Pour trouver un remède aux maux que je prévoi.  
Je ne fais que pleurer , je ne fais que vous plaindre.  
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre.  
Mon père vous a dit qu'il ne laisse à tous trois  
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix ;  
Et nous craignons de plus une amante irritée ,  
D'une offre en moins d'un jour reçue & retractée ,  
D'un hommage où la fuite a si peu répondu ,  
Et d'un trône qu'en vain pour vous elle a perdu.

a ) Cette scène pourrait faire quelque effet , si *Othon* était véritablement en danger ; mais cette crainte prématurée , que *Pison* ne le fasse mourir un jour , n'a rien de réel , comme on l'a déjà remarqué. Tout l'édifice de

Pour vous avec ce trône elle était adorable ;  
 Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable.

Où ne portera point un si juste couroux  
 La honte de se voir sans l'empire, & sans vous ?  
 Honte d'autant plus grande, & d'autant plus sensible,  
 Qu'elle s'y promettait un retour infallible ;  
 Et que sa main par vous croyait trop regagner  
 Ce que son cœur pour vous paraissait dédaigner !

## O T H O N.

Je n'ai donc qu'à mourir ? je l'ai voulu, madame,  
 Quand je l'ai pû sans crime, en faveur de ma flame ;  
 Et je le dois vouloir, quand votre arrêt cruel  
 Pour mourir justement m'a rendu criminel.  
 Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille ;  
 Graces à nos malheurs ce crime est inutile.  
 Je mourrai tout à vous ; & si pour obéir  
 J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,  
 Ma main par ce même ordre à vos yeux enhardie

la pièce tombe par cette seule raison ; & je crois que c'est une loi qui ne souffre aucune exception, que jamais un danger éloigné ne doit faire le nœud d'une tragédie.

Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.  
 N'enviez pas , madame , à mon sort inhumain  
 La gloire de finir du moins en vrai Romain ,  
 Après qu'il vous a plû de me rendre incapable  
 Des douceurs de mourir en amant véritable.

P L A U T I N E.

Bien loin d'en condamner la noble passion,  
 J'y veux borner ma joie & mon ambition.  
 Pour de moindres malheurs on renonce à la vie.  
 Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie :  
 J'ai la main aussi ferme , & le cœur aussi grand ;  
 Et quand il le faudra , je fais comme on s'y prend.  
 Si vous daignez , seigneur , jusques-là vous con-  
 traindre ,  
 Peut-être espérerais-je en voyant tout à craindre.  
 Camille est irritée , & se peut apaiser.

O T H O N.

Me condamneriez-vous , madame , à l'épouser ?

P L A U T I N E.

Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense !  
 Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,  
 S'il n'est point d'autre asyle. . .

O T H O N.

Ah ! courons à la mort ;

Ou si pour l'éviter il faut nous faire effort ,

Subissons de **Lacus** toute là tyrannie ,  
 Avant que me soumettre à cette ignominie.  
 J'en aurai préférer les plus barbares coups  
 A l'afront de me voir fans l'empire & fans vous ,  
 Aux hontes d'un hymen qui me rendrait infame ,  
 Puisqu'on fait pour **Camille** un crime de sa flamme ;  
 Et qu'on lui vole un trône en haine d'une foi  
 Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.  
 Non que pour moi fans vous ce trône eût aucuns  
 charmes ;  
 Pour vous je le cherchais, mais non pas fans alarmes ;  
 Et si tantôt **Galba** ne m'eût point dédaigné ,  
 J'aurais porté le sceptre , & vous auriez régné.  
 Vos seules volontés, mes dignes souveraines,  
 D'un empire si vaste auraient tenu les rênes.  
 Vos loix . . .

## P L A U T I N E.

C'est donc à moi de vous faire empereur,  
 Je l'ai pû , les moyens d'abord m'ont fait horreur ;  
 Mais je aurai la vaincre, & me donnant moi-même,  
 Vous assurer ensemble & vie & diadême ,  
 Et réparer par-là le crime d'un orgueil  
 Qui vous dérobe un trône , & vous ouvre un cer-  
 cueil.  
 De **Martian** pour vous j'aurais eu le suffrage ,



Si j'avais pû souffrir son insolent hommage ,  
Son amour...

O T H O N.

Martian se connaîtrait si peu ,  
Que d'oser...

P L A U T I N E.

Il n'a pas encor éteint son feu ;  
Et du choix de Pison quelles que soient les causes ,  
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des  
choses.

O T H O N.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter ?

P L A U T I N E.

Pour vous j'irai, seigneur, jusques à l'accepter.

O T H O N.

Consultez votre gloire, elle fera vous dire...

P L A U T I N E.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'empire.

O T H O N.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés...

P L A U T I N E.

A droit de me charmer s'il voit vos sûretés.

O T H O N.

En concevez-vous bien toute l'ignominie ?

P L A U T I N E.

Je n'en puis voir , seigneur , à vous sauver la vie.

O T H O N.

L'épouser à ma vûe , & pour comble d'ennui. . .

P L A U T I N E.

Donnez vous à Camille , ou je me donne à lui.

O T H O N.

Périfions , périfions , madame , l'un pour l'autre ,  
Avec toute ma gloire , avec toute la vôtre ,  
Pour nous faire un trépas dont les dieux foient ja-  
loux.

Rendez vous toute à moi , comme moi toute à  
vous ;

Ou fi pour conferver en vous tout ce que j'aime ,  
Mon malheur vous obftine à vous donner vous-  
même ,

Du moins de votre gloire ayez un foin égal ,  
Et ne me préférez qu'un illuftre rival.

J'en mourrai de douleur , mais j'en mourrais de rage ,  
Si vous me préfériez un refte d'efclavage.

---

## S C E N E II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

O T H O N.

AH! seigneur, empêchez que Plautine... *b)*

V I N I U S.

Seigneur,

Vous empêcherez tout si vous avez du cœur.  
Malgré de nos destins la rigueur importune,  
Le ciel met en vos mains toute notre fortune.

P L A U T I N E.

Seigneur, que dites-vous ?

V I N I U S.

Ce que je viens de voir,  
Que pour être empereur il n'a qu'à le vouloir..

O T H O N.

Ah! seigneur, plus d'empire, à moins qu'avec  
Plautine.

*b)* Le consul *Vinius* vient ici apprendre à *Othon* une grande nouvelle. Une partie de l'armée désire *Othon* pour empereur; mais cela même rend *Othon* & *Vinius* des personnages froids & inutiles; ni l'un, ni l'autre, n'ont eu la moindre part au grand changement qui se va faire

## V I N I U S.

Saisissez vous d'un trône où le ciel vous destine ;  
 Et pour choisir vous-même avec qui le remplir ,  
 A vos heureux destins aidez à s'accomplir.

L'armée a vû Pison , mais avec un murmure  
 Qui semblait mal goûter ce qu'on vous fait d'injure.  
 Galba ne l'a produit qu'avec sévérité ,  
 Sans faire aucun espoir de libéralité.  
 Il pouvait, sous l'apas d'une feinte promesse ,  
 Jeter dans les soldats un moment d'alégresse ;  
 Mais il a mieux aimé hautement protester  
 Qu'il savait les choisir , & non les acheter.  
 Ces hautes duretés à contretens poussées  
 Ont rapellé l'horreur des cruautés passées ,  
 Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin  
 De Romains immolés à son nouveau destin ,  
 Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée ,  
 Par un nouveau carnage il y fit son entrée.  
 Aussi durant le tems qu'a harangué Pison ,  
 Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.

dans l'empire romain. Ce sont quatre soldats qui sont  
 venus avertir *Vinius* des sentimens de l'armée ; les per-  
 sonages principaux n'ont rien fait du tout. C'est un dé-  
 faut capital , qu'il faut éviter dans quelque sujet que ce  
 puisse être.

Quatre des plus zélés font venus me le dire ,  
 Et m'ont promis pour vous les troupes & l'empire.  
 Courez donc à la place où vous les trouverez ;  
 Suivez les dans leur camp , & vous en assurez :  
 Un tems bien pris peut tout.

O T H O N.

Si cet astre contraire

Qui m'a...

V I N I U S.

Sans discourir faites ce qu'il faut faire ;  
 Un moment de séjour peut tout déconcerter ,  
 Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

O T H O N.

Avant que de partir souffrez que je proteste...

V I N I U S.

Partez en empereur , vous nous direz le reste.

---

 SCENE

## S C E N E III.

V I N I U S , P L A U T I N E .

V I N I U S .

C E n'est pas tout , ma fille , un bonheur plus  
certain ,

Quoi qu'il puisse arriver , met l'empire en ta main.

P L A U T I N E .

Flateriez-vous Othon d'une vaine chimère ?

V I N I U S .

Non , tout ce que j'ai dit n'est qu'un raport sincère.

Je crois te voir régner avec ce cher Othon ,

Mais n'espère pas moins du côté de Pison :

Galba te donne à lui. Piqué contre Camille ,

Dont l'amour a rendu son projet inutile ,

Il veut que cet hymen punissant ses refus ,

Réunisse avec moi Martian & Lacus ,

Et trompe heureusement les présages sinistres

De la division qu'il voit en ses ministres.

Ainsi des deux côtés on combatra pour toi.

Le plus heureux des chefs t'aportera sa foi.

Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire ,

Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

P L A U T I N E.

Quoi, mon cœur par vous-même à ce héros donné  
 Pourrait ne l'aimer plus s'il n'est point couronné ?  
 Et s'il faut qu'à Pison son mauvais fort nous livre,  
 Pour ce même Pison je pourrais vouloir vivre ?

V I N I U S.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet,  
 Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait;  
 Et qui vient de donner Othon au diadème,  
 Pour régner à son tour peut se donner soi-même.

P L A U T I N E.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,  
 Dois-je en faire un honteux pour jouir de sa mort ?  
 Je me privais de lui sans me plaindre à personne,  
 Et vous voulez, seigneur, que son trépas me donne,  
 Que mon cœur entraîné par la splendeur du rang,  
 Vole après une main fumante de son sang ?  
 Et que de ses malheurs triomphante & ravie  
 Je sois l'infame prix d'avoir tranché sa vie ?  
 Non, seigneur, nous aurons même fort aujourd'hui ;  
 Vous me verrez régner, ou périr avec lui ;  
 Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

V I N I U S.

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'empire !  
 Si deux jours seulement tu pouvais l'essayer,

Tu ne croirais jamais le pouvoir trop payer ;  
 Et tu verrais périr mille amans avec joie ,  
 S'il falait tout leur sang pour t'y faire une voie.  
 Aime Othon , si tu peux t'en faire un sûr apui ;  
 Mais s'il en est besoin , aime toi plus que lui ;  
 Et sans t'inquiéter où fondra la tempête ,  
 Laisse aux dieux à leur choix écraser une tête.  
 Prends le sceptre aux dépens de qui succombera ,  
 Et règne sans scrupule avec qui régnera.

## P L A U T I N E.

Que votre politique a d'étranges maximes !  
 Mon amour , s'il l'osait , y trouverait des crimes.  
 Je fais aimer , seigneur , je fais garder ma foi ,  
 Je fais pour un amant faire ce que je doi ,  
 Je fais à son bonheur m'offrir en sacrifice ,  
 Et je saurai mourir si je vois qu'il périsse :  
 Mais je ne fais point l'art de forcer ma douleur  
 A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

## V I N I U S.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en usage ;  
 Change de sentimens , ou du moins de langage ;  
 Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur ,  
 Souhaite pour l'amant , & te garde au vainqueur.  
 Adieu , je vois entrer la princesse Camille.



Quelque trouble où tu sois , montre une ame  
tranquille ;  
Profite de sa faute , & tiens l'œil mieux ouvert  
Au vif & doux éclat du trône qu'elle perd. c)

---

## S C E N E I V.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

**A**Grérez-vous , madame , un fidèle service,  
Dont je viens faire hommage à mon impératrice ?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher ;  
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse. . .

PLAUTINE.

Il n'est pas encor tems de vous en voir jalouse.

c) *Vinius* joue ici le rôle d'un intrigant , & rien de plus. Il ne se soucie point d'*Othon* , il lui importe peu qui sa fille épousera ; ses sentimens sont bas , lorsque même il parle de l'empire , & il se fait mépriser par sa propre fille inutilement.

C A M I L L E.

Si j'aimais toutefois , ou l'empire ou Pison ,  
Je pourais déjà l'être avec quelque raison.

P L A U T I N E.

Et si j'aimais , madame , ou Pison , ou l'empire ,  
J'aurais quelque raison de ne m'en pas dédire.  
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le  
mien ,  
Qu'un généreux mépris quelquefois nous sied bien.

C A M I L L E.

Quoi , l'empire & Pison n'ont rien pour vous d'aimable ?

P L A U T I N E.

Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable ;  
Ce qui plait à vos yeux aux miens semble aussi  
doux :

Tant je trouve de gloire à me régler sur vous.

C A M I L L E.

Donc si j'aimais Othon...

P L A U T I N E.

Je l'aimerais de même ,  
Si ma main avec moi donnait le diadème.

C A M I L L E.

Ne peut-on sans le trône être digne de lui ?

P L A U T I N E.

Je m'en raporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

C A M I L L E.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles ;

Et comme vos ardeurs ont été mutuelles ,  
 Votre exemple ne laisse à personne à douter  
 Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

P L A U T I N E.

Mon exemple ne laisse à douter à personne  
 Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

C A M I L L E.

Il a trouvé sans elle en vos yeux tant d'apas . . .

P L A U T I N E.

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

C A M I L L E.

En effet , vous avez un mérite si rare . . .

P L A U T I N E.

Mérite à part , l'amour est quelquefois bizarre ;  
 Selon l'objet divers le goût est différent ;  
 Aux unes on se donne , aux autres on se vend.

C A M I L L E.

Qui connaissait Othon , pouvait à la pareille  
 M'en donner en amie un avis à l'oreille.

P L A U T I N E.

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut,  
Peut quand il lui plaira m'apprendre ce qu'il vaut.  
Afin que si mes feux ont ordre de renaître. . . .

C A M I L L E.

J'en ai fait quelque estime avant que le connaître,  
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

P L A U T I N E.

Qui vient de votre part est toujours bien venu.  
J'accepte le présent, & crois pouvoir sans honte,  
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

C A M I L L E.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir ?

P L A U T I N E.

Pour négliger votre ordre il fait trop son devoir.

C A M I L L E.

Il vous a tôt quittée, & son ingratitude. . . .

P L A U T I N E.

Vous met-elle, madame, en quelque inquiétude ?

C A M I L L E.

Non, mais j'aime à savoir comment on m'obéit.

P L A U T I N E.

La curiosité quelquefois nous trahit ;  
Et par un demi-mot que du cœur elle tire,  
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

P iiiij

O T H O N.

C A M I L L E.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

P L A U T I N E.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

C A M I L L E.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre,  
Entend plus qu'on ne dit, & qu'on ne doit entendre.

Si vous saviez quel est mon plus ardent desir...

P L A U T I N E.

D'Othon & de Pison je vous donne à choisir.  
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie;  
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,  
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer:  
Mais vous savez qu'au vôtre il aime à déferer.

C A M I L L E.

Je pourai me passer de cette déférence.

d) Ces petites picoteries de deux femmes, ces ironies, ces bravades continuelles, qui ne produisent rien du tout, seraient mauvaises, quand même elles produiraient quelque chose. Ces petites scènes de remplissages sont fréquentes dans les dernières pièces de *Cornille*. Jamais *Racine* n'est tombé dans ce défaut; & quand il fait parler *Hermione* à *Andromaque*, *Iphigénie* à

P L A U T I N E.

Sans doute, & toutefois si j'en crois l'apparence, . .

C A M I L L E.

Brifons là, ce discours deviendrait ennuyeux.

P L A U T I N E.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.

Agréez ma retraite, & souffrez que j'évite

Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite. *d)*

## S C E N E V.

C A M I L L E, M A R T I A N, A L B I A N E.

C A M I L L E.

**A** Ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez ?

M A R T I A N.

Malgré ses fiers mépris mes yeux en font charmés.

Cependant, pour l'empire, il est à vous encore.

*Eryphile, Roxane à Attalide*, il n'emploie point ces froides ironies, ces petits reproches comiques, ce ton bourgeois, ces expressions de la conversation la plus familière. Il fait parler ces femmes avec noblesse & avec sentiment. Il touche le cœur, il arrache même quelquefois des larmes; mais que *Corneille* est loin d'en faire répandre !

Galba s'est laissé vaincre , & Pison vous adore.

C A M I L L E.

De votre haut crédit c'est donc un pur effet ?

M A R T I A N.

Ne défavouez point ce que mon zèle a fait.  
 Mes soins de l'empereur ont fléchi la colère ,  
 Et renvoyé Plautine obéir chez son père.  
 Notre nouveau César la voulait épouser ;  
 Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser ;  
 Et Galba , que le sang presse pour sa famille ,  
 Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille.  
 L'un vous rend la couronne, & l'autre tout son cœur.  
 Voyez mieux quelle en est la gloire , & la douceur,  
 Quelle félicité vous vous étiez ôtée ,  
 Par une aversion un peu précipitée ;  
 Et pour vos intérêts daignez considérer . . .

C A M I L L E.

Je vois quelle est ma faute , & puis la réparer ;  
 Mais je veux , car jamais on ne m'a vûe ingrate ,  
 Que ma reconnaissance auparavant éclate ;  
 Et n'acorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.  
 Vous aimez , dites-vous , cet objet rigoureux ;  
 Et Pison dans sa main ne verra point la mienne ,  
 Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la fienne ;  
 Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux ,

Ne vous a pû contraindre à former d'autres vœux.

M A R T I A N.

Ah ! madame , l'hymen a de si douces chaînes ,  
Qu'il lui faut peu de tems pour calmer bien des  
haines ;

Et du moins mon bonheur saurait avec éclat  
Vous venger de Plautine , & punir un ingrat.

C A M I L L E.

Je l'avais préféré , cet ingrat , à l'empire ,  
Je l'ai dit , & trop haut pour m'en pouvoir dédire ;  
Et l'amour qui m'apprend le faible des amans ,  
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens ,  
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine ,  
Et l'achever bien-tôt par sa propre ruïne.

M A R T I A N.

Ah , si vous la voulez , je fais des bras tous prêts ;  
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts . . .

C A M I L L E.

Ah , que c'est me donner une sensible joie !  
Ces bras que vous m'offrez faites que je les voie ,  
Que je leur donne l'ordre , & prescrive le tems.  
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient con-  
tens ,  
Que lui-même il ait vû l'hymen de sa maîtresse



Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse ,  
 Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :  
 Après ; à son trépas vous me verrez courir.  
 Jusques-là gardez vous de rien faire entreprendre.  
 Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre.

Allez vous préparer à ces heureux momens ;  
 Mais n'exécutez rien sans mes commandemens. e)

## S C E N E VI.

C A M I L L E , A L B I A N E.

A L B I A N E.

**V**ous voulez perdre Othon ! vous le pouvez ,  
 madame.

C A M I L L E.

Que tu pénètres mal dans le fond de mon ame !  
 De son lâche rival voyant le noir projet ,  
 J'ai fû par cette adresse en arrêter l'effet ,  
 M'en rendre la maîtresse ; & je serai ravie  
 S'il peut savoir les soins que je prens de sa vie.

e) Que dire de cette scène , sinon qu'elle est aussi froide que les autres ? *Camille* croit tromper *Martian* , & *Martian* croit tromper *Camille* , sans qu'il y ait encor

Va me chercher ton frère , & fais que de ma part  
 Il aprenne par lui ce qu'il court de hazard ,  
 A quoi va l'exposer son aveugle conduite ,  
 Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.  
 C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon couroux.

A L B I A N E.

Du couroux à l'amour le retour ferait doux.

---

S C E N E VII.

CAMILLE , RUTILE , ALBIANE.

R U T I L E.

A H, madame , aprenez quel malheur nous  
 menace.

Quinze ou vingts révoltés au milieu de la place  
 Viennent de proclamer Othon pour empereur.

C A M I L L E.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,  
 Lui qui fait qu'aussi-tôt ces tumultes avortent ?

le moindre danger pour personne , fans qu'il y ait eu  
 aucun événement , fans qu'il y ait eu un seul moment  
 d'intérêt.

R U T I L E.

Ils le mènent au camp , ou plutôt ils l'y portent ;  
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser  
Frémit de leur audace , & les laisse passer.

C A M I L L E.

L'empereur le fait-il ?

R U T I L E.

Oui, madame , il vous mande ;  
Et pour un prompt remède à ce qu'on appréhende.  
Pison de ces mutins va courir sur les pas ,  
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

C A M I L L E.

Puisqu'Othon veut périr , consentons qu'il périsse :  
Allons presser Galba pour son juste supplice.  
Du couroux à l'amour si le retour est doux ,  
On repasse aisément de l'amour au couroux. *f*)

*Fin du quatrième acte.*

*f*) Aucun personnage n'agit dans la pièce. Un subalterne apprend à *Camille* , que quinze ou vingt soldats ont proclamé *Othon* ; & *Camille* qui aimait cet *Othon* , consent tout d'un coup qu'on lui fasse couper la tête , & prononce une maxime de comédie sur le retour de l'amour au couroux , & du couroux à l'amour.

A C T E V. *a)*

## S C E N E P R E M I E R E.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

G A L B A.

**J**E vous le dis encor , redoutez ma vengeance ,  
 Pour peu que vous foyez de son intelligence.  
 On ne pardonne point en matière d'état ;  
 Plus on chérit la main , plus on hait l'atentat ;  
 Et lorsque la fureur va jusqu'au sacrilège  
 Le sexe ni le sang n'ont point de privilège.

C A M I L L E.

Cet indigne soupçon serait bientôt détruit ,  
 Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.  
 Othon qui pour Plautine au fond du cœur soupire ,

*a)* Le cinquième acte est absolument dans le goût des quatre premiers , & fort au-dessous d'eux ; aucun personnage n'agit , & tous discutent. Le vieux *Galba* ayant menacé sa nièce , discute avec elle ses raisons , & se trompe, comme un vieillard de comédie qu'on prend pour dupe ; & le stile n'est ni plus net , ni plus pur , ni plus noble que dans ce qu'on a déjà lû.

Othon qui me dédaigne à moins que de l'empire,  
 S'il en fait sa conquête, & vous peut détrôner,  
 Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner ?  
 Pourrais-je de Pison conspirer la ruine,  
 Qui m'arachant du trône y porterait Plautine ?  
 Croyez mes intérêts, si vous doutez de moi ;  
 Et sur de tels garans assuré de ma foi,  
 Tournez sur Vinius toute la défiance  
 Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

G A L B A.

Vinius par son zèle est trop justifié.  
 Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié.  
 Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitait pour  
 gendre ;  
 Je le rends à sa fille, il aime à le reprendre :  
 Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi ;  
 Je vous mets en sa place, & l'en trouve ravi.  
 Son ami se révolte, il presse ma colère ;  
 Il donne à Martian Plautine à ma prière ;  
 Et je soupçonnerais un crime dans les vœux  
 D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux ?

C A M I L L E.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose,  
 Dans le secret du cœur souvent veut autre chose ;  
 Et maître de son ame il n'a point d'autre foi

Que

Que celle qu'en foi-même il ne donne qu'à foi.

G A L B A.

Cet hymen toutefois est l'épreuve dernière  
D'une foi toujours pure , inviolable , entière.

C A M I L L E.

Vous verrez à l'effet comment elle agira ,  
Seigneur , & comme enfin Plautine obéira.  
Sûr de sa résistance , & se flatant peut-être  
De voir bientôt ici son cher Othon le maître ,  
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir ,  
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

G A L B A.

Le devoir défunit l'amitié la plus forte ,  
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte ;  
Et son feu , qui jamais ne s'éteint qu'à demi ,  
Intéresse un amant autrement qu'un ami.  
J'aperçois Vinius. Qu'on m'amène sa fille ;  
J'en punirai le crime en toute la famille ,  
Si jamais je puis voir par où n'en point douter ;  
Mais aussi jusques-là j'aurais tort d'éclater.  
Je vois d'ailleurs Lacus.

---

## S C E N E II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS,  
LACUS, ALBIANE.

G A L B A.

**H**É bien, quelle nouvelle ?  
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos re-  
belles ?

V I N I U S.

Que ceux de la marine & les Illyriens  
Se font avec chaleur joints aux Prétoriens ;  
Et que des bords du Nil les troupes rapellées  
Seules par leurs fureurs ne font point ébranlées.

L A C U S.

Tous ces mutins ne font que de simples soldats ;  
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats ;  
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée  
Où déjà la discorde est peut-être allumée.  
Si-tôt qu'on y fera que le peuple à grands cris  
Veut que de ces complots les auteurs soient prof-  
crits,  
Que du perfide Othon il demande la tête,  
La consternation calmera la tempête ;

Et vous n'avez , seigneur , qu'à vous y faire voir ,  
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

G A L B A.

Irons-nous , Vinius , hâter par ma présence  
L'effet d'une si douce & si juste espérance ?

V I N I U S.

Ne hazardez , Seigneur , que dans l'extrémité  
Le redoutable effet de votre autorité.

Alors qu'il réussit , tout fait jour , tout lui cède ;  
Mais aussi quand il manque , il n'est plus de remède.

Il faut pour déployer le souverain pouvoir ,  
Sûreté toute entière , ou profond désespoir ;  
Et nous ne sommes pas , Seigneur , à ne rien feindre ,

En état d'oser tout , non plus que de tout craindre.  
Si l'on court au grand crime avec avidité ,  
Laissez-en ralentir l'impétuosité ;  
D'elle-même elle avorte , & la peur des supplices  
Arme contre le chef ses plus zélés complices.  
Un salutaire avis agit avec lenteur.

L A C U S.

Un véritable prince agit avec hauteur ;  
Et je ne conçois point cet avis salutaire ,  
Quand on couronne Othon , de le regarder faire.  
Si l'on court au grand crime avec avidité ,

Q ij



Il en faut réprimer l'impétuosité ,  
 Avant que les esprits qu'un juste éfroi balance  
 S'y puissent enhardir sur notre nonchalance ,  
 Et prennent le deffus de ces confeils prudens ,  
 Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus tems.

## V I N I U S.

Vous détruirez toujours mes confeils par les vôtres ;  
 Le feul ton de ma voix vous en inspire d'autres ;  
 Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit ,  
 Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.  
 Pifon, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage ,  
 Ne ferait que Pifon s'il eût eu mon fuffrage.  
 Vous n'avez foulevé Martian contre Othon  
 Que parce que ma bouche a proféré fon nom ;  
 Et verriez comme un autre une preuve affez claire  
 De combien notre avis est le plus falutaire ,  
 Si vous n'aviez fait vœu d'être jufqu'au trépas  
 L'ennemi des confeils que vous ne donnez pas.

## L A C U S.

Et vous , l'ami d'Othon , c'est tout dire , & peut-  
 être ,  
 Qui le voulait pour gendre, & l'a choisi pour maître ;  
 Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix ,  
 Pour l'avoir & pour maître , & pour gendre à la  
 fois.

V I N I U S.

J'étais l'ami d'Othon, & le tenais à gloire,  
 Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,  
 Que d'autres nommeront l'effet du désespoir,  
 Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.  
 Je l'ai voulu pour gendre, & choisi pour l'empire;  
 A l'un ni l'autre choix vous n'avez pû souscrire.  
 Par-là de tout l'état le bonheur s'agrandit;  
 Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

G A L B A.

Qu'un prince est malheureux, quand de ceux qu'il  
 écoute

Le zèle cherche à prendre une diverse route,  
 Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens  
 Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!  
 Ne me trompai-je point, & puis-je nommer zèle  
 Cette haine à tous deux obstinément fidèle,  
 Qui peut-être en dépit des maux qu'elle prévoit,  
 Seule en mes intérêts se consulte & se croit?  
 Faites mieux, & croyez en ce péril extrême,  
 Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime:  
 Ne haïssez qu'Othon, & songez qu'aujourd'hui  
 Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

V I N I U S.

J'ose donc vous redire, en serviteur sincère,

Q iij

Qu'il fait mauvais pouffer tant de gens en colère ,  
 Qu'il faut donner aux bons , pour s'entre-soutenir ,  
 Le tems de se remettre , & de se réunir ;  
 Et laisser aux méchans celui de reconnaître  
 Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.  
 Pison peut cependant amuser leur fureur ,  
 De vos ressentimens leur donner la terreur ,  
 Y joindre avec adresse un espoir de clémence ;  
 Et s'il vous faut enfin aller à son secours ,  
 Au moindre repentir d'une telle insolence ,  
 Ce qu'on veut à présent , on le pourra toujours.

## L A C U S.

J'en doute , & crois parler en serviteur sincère ,  
 Moi qui n'ai point d'ami dans le parti contraire.

Atendrons-nous , Seigneur , que Pison repouffé  
 Nous vienne ensevelir sous l'état renversé ,  
 Qu'on descende en la place en bataille rangée ,  
 Qu'on tienne en ce palais votre cour assiégée ,  
 Que jusqu'au capitole Othon aille à vos yeux  
 De l'empire usurpé rendre graces aux dieux ?

*b) Galba dit , Eh bien , quelles nouvelles ? Cet empereur au lieu d'agir comme il le doit , demande ce qui se passe , comme un novéliste. Vinus lui donne le conseil de persister à ne rien faire ; conseil visiblement ridicule. Il lui dit , Un salutaire avis agit avec len-*

Et que le front paré de votre diadème ,  
 Ce traître trop heureux ordonne de vous-même ?  
 Allons , allons , Seigneur , les armes à la main ,  
 Soutenir le sénat & le peuple Romain :  
 Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête ,  
 Pour lui plus odieux , & pour nous plus honnête ;  
 Et par un noble effort allons lui témoigner. . .

G A L B A.

Hé bien , ma nièce , hé bien , est-il doux de régner ?  
 Est-il doux de tenir le timon d'un empire ,  
 Pour en voir les soutiens toujours se contredire ?

C A M I L L E.

Plus on voit aux avis de contrariétés ,  
 Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.  
 C'est ce que je dirais si je n'étais suspecte :  
 Mais je suis à Pison , seigneur , & vous respecte ;  
 Et ne puis toutefois retenir ces deux mots ,  
 Que si l'on m'avait crue on ferait en repos.  
 Plautine qu'on amène aura même pensée :  
 D'une vive douleur elle paraît blessée. . . . b)

*teur.* Ce n'est pas certainement dans le moment d'une crise aussi forte , quand on proclame un autre empereur , que la lenteur est salutaire. *Galba* ne fait à quoi se déterminer , & se contente de faire remarquer à sa nièce qu'il est triste de régner quand les ministres d'état se contredisent.

## S C E N E III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS,  
PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

P L A U T I N E.

**J**E ne m'en défens point, madame, Othon est  
mort;

De quiconque entre ici c'est le commun rapport;  
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes,  
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des  
larmes.

G A L B A.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flatai-je en vain ?

R U T I L E.

Seigneur, le bruit est grand, & l'auteur incertain.  
Tous veulent qu'il soit mort, & c'est la voix pu-  
blique ;  
Mais comment, & par qui, c'est ce qu'aucun n'ex-  
plique.

c) *Galba* demandait tranquillement des nouvelles. On  
ui en donne une fausse. Il est vrai que cette fausse nou-  
velle est rapportée dans *Tacite* ; mais c'est précisément  
parce qu'elle n'est qu'historique, parce qu'elle n'est point

G A L B A.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin  
 De nous en faire voir un assuré témoin ;  
 Et si de ce grand coup l'auteur se peut connaître...c)

---

## S C E N E IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE,  
 PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS,  
 RUTILE, ALBIANE.

M A R T I A N.

Q U'on ne le cherche plus, vous le voyez pa-  
 raître.

Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puni. . .

G A L B A.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini !

A T T I C U S.

Mon zèle l'a poussée, & les dieux l'ont conduite ;  
 Et c'est à vous, seigneur, d'en arrêter la fuite,  
 D'empêcher le désordre, & borner les rigueurs  
 Où contre des vaincus s'emporent des vainqueurs.

préparée, parce que c'est un simple mensonge d'un nom-  
 mé *Atticus*, qu'il falait ne pas employer un dénouement  
 si destitué d'art & d'intérêt.

G A L B A.

Courons y. Cependant consolez vous , Plautine ,  
 Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine ;  
 Vinius vous le donne , & vous l'accepterez  
 Quand vos premiers soupirs seront évaporés.

C'est à vous , Martian , que je la laisse en garde :  
 Comme c'est votre main que son hymen regarde ,  
 Ménagez son esprit , & ne l'aigrifiez pas.

Vous pouvez , Vinius , ne suivre point mes pas ;  
 Et la vieille amitié , pour peu qu'il vous en reste...

V I N I U S.

Ah , c'est une amitié , seigneur , que je déteste.  
 Mon cœur est tout à vous , & n'a point eu d'amis ,  
 Qu'autant qu'on les a vûs à vos ordres soumis.

G A L B A.

Suivez , mais gardez vous de trop de complaisance.

C A M I L L E.

L'entretien des amans hait toute autre présence ,  
 Madame , & je retourne en mon appartement  
 Rendre graces aux dieux d'un tel événement. *d)*

*d)* Cet *Atticus* , qui n'est pas un personnage de la pièce , vient en faire le dénouement , en faisant acroire qu'il a tué *Othon*. Ce pourrait être tout au plus le dénouement du *Menteur*. Le vieux *Galba* croit cette fauf-

## S C E N E V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS,

P L A U T I N E.

**A**Llez y renfermer les pleurs qui vous échapent.  
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent ;  
Et si l'on avait crû vos souhaits les plus doux,  
Ce grand jour le verrait couronner avec vous.  
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée,  
Voilà quel est l'effet...

M A R T I A N.

Si votre ame enflammée...

P L A U T I N E.

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur ?  
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur ?  
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire ?

M A R T I A N.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire,  
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer  
Une perte facile, & prête à réparer.

*seté. Il conseille à Plautine d'évaporer ses soupirs. Camille dit un petit mot d'ironie à Plautine, & va dans son appartement.*



Il est tems qu'un sujet à son prince fidelle  
Remplisse heureusement la place d'un rebelle ;  
Un monarque le veut , un père en est d'acord.  
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'é-  
fort ,

Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire  
D'un amour criminel qui fouille votre gloire.

P L A U T I N E.

Lâche , tu ne vaux pas que pour te démentir  
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.  
Tais-toi , laisse en repos une ame possédée  
D'une plus agréable , encor que triste idée,  
N'interroms plus mes pleurs.

M A R T I A N.

Tournez vers moi les yeux.  
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux ?  
e)

e) Non-seulement *Plautine* demeure sur la scène , & s'occupe à répondre par des injures à l'amour du ministre d'état *Martian* ; mais ce grand ministre d'état , qui devrait avoir partout des serviteurs & des émissaires , ne fait rien de ce qui s'est passé. Il croit une fausse nouvelle , lui qui devrait avoir tout fait , pour être informé de la vérité. Il est pris pour dupe par cet *Atticus* , comme l'empereur.

## S C E N E V I.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS,  
deux foldats.

PLAUTINE, *pendant que deux foldats entrent,  
& parlent bas à Atticus.*

Q Uelque insolent espoir qu'ait ta folle arro-  
gance,  
Aprends que j'en saurai punir l'extravagance,  
Et percer de ma main ou ton cœur, ou le mien,  
Plutôt que de souffrir cet infame lien.  
Connais toi, si tu peux, ou connais moi.

A T T I C U S.

De grace,  
Souffrez...

P L A U T I N E.

De me parler tu prens aussi l'audace,  
Affassin d'un héros, que je verrais sans toi  
Donner des loix au monde, & les prendre de moi ?  
Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre ?

A T T I C U S.

Si vous aimez Othon, madame, il va revivre ;  
Et vous verrez longtems sa vie en sûreté,  
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

Othon vivrait encore ?

A T T I C U S.

Il triomphe, madame ;  
Et maître de l'état, comme vous de son ame,  
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos genoux,  
Vous faire offre d'un fort qu'il n'aime que pour vous,  
Et dont sa passion dédaignerait la gloire,  
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.

L'armée à son mérite enfin a fait raison ;  
On porte devant lui la tête de Pison ;  
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire.  
On rend grâces pour vous aux dieux d'un autre  
empire,  
Et fatigue le ciel par des vœux superflus,  
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

M A R T I A N.

Exécrable, ainsi donc ta promesse frivole. . .

A T T I C U S.

Qui promet de trahir, peut manquer de parole.

f) Enfin, deux soldats terminent tout dans le propre palais de *Galba* ; *Martian* & *Plautine* apprennent qu'*Othon* est empereur.

Si le lecteur peut aller jusqu'au bout de cette pièce ; & de ces remarques, il observera qu'il ne faut jamais

Si je n'eusse promis ce lâche affassinat ,  
 Un autre par ton ordre eût commis l'atentat ;  
 Et tout ce que j'ai dit n'était qu'un stratagème  
 Pour livrer en ses mains Lacus , & Galba même.  
 Galba n'a rien à craindre , on respecte son nom ;  
 Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.  
 Quant à Lacus & toi , je vois peu d'apparence  
 Que vos jours à tous deux soient en même assu-  
 rance ,

Si ce n'est que madame ait assez de bonté  
 Pour fléchir un vainqueur justement irrité.

Autour de ce palais nous avons deux cohortes,  
 Qui déjà pour Othon en ont faisi les portes ;  
 J'y commande, madame, & mon ordre aujourd'hui  
 Est de vous obéir, & m'assurer de lui.  
 Qu'on l'emène, soldats, il blesse ici la vûe.

M A R T I A N.

Fut-il jamais disgrâce, ô dieux, plus imprévûe ! *f*)

introduire sur la fin d'une tragédie, un personnage ignoré dans les premiers actes, un subalterne qui commande en maître. Il est impossible de s'intéresser à ce personnage ; & il avilit tous les autres.

---

 S C E N E V I I .

 P L A U T I N E *seule.*

**J**E me trouble , & ne fais par quel pressentiment  
 Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement ;  
 Il semble avec chagrin se livrer à la joie ;  
 Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noie ,  
 Je ne passe de l'une à l'autre extrémité ,  
 Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.  
 Je sens . . . Mais que me veut Flavie épouvantée ?

---

## S C E N E V I I I .

P L A U T I N E , F L A V I E .

F L A V I E .

**V**ous dire que du ciel la colère irritée ,  
 Ou plutôt du destin la jalouse fureur . . .

P L A U T I N E .

Auraient-ils mis Othon aux fers de l'empereur ?  
 Et dans ce grand succès la fortune inconstante  
 Aurait-elle trompé notre plus douce atente ?

F L A V I E .

Othon est libre , il règne , & toutefois hélas . . .

P L A U T I N E .

P L A U T I N E.

Serait-il si blessé qu'on craignît son trépas ?

F L A V I E.

Non , par-tout à sa vûe on a mis bas les armes ;  
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

P L A U T I N E.

Explique , explique donc ce que je dois pleurer.

F L A V I E.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

P L A U T I N E.

Le mal est-il si grand ?

F L A V I E.

D'un balcon chez mon frère,  
J'ai vû... Que ne peut-on , madame , vous le taire ?  
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné  
Que Vinius...

P L A U T I N E.

Hé bien ?

F L A V I E.

Vient d'être assassiné.

P L A U T I N E.

Juste ciel !

F L A V I E.

De Lacus l'inimitié cruelle...

P L A U T I N E.

O d'un trouble inconnu présage trop fidèle !

Lacus...

F L A V I E.

C'est de sa main que part ce coup fatal :  
 Tous deux près de Galba marchaient d'un pas égal ,  
 Lorsque tournant ensemble à la première rue ,  
 Ils découvrent Othon maître de l'avenue.  
 Cet éfroi ne les fait reculer quelques pas  
 Que pour voir ce palais saisi par vos soldats ;  
 Et Lacus aussi-tôt étincelant de rage ,  
 De voir qu'Othon par-tout leur ferme le passage ,  
 Lance sur Vinius un furieux regard ,  
 L'aproche sans parler , & tirant un poignard...

P L A U T I N E.

Le traître ! Hélas , Flavie , où me vois-je réduite ?

g) Cette scène est aussi froide que tout le reste , parce qu'on ne s'intéresse point du tout à ce *Vinius* qu'on jette par la fenêtre. Tout cet acte se passe à apprendre des nouvelles , sans qu'il y ait ni intrigue atachante , ni sentimens touchans , ni grands tableaux , ni beau dénouement , ni beaux vers. *Othon* l'empereur ne reparaît que pour dire qu'il est *un malheureux amant*. *Camille* est oubliée. *Galba* n'a paru dans la pièce que pour être trompé & tué.

Puissent au moins ces réflexions persuader les jeunes auteurs , qu'un sujet politique n'est point un sujet tragique ; que ce qui est propre pour l'histoire , l'est

## F L A V I E.

Vous m'entendez , madame , & je passe à la suite.

Ce lâche sur Galba portant même fureur ,  
*Mourez , seigneur , dit-il , mais mourez empereur ;*  
*Et recevez ce coup comme un dernier hommage ,*  
*Que doit à votre gloire un généreux courage.*  
 Galba tombe , & ce monstre enfin s'ouvrant le flanc ,  
 Mêle un sang détestable à leur illustre sang.  
 En vain le triste Othon , à cet affreux spectacle ,  
 Précipite ses pas pour y mettre un obstacle ,  
 Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant  
 C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant ,  
 De l'embrasser tout mort. Mais le voilà , madame ,  
 Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame. g)

rarement pour le théâtre ; qu'il faut dans la tragédie beaucoup de sentiment , & peu de raisonnemens ; que l'ame doit être émue par degrés ; que sans terreur & sans pitié , nul ouvrage dramatique ne peut atteindre au but de l'art ; & qu'enfin , le stile doit être pur , vif , majestueux & facile.

*Corneille dans une épître au roi dit , qu'Othon & Surena ;*  
*Ne sont point des cadets indignes de Cinna.*

Il y a en effet dans le commencement d'*Othon* des vers aussi forts que les plus beaux de *Cinna* ; mais la suite est bien loin d'y répondre. Aussi cette pièce n'est point restée au théâtre.



## S C E N E I X.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

O T H O N.

**M**Adame, savez-vous les crimes de Lacus?

P L A U T I N E.

J'apprens en ce moment que mon père n'est plus.  
Fuyez, seigneur, fuyez un objet de tristesse;  
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'algègre.  
greffe.

Vous êtes empereur, épargnez vous l'ennui  
De voir qu'un père...

O T H O N.

Hélas, je suis plus mort que lui;  
Et si votre bonté ne me rend une vie

On joua la même année l'*Astrate* de *Quinault*, célèbre par le ridicule que *Despréaux* lui a donné, mais plus célèbre alors par le prodigieux succès qu'elle eut. Ce qui fit ce succès, ce fut l'intérêt qui parut régner dans la pièce. Le public était las de tragédies en raisonnemens, & de héros dissertateurs. Les cœurs se laissèrent toucher par l'*Astrate*, sans examiner si la pièce était vraisemblable, bien conduite, bien écrite. Les passions y parlaient, & c'en fut assez. Les acteurs s'animèrent,

Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,  
 Je ne reviens ici qu'en malheureux amant  
 Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.  
 Mon amour pour vous seule a cherché la victoire,  
 Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la gloire,  
 Et n'accepte le nom de maître des Romains  
 Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.  
 C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

P L A U T I N E.

C'est à moi de gémir, & de pleurer mon père.  
 Non que je vous impute, en ma vive douleur,  
 Les crimes de Lacus, & de notre malheur ;  
 Mais enfin...

O T H O N.

Achievez, s'il se peut, en amante,  
 Nos feux...

P L A U T I N E.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente.

ils portèrent dans l'ame du spectateur un attendrissement auquel il n'était pas acoutumé. Les excellens ouvrages de l'inimitable *Racine* n'avaient point encor paru. Les véritables routes du cœur étaient ignorées, celles que présentait l'*Astrate* furent suivies avec transport. Rien ne prouve mieux qu'il faut intéresser, puisque l'intérêt le plus mal amené échaufa tout le public, que des intrigues froides de politique glaçaient depuis plusieurs années.

Vous voyez mon devoir , & connaissez ma foi :  
 En ce funeste état répondez-vous pour moi ?  
 Adieu , seigneur.

O T H O N.

De grace , encor une parole ,  
 Madame.

S C E N E D E R N I E R E.

O T H O N , A L B I N.

A L B I N.

**O**N vous atend , seigneur , au capitolé ;  
 Et le sénat en corps vient exprès d'y monter ,  
 Pour jurer sur vos loix aux yeux de Jupiter.

O T H O N.

J'y cours , mais quelque honneur , Albin , qu'on  
 m'y destine ,  
 Comme il n'aurait pour moi rien de doux sans  
 Plautine ,  
 Souffrez du moins que j'aïlle , en faveur de mon feu,  
 Prendre pour y courir son ordre ou son aveu ;  
 Afin qu'à mon retour , l'ame un peu plus tranquille ;  
 Je puisse faire effort à consoler Camille ,  
 Et lui jurer moi-même , en ce malheureux jour ,  
 Une amitié fidèle au défaut de l'amour.

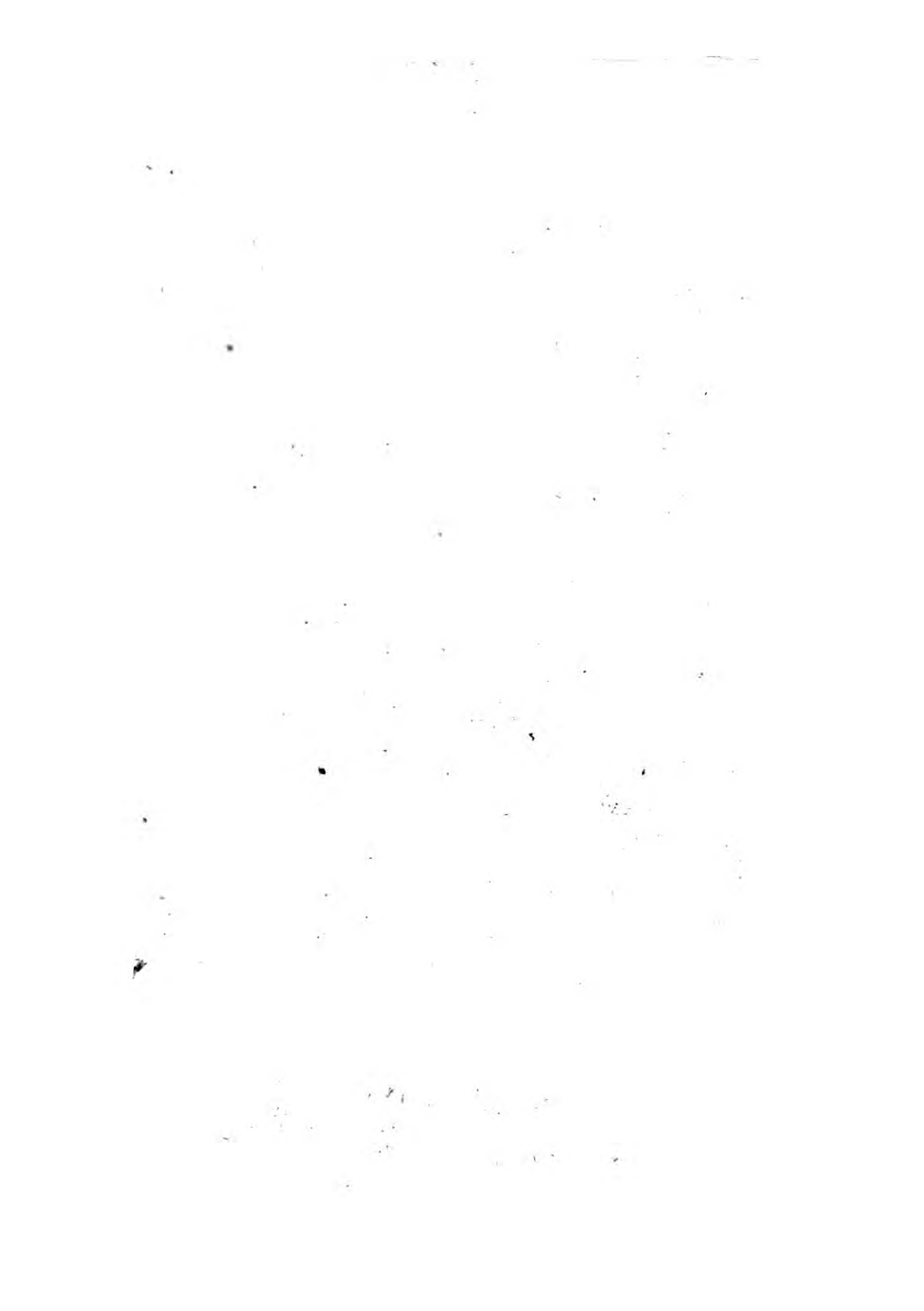
*Fin du cinquième & dernier acte.*



*H. Gravelot inven.*

*N le Mire sculp.*

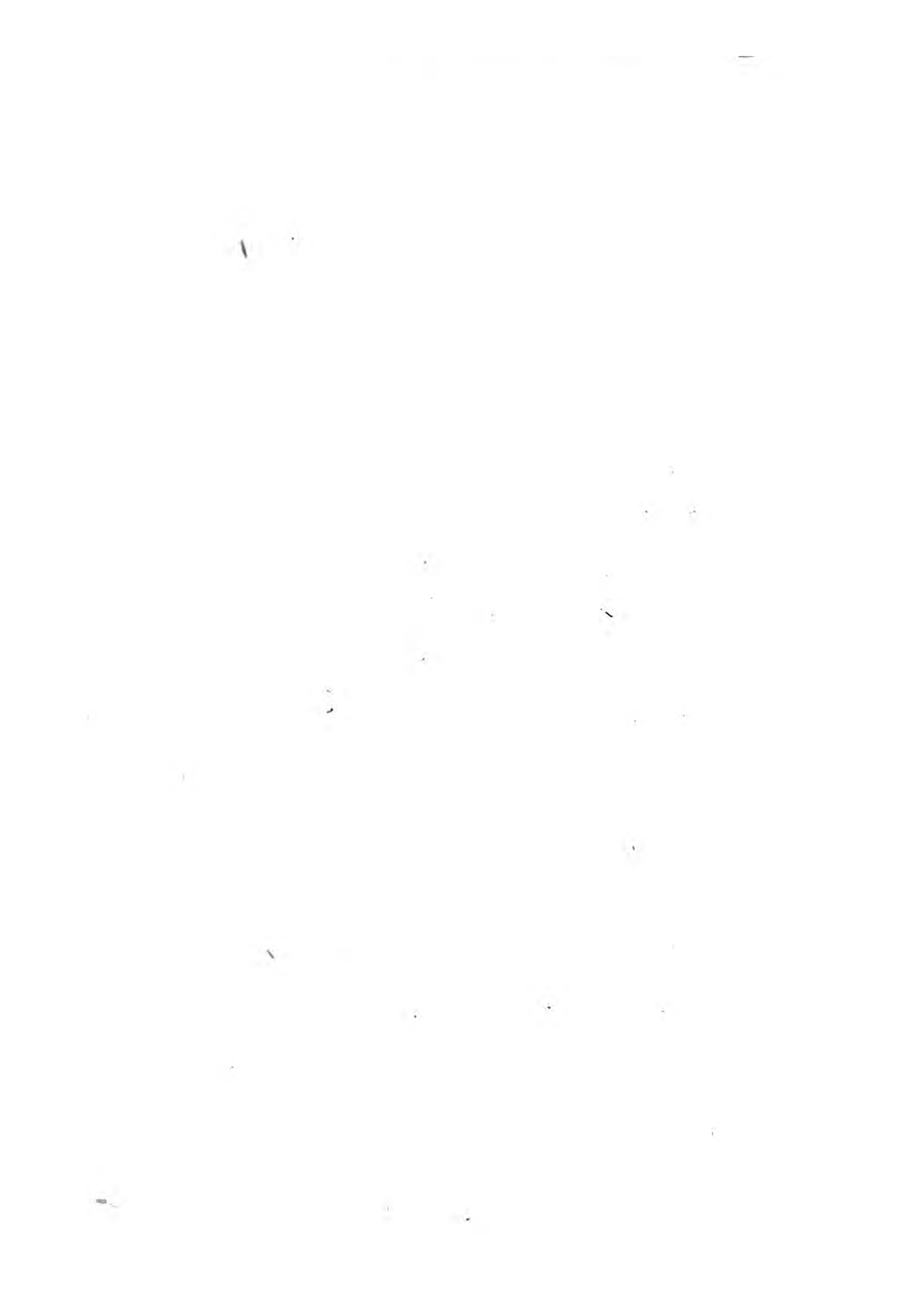
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.



**A G É S I L A S ,**  
**T R A G È D I E .**

1 6 6 6 .

R üj



---

# P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

**A**GESILAS n'est guères connu dans le monde que par le mot de *Despréaux* :

*J'ai vû l'Agésilas ; hélas !*

Il eut tort sans doute de faire imprimer dans ses ouvrages, ce mot qui n'en valait pas la peine ; mais il n'eut pas tort de le dire. La tragédie d'*Agésilas* est un des plus faibles ouvrages de *Corneille* : le public commençait à se dégouter. On trouve dans une lettre manuscrite d'un homme de ce tems-là, qu'il s'éleva un murmure très-désagréable dans le parterre, à ces vers d'*Aglatide* :

*Hélas ! . . . . je n'entens pas des mieux ,  
Comme il faut qu'un hélas s'explique ;  
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux ,  
Je suis muette à la réplique.*

Ce même parterre avait passé dans la



pièce d'*Othon*, des vers beaucoup plus répréhensibles, en faveur des beautés des premières scènes; mais il n'y avait point de pareilles beautés dans *Agésilas*: on fit sentir à *Corneille* qu'il vieillissait. Il donnait un ouvrage de théâtre presque tous les ans, depuis 1625. Si vous en exceptez l'intervale entre *Pertharite* & *Oedipe*, il travaillait trop vite, & était épuisé. Plaignons le triste état de sa fortune, qui ne répondait pas à son mérite, & qui le forçait à travailler.

On prétend que la mesure des vers qu'il employa dans *Agésilas*, nuisit beaucoup au succès de cette tragédie. Je crois, au contraire, que cette nouveauté aurait réussi, & qu'on aurait prodigué les louanges à ce génie si fécond & si varié, s'il n'avait pas entièrement négligé dans *Agésilas*, comme dans les pièces précédentes, l'intérêt & le stile.

Les vers irréguliers pourraient faire un

très-bel effet dans une tragédie ; ils exigent à la vérité un rithme différent de celui des vers alexandrins & des vers de dix fillabes ; ils demandent un art singulier : vous pouvez voir quelques exemples de la perfection de ce genre dans *Quinault*.

*Le perfide Renaud me fuit ;  
 Tout perfide qu'il est , mon lâche cœur le fuit.  
 Il me laisse mourante , il veut que je périsse.  
 Je revois à regret la clarté qui me luit.  
 L'horreur de l'éternelle nuit  
 Cède à l'horreur de mon suplice. &c. &c.*

Toute cette scène bien déclamée remuera les cœurs autant que si elle était bien chantée ; & la musique même de cette admirable scène n'est qu'une déclamation notée.

Il est donc prouvé que cette mesure de vers pourrait porter dans la tragédie une beauté nouvelle dont le public a besoin pour varier l'uniformité du théâtre.

Handwritten text in a vertical column, likely a list or index, possibly containing names or titles in a South Asian script.

Handwritten text in a vertical column, appearing to be a list or index, possibly containing names or titles in a South Asian script.

*, moins comme Agésilas  
 votre créature ;  
 que au reste des humains ,  
 leur l'ouvrage de vos mains ?  
 roi , Lysander , je veux l'être.  
 je vous serai bon maître ;  
 plus partager avec moi  
 l'honneur , ni l'emploi.  
 le sceptre acable qui le porte ,  
 ne une aide à soutenir son poids ,  
 donner à mon choix  
 l'acier pourrait être assez forte.  
 l'art à des emplois si doux ,  
 laissez m'en laisser faire ;  
 d'un succès tout contraire ;  
 voudrez les tenir que de vous.  
 coup de fautes de diction  
 si le stile est faible , du  
 les sont fortes , sages ,  
 pure , & sans amplification  
 est permis de dire ici que  
 l'honneur , le père de Tourne-  
 artisan outré de Corneille ,*

Le lecteur doit trouver bon qu'on ne fasse aucun commentaire sur une pièce qu'on ne devrait pas même imprimer : il serait mieux, sans doute, qu'on ne publiât que les bons ouvrages des bons auteurs ; mais le public veut tout avoir, soit par une vaine curiosité, soit par une malignité secrète, qui aime à repaître ses yeux des fautes des grands hommes.

La tragédie d'*Agésilas* est à la vérité très-froide, & aussi mal écrite que mal conduite. Il y a pourtant quelques endroits où on retrouve encor un reste de *Corneille*. Le roi *Agésilas* dit à *Lysander* :

*En tirant toute à vous la suprême puissance,*

*Vous me laissez des titres vains.*

*On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire ;*

*On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère ;*

*On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.*

*Mon palais près du vôtre est un lieu désolé.*

*Général en idée, & monarque en peinture,*

*De ces illustres noms pourrais-je faire cas,*

*S'il les falait portet , moins comme Agésilas  
 Que comme votre créature ;  
 Et montrer avec pompe au reste des humains ,  
 En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?  
 Si vous m'avez fait roi , Lysander , je veux l'être.  
 Soyez moi bon sujet , je vous serai bon maître ;  
 Mais ne prétendez plus partager avec moi  
 Ni la puissance , ni l'emploi.  
 Si vous croyez qu'un sceptre acable qui le porte ,  
 A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids ,  
 Laissez discerner à mon choix  
 Quelle main à m'aider pourrait être assez forte.  
 Vous aurez bonne part à des emplois si doux ,  
 Quand vous pourez m'en laisser faire ;  
 Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire ,  
 Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.*

S'il y a beaucoup de fautes de diction dans ces vers , si le stile est faible , du moins les pensées sont fortes , sages , vraies , sans enflure , & sans amplification de rhétorique.

Qu'il me soit permis de dire ici que dans mon enfance , le père de *Tourne-  
 mine* jésuite , partisan outré de *Corneille* ,

270 PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

& ennemi de *Racine* , qu'il regardait comme janséniste , me faisait remarquer ce morceau , qu'il préférait à toutes les pièces de *Racine*. C'est ainsi que la prévention corrompt le goût , comme elle altère le jugement dans toutes les actions de la vie.

---

---

## A U L E C T E U R.

**I**L ne faut que parcourir les vies d'Agéfilas & de Lyfander chez Plutarque , pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos Français , ni dans ces précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous , & c'est ce qui me l'a fait choisir. Les premiers qui ont travaillé pour le théâtre , ont travaillé sans exemple , & ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de tems en tems. Nous n'avons pas moins de privilège. Ainsi notre Horace qui nous recommande tant la lecture des poètes Grecs par ces paroles :

*Vos exemplaria Græca*

*Nocturna versate manu, versate diurna :*

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs , & pris d'autres routes.

*Nil intentatum nostri liquere Poëtæ ,*

*Nec minimum meruere decus , vestigia Græca*

*Ausi deserere.*

Leurs règles sont bonnes , mais leur méthode



n'est pas de notre siècle ; & qui s'attacherait à ne marcher que sur leurs pas , ferait sans doute peu de progrès , & divertirait mal son auditoire. On court , à la vérité , quelque risque de s'égarer , & même on s'égaré assez souvent , quand on s'écarte du chemin battu ; mais on ne s'égaré pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques - uns en arrivent plus tôt où ils prétendent , & chacun peut hazarder à ses périls.

---

### A C T E U R S .

- AGÉSILAS , roi de Sparte.  
 LYSANDER , fameux capitaine de Sparte.  
 COTYS , roi de Paphlagonie.  
 SPITRIDATE , grand seigneur Persan.  
 MANDANE , sœur de Spitridate.  
 ELPINICE , } filles de Lyfander.  
 AGLATIDE , }  
 XÉNOCLÉS , lieutenant d'Agéfilas.  
 CLÉON , orateur Grec , natif d'Halicarnasse.

*La scène est à Ephèse.*

AGÉSILAS ,

---

---

# AGÉSILAS,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

**M**A sœur, depuis un mois nous voilà dans  
Ephèse,

Prêtes à recevoir ces illustres époux,  
Que Lyfander mon père a fû choisir pour nous;  
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.  
Dites moi toutefois, & parlons librement :

Vous semble-t-il que votre amant  
Cherche avec tant d'ardeur votre chère présence?  
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand  
jour,

Cette obligeante impatience  
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour ?

E L P I N I C E.

Cotys est roi , ma sœur ; & comme sa couronne

Parle suffisamment pour lui ,

Affuré de mon cœur que son trône lui donne ,

De le trop demander il s'épargne l'ennui.

Ce me doit être assez qu'en secret il soupire ,

Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire ;

Et que moins son amour a d'importunité ,

Plus il a de sincérité.

Mais vous ne dites rien de votre Spitridate ;

Prend-il autant de peine à mériter vos feux ,

Que l'autre à retenir mes vœux ?

A G L A T I D E.

C'est environ ainsi que son amour éclate ;

Il m'obsède à peu près comme l'autre vous sert.

On dirait que tous deux agissent de concert ,

Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre :

Ils en font grand scrupule , & la sincérité ,

Dont mon amant se pique , à l'exemple du vôtre ,

Ne met pas son bonheur en l'assiduité.

Ce n'est pas qu'à vrai dire il ne soit excusable.

Je préparerai pour lui dès Sparte une froideur ,

Qui dès l'abord était capable

D'éteindre la plus vive ardeur ;

Et j'avoue entre nous que lorsqu'il me néglige ,

Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,  
Loin de m'ofenser il m'oblige,  
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

E L P I N I C E.

J'admire cette antipatie,  
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir;  
Et croirais que sa vûe aurait eu le pouvoir  
D'en dissiper une partie.

Car enfin, Spitridate a l'entretien charmant,  
L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'ame belle.  
A tant de qualités s'il joignait un vrai zèle...

A G L A T I D E.

Ma sœur, il n'est pas roi comme l'est votre amant.

E L P I N I C E.

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces;  
Et ce Perse vaut bien la plûpart de nos princes.

A G L A T I D E.

Il n'est pas roi, vous dis-je, & c'est un grand défaut;  
Ce n'est point avec vous que je le dissimule.

J'ai peut-être le cœur trop haut;  
Mais aussi-bien que vous je sors du sang d'Hercule;  
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux,  
J'en veux un aussi-bien que vous.

J'aurais quelque chagrin à vous traiter de reine,  
A vous voir dans un trône assise en souveraine,

S'il me falait remper dans un degré plus bas ;  
 Et je porte une ame assez vaine  
 Pour vouloir jusques-là vous suivre pas à pas.  
 Vous êtes mon aînée , & c'est un avantage  
 Qui me fait vous devoir grande civilité ;  
 Aussi veux-je céder le pas-devant à l'âge ,  
 Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

## E L P I N I C E.

Vous êtes donc jalouse , & ce trône vous gêne ,  
 Où la main de Cotys a droit de me placer ?  
 Mais si je renonçais au rang de souveraine ,  
 Voudriez-vous y renoncer ?

## A G L A T I D E.

Non , pas si-tôt , j'ai quelque vûe  
 Qui me peut encor amuser.

Mariez vous , ma sœur ; quand vous serez pourvûe ,  
 On trouvera peut-être un roi pour m'épouser.  
 J'en aurais un déjà , n'était ce rang d'aînée ,  
 Qui demandait pour vous ce qu'il voulait m'offrir ,  
 Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pû souffrir  
 Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.  
 Si ce roi jusqu'ici ne s'est point déclaré ,  
 Peut-être qu'après tout il n'a que diféré ,  
 Qu'il atend votre hymen pour rompre son silence.  
 Je pense avoir encor ce qui le fut charmer ;

Et s'il faut vous en faire entière confiance,  
Agéfilas m'aimait, & peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma sœur? Agéfilas vous aime?

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimait, & que sa passion

Pourait bien être encor la même;

Mais cet amusement de mon ambition

Peut n'être qu'une illusion.

Ce prince tient son trône, & sa haute puissance,

De ce même héros dont nous tenons le jour;

Et si ce n'était lors que par reconnaissance

Qu'il me témoignait de l'amour,

Puis-je être sans inquiétude,

Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude?

Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de sa part?

Je ne fais si sa flamme est pour moi faible, ou forte;

Mais la reconnaissance morte,

L'amour doit courir grand hazard.

ELPINICE.

Ah! s'il n'avait voulu que par reconnaissance

Être gendre de Lyfander,

Son choix aurait suivi l'ordre de la naissance,

Et Sparte au lieu de vous l'eût vû me demander:

Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa couronne,

Atendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,  
 C'est montrer que le cœur s'atache à la personne :  
 Ayez , ayez pour lui des sentimens meilleurs.  
 Ce cœur qu'il vous donna , ce choix qui considère  
 Autant & plus encor la fille que le père ,  
 Feront que le devoir aura bientôt son tour ;  
 Et pour vous faire seoir où vos desirs aspirent ,  
 Vous verrez , & dans peu , comme pour vous  
 conspirent

La reconnaissance & l'amour.

A G L A T I D E.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde ;  
 Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé ;  
 Et quand ses yeux vers moi se tournent par mé-  
 garde...

E L P I N I C E.

Comme avec lui mon père a quelque démêlé,  
 Cette petite négligence ,  
 Qui vous fait douter de sa foi,  
 Vient de leur méfintelligence ,  
 Et dans le fond de l'ame il vit sous votre loi.

A G L A T I D E.

A tous hazards, ma sœur, comme j'en suis mal sûre,  
 Si vous me pouviez faire un don de votre amant ,  
 Je crois que je pourais l'accepter sans murmure.

Vous venez de parler du mien si dignement. . .

E L P I N I C E.

Aimeriez-vous Cotys , ma sœur ?

A G L A T I D E.

Moi ? nullement.

E L P I N I C E.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime ?

A G L A T I D E.

Les hommages qu'Agéfilas

Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'apas ,

M'ont si bien imprimé l'amour du diadème ,

Que pourvû qu'un amant soit roi ,

Il est trop aimable pour moi.

Mais sans trône on perd tems , c'est la première idée

Qu'à l'amour en mon cœur il ait plû de tracer :

Il l'a fidèlement gardée ,

Et rien ne peut plus l'effacer.

E L P I N I C E.

Chacune a son humeur : la grandeur souveraine ,

Quelque main qui vous l'offre est digne de vos feux ;

Et vous ne ferez point d'heureux

Qui de vous ne fasse une reine.

Moi , je m'éblouis moins de la splendeur du rang ;

Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite :

Cet heureux avantage ou du fort , ou du sang ,



Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.  
 Si mon cœur, si mes yeux en étaient consultés,  
 Leur choix irait à la personne ;  
 Et les hautes vertus, les rares qualités  
 L'emporteraient sur la couronne.

A G L A T I D E.

Avouez tout, ma sœur, Spitridate vous plaît.

E L P I N I C E.

Un peu plus que Cotys, & si votre intérêt  
 Vous pouvait résoudre à l'échange...

A G L A T I D E.

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous & moi ?  
 En l'état où le ciel nous range,  
 Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi,  
 Que je plaise à Cotys, & vous à Spitridate.

E L P I N I C E.

Pour l'un, je ne fais quoi m'en flate,  
 Pour l'autre, je n'en répons pas ;  
 Et je craindrais fort que Mandane,  
 Cette incomparable Persane,  
 N'eût pour lui des attraits plus forts que vos apas.

A G L A T I D E.

Ma sœur, Spitridate est son frère ;  
 Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir...

*A G É S I L A S.*

281

*E L P I N I C E.*

Le voilà qui nous confidère.

*A G L A T I D E.*

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir ?

Voulez-vous que je vous le laisse ?

*E L P I N I C E.*

Ma sœur, auparavant engagez l'entretien ;

Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adresse,

Pour votre intérêt & le mien.

*A G L A T I D E.*

Il est juste en effet, puisqu'il n'a fû me plaire,

Que je vous aide à m'en défaire.

---

*S C E N E I I.*

*S P I T R I D A T E , E L P I N I C E , A G L A T I D E.*

*E L P I N I C E.*

**S**Eigneur, je me retire ; entre les vrais amans,

Leur amour seul a droit d'être de confiance ;

Et l'on ne peut mêler d'agréable présence

A de si précieux momens.

*S P I T R I D A T E.*

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible

Avec les regards d'une sœur.

Ne m'enviez point la douceur  
 De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible.  
 Soyez juge & témoin de l'indigne succès  
 Qui se prépare pour ma flamme.  
 Voyez jusqu'au fond de mon ame ,  
 D'une si pure ardeur où va le digne excès ;  
 Voyez tout mon espoir au bord du précipice ;  
 Voyez des maux sans nombre & hors de guérison ;  
 Et quand vous aurez vû toute cette injustice ,  
 Faites-m'en un peu de raison.

A G L A T I D E.

Si vous me permettez, seigneur, de vous entendre,  
 De l'air dont votre amour commence à m'acuser,  
 Je crains que pour en bien user  
 Je ne me doive mal défendre.  
 Je fais bien que j'ai tort, j'avoue, & hautement,  
 Que ma froideur doit vous déplaire ;  
 Mais en cette froideur un heureux changement  
 Pourrait-il fort vous satisfaire ?

S P I T R I D A T E.

En doutez-vous, madame, & peut-on concevoir ?

A G L A T I D E.

Je vous entens, seigneur, & vois ce qu'il faut voir.  
 Un aveu plus précis est d'une conséquence  
 Qui pourrait vous embarrasser ;

Et même à notre sexe il est de bienfiance

De ne pas trop vous en presser.

A Lyfander mon père il vous plut de promettre

D'unir par votre hymen votre sang & le sien ;

La raison, à peu près, seigneur, je la pénètre,

Bien qu'aux raisons d'état je ne connaisse rien.

Vous ne m'aviez point vûe, & facile ou cruelle,

Petite ou grande, laide ou belle,

Qu'à votre humeur, ou non, je pusse m'acorder ;

La chose était égale à votre ardeur nouvelle,

Pourvû que vous fussiez gendre de Lyfander.

Ma sœur vous aurait plû s'il vous l'eût proposée ;

J'eusse agréé Cotys s'il me l'eût proposé :

Vous trouvâtes tous deux la politique aisée ;

Nous crûmes toutes deux notre devoir aisé.

Comme à traiter cette alliance

Les tendresses des cœurs n'eurent aucune part,

Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,

Et l'amour en tous deux poura naître un peu tard.

Quand il faudra que je vous aime,

Quand je l'aurai promis à la face des dieux,

Vous deviendrez cher à mes yeux ;

Et j'espère de vous le même.

Jusque-là votre amour assez mal se fait voir,

Celui que je vous garde encor plus mal s'explique ;

Vous attendez le tems de votre politique ,  
 Et moi , celui de mon devoir.  
 Voilà , seigneur , quel est mon crime ,  
 Vous m'en vouliez convaincre , il n'en est plus  
 besoin ,  
 J'en ai fait comme vous ma sœur juge & témoin ;  
 Que ma froideur lui semble injuste , ou légitime ,  
 La raison que vous peut en faire sa bonté ,  
 Je consens qu'elle vous la fasse ;  
 Et pour vous en laisser tous deux en liberté ,  
 Je veux bien lui quitter la place .

---

## S C E N E III.

SPITRIDATE , ELPINICE.

S P I T R I D A T E .

**E**Lle ne s'y fait pas , madame , un grand effort ,  
 Et ferait grace entière à mon peu de mérite ,  
 Si votre ame avec elle était assez d'accord  
 Pour se vouloir saisir de ce qu'elle vous quite.  
 Pour peu que vous daigniez écouter la raison ,  
 Vous me devez cette justice ,  
 Et prendre autant de part à voir ma guérison ,  
 Qu'en ont eu vos attraits à faire mon supplice .

E L P I N I C E.

Quoi, seigneur, j'aurais part . . .

S P I T R I D A T E.

C'est trop diffimuler

La cause & la grandeur du mal qui me possède,  
Et je me dois, madame, au défaut du remède,  
La vaine douceur d'en parler.

Oui, vos yeux ont part à ma peine,

Ils en font plus de la moitié ;

Et s'il n'est point d'amour pour en finir la gêne,  
Il est pour l'adoucir des regards de pitié.

Quand je quitai la Perse, &amp; brisai l'esclavage

Où m'envoyant au jour le ciel m'avait soumis,

Je crus qu'il me fallait parmi ses ennemis

D'un protecteur puissant assurer l'avantage.

Cotys eut, comme moi, besoin de Lyfander ;

Et quand pour l'atacher lui-même à nos familles,

Nous demandâmes ses deux filles,

Ce fut les obtenir que de les demander.

Par déférence au trône il lui promit l'aînée,

La jeune me fut destinée ;

Comme nous ne cherchions tous deux que son apui,

Nous acceptâmes tout sans regarder que lui.

J'avais sù qu'Aglatide était des plus aimables,

On m'avait dit qu'à Sparte elle savait charmer ;

Et sur des bruits si favorables,  
Je me répondais de l'aimer.

Que l'amour aime peu ces folles confiances !  
Et que pour affermir son empire en tous lieux ,  
Il laisse choir souvent de cruelles vengeances  
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux !

Ce sont les conseillers fidèles

Dont il prend les avis pour ajuster ses coups :  
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles ,  
Et les plus beaux objets ne le sont pas pour tous.

A ce moment fatal qui nous permit la vûe ,

Et de vous , & de cette sœur ,

Mon ame devint toute émûe ,

Et le trouble aussi-tôt s'empara de mon cœur.

Je le sentis pour elle tout de glace ,

Je le sentis tout de flamme pour vous ;

Vous y régnâtes en sa place ,

Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux.

Il faut pourtant l'aimer , du moins il faut le feindre ,

Il faut vous voir aimer ailleurs.

Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre ,

Un cœur plus acablé de mortelles douleurs.

C'est un malheur sans doute égal au trépas même ,

Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas ;

Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime ,

C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains , seigneur , & ne puis davantage.

Je ne fais aimer , ni haïr ;

Mais dès qu'un père parle , il porte en mon courage

Toute l'impression qu'il faut pour obéir.

Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres

Voudraient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me

rend.

Tout doit être à mon père assez indifférent ,

Pourvû que vous & lui vous demeuriez ses gendres.

Mais à vous dire tout , je crains qu'Agéfilas

N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire ;

C'est notre souverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un père ,

Peut-être ai-je une sœur qu'il n'en dédira pas.

Ce grand prince pour elle a tant de complaisance ,

Qu'à sa moindre prière il ne refuse rien ;

Et si son cœur voulait s'entendre avec le mien...

ELPINICE.

Reposez vous , seigneur , sur mon obéissance ,

Et contentez vous de savoir

Qu'aussi-bien que ma sœur j'écoute mon devoir.

Allez trouver Cotys , & sans aucun scrupule. . .





S P I T R I D A T E.

Perdriez-vous pour moi son trône sans ennui ?

E L P I N I C E.

Le voilà qui paraît. Quelque ardeur qui vous brûle,  
Mettez d'accord mon père, Agéfilas, & lui.

S C E N E I V.

C O T Y S , S P I T R I D A T E .

C O T Y S.

**V**ous voyez de quel air Elpinice me traite,  
Comme elle disparaît, feigneur, à mon abord.

S P I T R I D A T E.

Si votre ame, feigneur, en est mal fatisfaite,  
Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.

C O T Y S.

Ah ! s'il n'était honteux de manquer de promesse !

S P I T R I D A T E.

Si la foi sans rougir pouvait se dégager !

C O T Y S.

Qu'une autre de mon cœur ferait bientôt maîtresse !

S P I T R I D A T E.

Que je ferais ravi comme vous de changer !

C O T Y S.

C O T Y S.

Elpinice pour moi montre une telle glace ,  
Que je me tiendrais sûr de son consentement.

S P I T R I D A T E.

Aglatide verrait qu'une autre prît sa place ,  
Sans en murmurer un moment.

C O T Y S.

Que nous sert qu'en secret l'une & l'autre engagée  
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs ?  
Pour voir notre infortune entre elles partagée  
Nos destins n'en font pas meilleurs.

S P I T R I D A T E.

Elles aiment ailleurs , ces belles dédaigneuses ;  
Et peut-être en dépit du fort ,  
Il serait un moyen , & de les rendre heureuses ,  
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

C O T Y S.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se dé-  
ploie.

Ah , si vous le vouliez , que mon fort serait doux !  
Vous seul me pouvez mettre au comble de ma joie.

S P I T R I D A T E.

Et ma félicité dépend toute de vous.

C O T Y S.

Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.

S P I T R I D A T E.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux ;  
Elpinice me charme.

C O T Y S.

Et si je vous la cède ?

S P I T R I D A T E.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

C O T Y S.

Aglatide, seigneur ? Ce n'est pas là m'entendre ,  
Et vous ne feriez rien pour moi.

S P I T R I D A T E.

Ne vous devez-vous pas à Lyfander pour gendre ?

C O T Y S.

Oui , mais l'amour ici me fait une autre loi.

S P I T R I D A T E.

L'amour ! Il n'en faut point écouter qui le blesse ,  
Et qui nous ôte son apui.

L'échange des deux sœurs n'a rien qui l'intéresse ,  
Nous n'en ferons pas moins à lui ;

Mais de porter ailleurs la main qui leur est dûe ,  
Seigneur , au dernier point ce fera l'iriter ,

Et sa protection perdue ,

N'avons-nous rien à redouter ?

C O T Y S.

Si je n'en juge mal , sa faveur n'est pas grande ,

Seigneur , auprès d'Agéfilas ;  
Il n'obtient presque rien de quoi qu'il lui demande.

S P I T R I D A T E .

Je vois qu'affez souvent il ne l'écoute pas ;  
Mais pour un diférend frivole ,  
Dont nous ignorons le fecret ,  
Ce prince avoûrait-il un amour indiscret  
D'un tel manquement de parole ?  
Lui qui lui doit fon trône , & cet illustre rang  
D'unique général des troupes de la Grèce ,  
Pourrait-il le haïr avec tant de baffeffe ,  
Qu'il pût autorifer ce mépris de fon fang ?  
Si nous manquons de foi , qu'aurait-il lieu de  
croire ?  
En aurions-nous pour lui plus que pour Lyfander ?  
Pensez-y bien , feigneur , avant qu'y hazarder  
Nos sûretés , & votre gloire.

C O T Y S .

Et fi ce diférend que vous craignez fi peu ,  
Lui fait pour notre hymen refufer fon aveu ?

S P I T R I D A T E .

Ma fœur n'a qu'à parler , je m'en tiens sûr par elle.

C O T Y S .

Seigneur , l'aimerait-il ?

## A G É S I L A S.

S P I T R I D A T E.

Il la trouve assez belle ,  
 Il en parle avec joie , & se plait à la voir ;  
 Je tâche d'afermir ces douces aparences ,  
 Et si vous voulez tout favoir ,  
 Je pense avoir de quoi flater mes espérances.  
 Prenez-y part , seigneur , pour l'intérêt commun.  
 Quand nous aurons tous deux Lyfander pour beau-  
 père ,  
 Ce roi s'allie à vous s'il devient mon beau-frère ,  
 Et nous aurons ainsi deux apuis au lieu d'un.

C O T Y S.

Et Mandane y consent ?

S P I T R I D A T E.

Mandane est trop bien née ,  
 Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

C O T Y S.

Et vous avez donné pour elle votre foi ?

S P I T R I D A T E.

Non , mais à dire vrai , je la tiens pour donnée.

C O T Y S.

Ah , ne la donnez point , seigneur , si vous m'aimez ,  
 Ou si vous aimez Elpinice.

Mandane a tout mon cœur , mes yeux en sont  
 charmés ,

Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rends justice.

S P I T R I D A T E.

Elpinice ne rend votre foi qu'à sa sœur,  
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

C O T Y S.

Hélas, & si l'amour autrement en ordonne,  
Le moyen d'y forcer mon cœur ?

S P I T R I D A T E.

Rendez-vous-en le maître.

C O T Y S.

Et l'êtes-vous du vôtre ?

S P I T R I D A T E.

J'y ferai mon effort, si je vous parle en vain ;  
Et du moins si ma sœur vous dérobe à toute autre,  
Je serai maître de ma main.

C O T Y S.

Je ne le puis celer, qui que l'on me propose,  
Toute autre que Mandane est pour moi même  
chose.

S P I T R I D A T E.

Il vous est donc facile, & doit même être doux,  
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,  
De lui préférer qui vous aime ;  
Et du moins vous auriez l'honneur,  
Par un peu d'effort sur vous-même,

De faire le commun bonheur.

C O T Y S.

Je ferais trois heureux qui m'empêchent de l'être !  
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi :  
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître ,  
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

S P I T R I D A T E.

Hé bien , épousez Elpinice ;  
Je renonce à tout mon bonheur ,  
Plutôt que de me voir complice  
D'un manquement de foi qui vous perdrait d'honneur.

C O T Y S.

Rendez vous à votre Aglatide ,  
Puisque votre cœur endurci  
Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide.  
Je ferai malheureux , vous le ferez aussi.

*Fin du premier acte.*


---

## A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

SPITRIDATE, MANDANE.

S P I T R I D A T E.

 U E nous avons , ma sœur , brisé de rudes chaînes !

En Perse il n'est point de fujets ,  
Ce ne font qu'esclaves abjets ,  
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines.  
Le monarque , ou plutôt le tyran général ,  
N'y suit pour loi que son caprice ,  
N'y veut point d'autre règle, & point d'autre justice;  
Et souvent même impute à crime capital  
Le plus rare mérite & le plus grand service.  
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus ,  
S'immole insolemment les plus illustres vies ,  
Et ne laisse aujourd'hui que des cœurs abatus  
A couvert de ses tyrannies.  
Vous autres , s'il vous daigne honorer de son lit ,  
Ce font indignités égales ;  
La gloite s'en partage entre tant de rivaies ,

T iij



Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.

Toutes n'ont pas le nom de reines ,  
 Mais toutes portent mêmes chaînes ,  
 Et toutes , à parler sans fard ,

Servent à ses plaisirs sans part à son empire ;  
 Et même en ses plaisirs elles n'ont autre part ,  
 Que celle qu'à son cœur brutalement inspire  
 Ou ce caprice , ou le hazard.

Voilà , ma sœur , à quoi vous avait destinée ,  
 A quel infame honneur vous avait condamnée

Pharnabase son lieutenant ;

Il aurait fait de vous un présent à son prince ,  
 Si pour nous afranchir mon soin le prévenant ,  
 N'eût à sa tyrannie arraché ma province.

La Grèce a de plus saintes loix ,

Elle a des peuples & des rois

Qui gouvernent avec justice :

La raison y préside , & la sage équité ;

Le pouvoir souverain par elles limité ,

N'y laisse aucun droit de caprice.

L'hymen de ses rois même y donne cœur pour  
 cœur ;

Et si vous aviez le bonheur

Que l'un d'eux vous offrît son trône avec son ame,

Vous feriez , par ce nœud charmant ,

Et reine véritablement,  
Et véritablement sa femme.

M A N D A N E.

Je veux bien l'espérer, tout est facile aux dieux ;  
Et peut-être que de bons yeux  
En auraient déjà vû quelque flateuse marque ;  
Mais il en faut de bons pour faire un si grand choix,  
Si le roi dans la Perse est un peu trop monarque,  
En Grèce il est des rois qui ne sont pas trop rois.  
Il en est dont le peuple est le suprême arbitre.  
Il en est d'attachés aux ordres d'un sénat.  
Il en est qui ne sont enfin sous ce grand titre  
Que premiers sujets de l'état.  
Je ne fais si le ciel pour régner m'a fait naître ;  
Et quoi qu'en ma faveur j'aye encor vû paraître,  
Je doute si l'on m'aime, ou non ;  
Mais je pourrais être assez vaine,  
Pour dédaigner le nom de reine,  
Que m'offrirait un roi qui n'en eût que le nom.

S P I T R I D A T E.

Vous en savez beaucoup, ma sœur, & vos mérites  
Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

M A N D A N E.

Je répons simplement à ce que vous me dites,  
Et parle en général, comme vous me parlez.

S P I T R I D A T E.

Cependant , & des rois , & de leur différence ,  
Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

M A N D A N E.

Puisque vous m'ordonez qu'ici j'espère un roi ,  
Il est juste , seigneur , que quelquefois j'y pense.

S P I T R I D A T E.

N'y pensez-vous point trop ?

M A N D A N E.

Je fais que c'est à vous

A régler mes desirs sur le choix d'un époux ;

Mon devoir n'en fera point d'autre ;

Mais quand vous daignerez choisir pour une sœur ,

Daignez songer , de grace , à faire son bonheur ,

Mieux que vous n'avez fait le vôtre.

D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué ,

Votre cœur & vos yeux vous ont défavoué ;

Et si j'ai comme vous quelques pentes secrètes ,

Seigneur , si c'est ainsi que vous les rencontrez ,

Jugez , par le trouble où vous êtes ,

De l'état où vous me metrez.

S P I T R I D A T E.

Je le vois bien , ma sœur , il faut vous laisser faire.

Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui ;

Et votre cœur instruit par le malheur d'un frère ,

A déjà fait son choix sans lui.

M A N D A N E.

Peut-être , mais enfin vous suis-je nécessaire ?  
Parlez, il n'est desirs, ni tendres sentimens,  
Que je ne sacrifie à vos contentemens.  
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice ?

S P I T R I D A T E.

Que fert de m'en offrir un entier sacrifice ,  
Si je n'ose & ne puis même déterminer  
A qui pour mon bonheur vous devez la donner ?  
Cotys me la demande , Agéfilas l'espère.

M A N D A N E.

Agéfilas , seigneur ! Et le savez-vous bien ?

S P I T R I D A T E.

Parler de vous sans cesse , aimer votre entretien ,  
Vous donner tout crédit , ne chercher qu'à vous  
plaire. . . .

M A N D A N E.

Ce sont civilités envers une étrangère ,  
Qui sont beaucoup d'éclat , & ne prononcent rien.  
Il jette par-là des amorces  
A ceux qui comme nous voudront grossir ses forces ;  
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en sa cour,  
De toute sa conduite il est si bien le maître ,  
Qu'au simple nom d'hymen vous verriez disparaître

Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

S P I T R I D A T E.

Vous penchez vers Cotys, & savez qu'Elpinice  
Ne veut point être à moi qu'il ne soit à sa sœur !

M A N D A N E.

Je vous répons de tout, si vous avez son cœur.

S P I T R I D A T E.

Et Lyfander pourra souffrir cette injustice ?

M A N D A N E.

Lyfander est si mal auprès d'Agéfilas,  
Que ce fera beaucoup s'il en obtient un gendre ;  
Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas ;  
Pour deux, il aurait tout, s'il osait y prétendre ;  
Mais, seigneur, le voici, tâchez de pressentir  
Ce qu'en votre faveur il pourrait consentir.

S P I T R I D A T E.

Ma sœur, vous êtes plus adroite,  
Souffrez que je ménage un moment de retraite :  
J'aurais trop à rougir, pour peu que devant moi  
Vous fissiez deviner de ce manque de foi.

---

## S C E N E II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE,  
CLÉON.

L Y S A N D E R.

**Q**Uoiqu'en matière d'hyménées  
L'importune langueur des affaires traînées  
Atire assez souvent de fâcheux embarras,  
J'ai voulu qu'à loisir vous puissiez voir mes filles,  
Avant que demander l'aveu d'Agéfilas  
Sur l'union de nos familles.  
Dites moi donc, seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,  
S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,  
Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses  
Que de justes desirs de pouvoir choisir mieux.  
Parlez avec franchise, avant que je m'expose  
A des refus presque assurés,  
Que j'estimerai peu de chose,  
Quand vous serez plus déclarés.  
Et n'appréhendez point l'emportement d'un père;  
Je fais trop que l'amour de ses droits est jaloux,  
Qu'il dispose de nous sans nous,  
Que les plus beaux objets ne sont pas sûrs de plaire.

L'aveugle sympathie est ce qui fait agir  
 La plûpart des feux qu'il excite ;  
 Il ne l'atache pas toujours au vrai mérite ;  
 Et quand il la dénie , on n'a point à rougir.

S P I T R I D A T E.

Puisque vous le voulez , je ne puis me défendre ,  
 Seigneur , de vous parler avec sincérité.  
 Ma seule ambition est d'être votre gendre ;  
 Mais aprenez de grace , une autre vérité.  
 Ce bonheur que j'atens , cette gloire où j'aspire ,  
 Et qui rendrait mon fort égal au fort des dieux ,  
 N'a pour objet . . . . seigneur , je tremble à vous  
 le dire ,  
 Ma sœur vous l'expliquera mieux.

S C E N E III.

LYSANDER , MANDANE , CLÉON.

L Y S A N D E R.

**Q**ue veut dire , madame , une telle retraite ?  
 Se plaint-il d'Aglatide , & la jeune indiscrette  
 Répondrait-elle mal aux honneurs qu'il lui fait ?

M A N D A N E.

Elle y répond , seigneur , ainsi qu'il le souhaite ,

Et je l'en vois fort fatifait ;  
 Mais je ne vois pas bien que par les fympathies ,  
     Dont vous venez de nous parler ,  
     Leurs ames foient fort afforties ,  
 Ni que l'amour encor ait daigné s'en mêler.  
 Ce n'est pas qu'il n'aspire à fe voir votre gendre ,  
 Qu'il n'y mette fa gloire & borne fes plaifirs ;  
 Mais puisque par fon ordre il me faut vous l'a-  
     prendre ,  
 Elpinice eft l'objet de fes plus chers defirs.

L Y S A N D E R.

Elpinice ! Et fa main n'est plus en ma puiffance.

M A N D A N E.

Je fais qu'il n'est plus tems de vous la demander ;  
 Mais je vous répondrais de fon obéiffance ,  
     Si Cotys la voulait céder .  
 Que fait-on fi l'amour, dont la bifarrerie  
 Se joue affez fouvent du fond de notre cœur ,  
 N'aura point fait au fien même supercherie ?  
 S'il n'y préfère point Aglatide à fa foeur ?  
 Cet échange , feigneur , pourrait-il vous déplaire ,  
     S'il les rendait tous quatre heureux ?

L Y S A N D E R.

Madame , doutez-vous de la bonté d'un père ?



M A N D A N E.

Voyez donc si Cotys fera plus rigoureux.  
 Je vous laisse avec lui , de peur que ma présence  
 N'empêche une sincère & pleine confiance.

---

## S C E N E I V.

MANDANE , LYSANDER , COTYS ,  
 CLÉON.

M A N D A N E à Cotys.

**S**Eigneur , ne cachez plus le véritable amour  
 Dont l'idée en secret vous flatte.  
 J'ai dit à Lyfander celui de Spitridate ,  
 Dites le vôtre à votre tour.

---

## S C E N E V.

LYSANDER , COTYS , CLÉON.

C O T Y S.

**P**uisqu'elle vous l'a dit, pourais-je vous le taire ?  
 Jugez , seigneur , de mes ennuis ;  
 Une autre qu'Elpinice à mes yeux a sù plaire ;  
 Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

L Y S A N D E R.

L Y S A N D E R.

Ne traitez point, seigneur, ce nouveau feu de crime;  
 Le choix que font les yeux est le plus légitime;  
 Et comme un beau desir ne peut bien s'allumer,  
 S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer,  
 C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,  
 Que les tenir captifs sous une aveugle foi;  
 Et le don le plus favorable  
 Que ce cœur sans leur ordre ose faire de foi,  
 Ne fut jamais irrévocable.

C O T Y S.

Seigneur, ce n'est point par mépris,  
 Ce n'est point qu'Elpinice aux miens n'ait paru  
 belle;  
 Mais enfin, le dirai-je ? Oui, seigneur, on m'a pris,  
 On m'a volé ce cœur que j'aportais pour elle.  
 D'autres yeux malgré moi s'en sont faits les tyrans,  
 Et ma foi s'est armée en vain pour ma défense;  
 Ce lâche qui s'est mis de leur intelligence  
 Les a soudain reçûs en justes conquérans.

L Y S A N D E R.

Laissez leur garder leur conquête.  
 Peut-être qu'Elpinice avec plaisir s'apprête  
 A vous laisser ailleurs trouver un sort plus doux,  
 Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous;

Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole ,  
 Et qu'en ce même instant qu'on vous le surprenait,  
 Un pareil attentat sur sa propre parole  
 Lui dérobait celui qu'elle vous destinait.  
 Sur-tout , ne craignez rien du côté d'Aglatide ;  
 Je puis répondre d'elle , & quand j'aurai parlé ,  
 Vous verrez tout son cœur où mon pouvoir préside  
 Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

C O T Y S.

Ah , seigneur , pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

L Y S A N D E R.

Et de qui donc ?

C O T Y S.

L'amour s'y sert d'une autre main.

L Y S A N D E R.

L'amour !

C O T Y S.

Oui , cet amour qui me rend infidelle . . .

L Y S A N D E R.

Seigneur , du nom d'amour n'abufez point en vain,  
 Dites , d'Agéfilas la haine infatiable.

C'est elle dont l'aigreur auprès de vous m'acable ,  
 Et qui de jour en jour s'animant contre moi ,  
 Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.

C O T Y S.

Ah , s'il y va de votre gloire ,

Ma parole est donnée , & dûffai-je en mourir ,  
 Je la tiendrai, feigneur , jusqu'au dernier foupir ;  
 Mais quoi que la furprife ait pû vous faire croire ,  
 N'acufez point Agéfilas

D'un crime de mon cœur que même il ne fait pas.  
 Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire ,  
 Vous montre affez par-là quel fouverain empire  
 L'amour lui donne fur ce cœur ;

Ne confidérez point fi j'aime , ou fi l'on m'aime ;  
 En matière d'honneur ne voyez que vous-même ,  
 Et difpofez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'amour le fera mieux, ce que j'en viens d'aprendre  
 M'ofre un fujet de joie où j'en voyais d'ennui ;  
 Epoufer la fœur de mon gendre  
 C'eft le devenir comme lui.

Aglatide d'ailleurs n'eft pas fi délaiffée ,  
 Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi ;  
 Et pour peu que le ciel réponde à ma pensée ,  
 Ce fera plus de gloire & plus d'apui pour moi.  
 Auffi ferai-je plus ; je veux que de moi-même  
 Vous teniez cet objet qui vous fait foupirer ;  
 Et Spitridate , à moins que de m'en affurer ,  
 N'obtiendra jamais ce qu'il aime.

Je veux dès aujourd'hui favoir d'Agéfilas

S'il pourra consentir à ce double hyménée ;  
Dont ma parole était donnée.

Sa haine apparemment ne m'en avoûra pas :  
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître ,  
J'en userai , seigneur , comme je le promets ;  
Sinon, vous lui ferez connaître  
Vous-même quels sont vos souhaits.

C O T Y S.

Ah , que Mandane & moi n'avons-nous mille vies,  
Seigneur , pour vous les immoler !  
Car je ne saurais plus vous le diffimuler ,  
Nos ames en feront également ravies.  
Souffrez lui donc sa part en ces ravissements ,  
Et pardonnez , de grace , à mon impatience . . . .

L Y S A N D E R.

Allez , on m'a vû jeune , & par expérience  
Je fais ce qui se passe au cœur des vrais amans.

---

S C E N E VI.

L Y S A N D E R , C L É O N.

C L É O N.

**S**eigneur , n'êtes-vous point d'une humeur bien  
facile ,

D'applaudir à Cotys sur son manque de foi ?

LYSANDER.

Je prens pour l'atacher à moi

Ce qui s'offre de plus utile.

D'un emportement indiscret

Je ne voyais rien à prétendre ;

Vouloir par force en faire un gendre ,

Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.

Je veux me l'acquérir ; je veux , s'il m'est possible ,

A force d'amitiés si bien le ménager ,

Que quand je voudrai me venger

J'en tire un secours infaillible.

Ainsi je flate ses desirs ,

J'applaudis , je défère à ses nouveaux soupirs ,

Je me fais l'auteur de sa joie ,

Je fers sa passion , & sous cette couleur

Je m'ouvre dans son ame une infaillible voie ,

A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

CLÉON.

Oui , mais Agéfilas , seigneur , aime Mandane ,

Du moins toute sa cour ose le deviner ;

Et promettre à Cotys cette illustre Persane ,

C'est lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ses vœux mon tyran l'acorde , ou la refuse ,

De la manière dont j'en use ,  
 Il ne peut m'ôter son apui ;  
 Et de quelque façon que la chose se passe ,  
 Ou je fais la première grace ,  
 Ou j'aigris puissamment ce rival contre lui.  
 J'ai même à souhaiter que son feu se déclare.  
 Comme de notre Sparte il choquera les loix ,  
 C'est une occasion que lui-même il prépare ,  
 Et qui peut la résoudre à mieux choisir ses rois.  
 Nous avons trop longtems asservi sa couronne  
     A la vaine splendeur du sang ,  
 Il est juste à son tour que la vertu la donne ,  
 Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang.  
 Ma ligue est déjà forte , & ta harangue est prête  
     A faire éclater la tempête ,  
 Si-tôt qu'il aura mis ma patience à bout :  
 Si pourtant je voyais sa haine enfin bornée  
 Ne mettre aucun obstacle à ce double hyménée ,  
 Je crois que je pourrais encor oublier tout.  
 En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage ;  
 Je vois dans sa grandeur le prix de mon courage ,  
 Le fruit de mes travaux , l'effet de mon crédit :  
 Un reste d'amitié tient mon ame en balance ;  
 Quand je veux le haïr je me fais violence ,  
 Et me force à regret à ce que je t'ai dit.

Il faut, il faut enfin qu'avec lui je m'explique,  
 Que j'en sache qui peut causer  
 Cette haine si lâche & qu'il rend si publique,  
 Et fasse un digne effort à le défabuser.

C L É O N.

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées ;  
 Mais vous ne songez point avec quels sentimens  
 Vos deux filles intéressées  
 Apprendront de tels changemens.

L Y S A N D E R.

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte,  
 Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien ;  
 Pour l'autre, elle a de vrai l'ame un peu moins  
 ouverte,  
 Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.  
 Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance.

C L É O N.

Quand cette obéissance a fait un digne choix,  
 Le cœur tombé par-là sous une autre puissance,  
 N'obéit pas toujours une seconde fois.

L Y S A N D E R.

Les voici, laissez nous, afin qu'avec franchise  
 Leurs ames s'en ouvrent à moi.



## SCÈNE VII.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

L Y S A N D E R.

**J'**Aprens avec quelque surprise,  
 Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi.  
 Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,  
 Spitridate n'en fait pas moins.

E L P I N I C E.

Si l'on nous fait quelque injustice,  
 Seigneur, notre devoir s'en remet à vos soins,  
 Je ne fais qu'obéir.

A G L A T I D E.

J'en fais donc davantage ;  
 Je fais que Spitridate adore d'autres yeux,  
 Je fais que c'est ma sœur à qui va cet hommage,  
 Et quelque chose encor qu'elle vous dirait mieux.

E L P I N I C E.

Ma sœur, qu'aurai-je à dire ?

A G L A T I D E.

A quoi bon ce mystère ?  
 Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,  
 Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

ELPINICE.

Moi , je pourais l'aimer , & fans l'ordre d'un père ?

AGLATIDE.

Vous ne savez que c'est d'aimer , ou de haïr ;

Mais vous seriez pour lui fort aise d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut souffrir de vous , ma sœur !

AGLATIDE.

Le grand suplice ,

De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du service !

LYSANDER.

Rendez lui la pareille. Aime-t-elle Cotys ?

Et s'il falait changer entre vous de partis . . .

AGLATIDE.

Je n'ai pas besoin d'interprète ,

Et vous en dirai plus , seigneur , qu'elle n'en fait.

Cotys pourrait me plaire , & plairait en effet ,

Si pour toucher son cœur j'étais assez bien faite ;

Mais je suis fort trompée , ou cet illustre cœur

N'est pas plus à moi qu'à ma sœur.

LYSANDER.

Peut-être ce malheur d'assez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connais plus de vingt qui mourraient en ma  
place ,

Ou qui sauraient du moins hautement quereller  
 L'injustice de la fortune ;  
 Mais pour moi , qui n'ai pas une ame si commune ,  
 Je fais l'art de m'en consoler.  
 Il est d'autres rois dans l'Asie  
 Qui feront trop heureux de prendre votre apui ;  
 Et déjà je ne fais par quelle fantaisie  
 J'en crois voir à mes pieds de plus puissans que lui.

L Y S A N D E R.

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te  
 rendre ?

A G L A T I D E.

Je crois pour Spitridate avoir déjà fait voir  
 Que ma sœur n'a rien à m'apprendre  
 Sur le chapitre du devoir.  
 Elle fait obéir , & je le fais comme elle ;  
 C'est l'ordre , & je lui garde un cœur assez fidelle ,  
 Pour en subir toutes les loix ;  
 Mais pour régler ma destinée ,  
 Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix ,  
 Vous arrêteriez votre choix  
 Sur une tête couronnée ,  
 Et ne m'offririez que des rois.

L Y S A N D E R.

C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La couronne , seigneur , orne bien une tête ;  
 Je me la figurais sur celle de ma sœur ,  
     Lorsque Cotys devait l'y mettre ;  
 Et quand j'en contempiais la gloire & la douceur ,  
     Quand je ne pouvais me promettre ,  
 Un peu de jalousie & de confusion  
 Mutinait mes desirs , & me soulevait l'ame ;  
     Et comme en cette occasion  
 Mon devoir pour agir n'attendait point ma flame . . .

ELPINICE.

La gloire d'obéir à votre grand regret  
     Vous faisait pester en secret ;  
 C'est l'ordre , & du devoir la scrupuleuse idée . . .

AGLATIDE.

Que dites-vous , ma sœur , qu'osez-vous hasarder ?  
 Vous qui tantôt . . . .

ELPINICE.

    Ma sœur , laissez moi vous aider.  
 Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes sentimens ,  
     Vous vous prenez trop mal aux vôtres ;  
 Et si je suis jamais réduite aux truchemens ,  
     Il m'en faudrait bien chercher d'autres.

Seigneur, quoi qu'il en soit, voilà quelle je suis.  
 J'acceptais Spitridate avec quelques ennuis ;  
 De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée,  
     Sans que mon ame soit changée.  
 Mon devoir régne encor sur mon ambition ;  
 Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai sans peine ;  
     Mais de mon inclination  
     Je mourrai fille, ou vivrai reine.

E L P I N I C E.

Achevez donc, ma sœur, dites qu'Agéfilas...

A G L A T I D E.

Ah, seigneur, ne l'écoutez pas,  
 Ce qu'elle vous veut dire est une bagatelle,  
 Et même, s'il le faut, je la dirai mieux qu'elle.

L Y S A N D E R.

Di donc : Agéfilas ?

A G L A T I D E.

M'aimait jadis un peu,  
 Du moins lui-même à Sparte il m'en fit confidence ;  
 Et s'il me difait vrai, sa noble impatience  
     De vous en demander l'aveu  
     N'attendait qu'après l'hyménée  
     De cette aimable & chère aînée.  
 Mais s'il atendait là que mon tour arrivé  
     Autorisât à ma conquête

La flamme qu'en réserve il tenait toute prête,  
 Son amour est encor ici plus réservé ;  
 Et soit que dans Ephèse un autre objet me passe,  
 Soit que par complaisance il cède à son rival,  
 Il me fait à présent la grace  
 De ne m'en dire bien ni mal.

L Y S A N D E R.

D'un pareil changement ne cherche point la cause ;  
 Sa haine pour ton père à cet amour s'opose ;  
 Mais n'importe , il est bon que j'en sois averti :  
 J'agirai d'autre sorte avec cette lumière ;  
 Et suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,  
 Nous verrons à prendre parti.

S C E N E V I I I.

E L P I N I C E , A G L A T I D E.

E L P I N I C E.

**M**A sœur , je vous admire , & ne saurais com-  
 prendre  
 Cet inépuisable enjoûment ,  
 Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous dé-  
 fendre ,  
 Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes.  
Je fais comme il faut vivre, & m'en trouve fort bien.  
    La joie est bonne à mille choses,  
    Mais le chagrin n'est bon à rien.  
Ne perds-je pas assez sans doubler l'infortune,  
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal ?  
    Perte sur perte est importune,  
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.  
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,  
C'est lui prêter une aide à nous faire un supplice.  
Pour moi, qui ne puis pas souffrir tant de pouvoir,  
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.  
    Mais allons rejoindre mon père,  
J'ai quelque chose encor à lui faire favoir.

*Fin du second acte.*

---

## A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E.

AGESILAS, LYSANDER, XÉNOCLÉS.

L Y S A N D E R.

**J**E ne suis point surpris qu'à ces deux hyménées  
 Vous refusez, seigneur, votre consentement;  
 J'aurais eu tort d'attendre un meilleur traitement  
 Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.  
 Il est le sang d'Hercule en elle comme en vous,  
 Et méritait par-là quelque destin plus doux;  
 Mais s'il vous peut donner un titre légitime  
     Pour être leur maître, & leur roi,  
 C'est pour l'une & pour l'autre une espèce de crime,  
     Que de l'avoir reçu de moi.  
 J'avais crû toutefois que l'exil volontaire,  
 Où l'amour paternel près d'elle m'eût réduit,  
 Moi qui de mes travaux ne vois plus d'autre fruit  
     Que le malheur de vous déplaire,  
     Comme il délivrerait vos yeux  
     D'une insupportable présence,  
 A mes jours presque usés obtiendrait la licence



D'aller finir sous d'autres cieux.

C'était là mon dessein ; mais cette même envie  
Qui me fait près de vous un si malheureux fort,  
Ne saurait endurer, ni l'éclat de ma vie,  
Ni l'obscurité de ma mort.

A G É S I L A S.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie & la haine  
Ont persécuté les héros.

Hercule en sert d'exemple, & l'histoire en est pleine:  
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repos.  
Cependant cet exil, ces retraites paisibles,  
Cet unique souhait d'y terminer leurs jours,  
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours;  
Ils ont toujours leur grace, ils font toujours plau-  
fibles ;

Mais ils ne sont pas vrais toujours :  
Et souvent des périls, ou cachés ou visibles,  
Forcent notre prudence à nous mieux assurer  
Qu'ils ne veulent se figurer.

Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières

Vous ayez prévu mes refus ;

Mais je m'étonne fort que les ayant prévus ,

Vous n'en ayez pû voir les raisons bien entières.

Vous êtes un grand homme, & de plus, mécontent.

J'avoûrai plus encor, vous avez lieu de l'être,

Ainsi

Ainsi de ce repos , où votre ennui prétend ,  
Je dois prévoir en roi quel désordre peut naître ;  
Et regarde en quels lieux il vous plait de porter  
Des chagrins qu'en leur tems on peut voir éclater.  
Ceux que prend pour exil , ou choisit pour asyle ,  
Ce dessein d'une mort tranquile ,  
Des Perses & des Grecs séparent les états.  
L'affiète en est heureuse , & l'accès difficile ;  
Leurs maîtres ont du cœur , leurs peuples ont des  
bras ;

Ils viennent de nous joindre avec une puissance  
A beaucoup espérer , à craindre beaucoup d'eux ;  
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance ,  
Que de mettre à leur tête un guerrier si fameux.  
C'est vous qui les donnez l'un & l'autre à la Grèce :  
L'un fut ami de Perse , & l'autre son sujet.  
Le service est bien grand , mais aussi je confesse  
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.  
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres ;  
Et si par des liens , & si forts , & si tendres ,  
Vous pouvez aujourd'hui les atacher à vous ,  
Vous vous les donnez plus qu'à nous.

Si malgré le secours , si malgré les services  
Qu'un ami doit à l'autre , un sujet à son roi ,  
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi ,

Sans aucun droit sur eux , fans aucuns bons ofices ,  
 Avec quelle facilité  
 N'immoleront-ils point une amitié nouvelle  
 A votre courage irrité ,  
 Quand vous ferez agir toute l'autorité  
 De l'amour conjugale , & de la paternelle !  
 Et que l'ocasion aura d'heureux momens  
 Qui flatent vos ressentimens ;  
 Vous ne nous laissez aucun gage ;  
 Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.  
 Voyez donc ce projet comme je l'envisage ,  
 Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.  
 Vous avez jusqu'ici fait paraître un vrai zèle ,  
 Un cœur si généreux , une ame si fidèle ,  
 Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi :  
 Mais le tems quelquefois inspire une autre envie.  
 Comme vous Thémistocle avait fort bien servi ,  
 Et dans la cour de Perse il a fini sa vie.

L Y S A N D E R .

Si c'est avec raison que je suis mécontent ,  
 Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,  
 Et si jusqu'à ce point on me croit important ,  
 Que mes ressentimens puissent vous être à craindre,  
 Oserais-je vous demander  
 Ce que vous a fait Lyfander ,

Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,  
Seigneur; & s'il est vrai qu'un homme tel que moi,  
Quand il est mécontent, peut desservir son roi,

    Pourquoi me forcez-vous à l'être ?

Quelque avis que je donne, il n'est point écouté;  
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain  
    ôté:

Me choisir pour apui, c'est courir à sa perte.

Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis;  
Et comme s'il fallait agir à guerre ouverte,

    Vous détruisez tous mes amis :

Ces amis dont pour vous je gagnai les suffrages,  
Quand il falut aux Grecs élire un général,  
Eux qui vous ont fournis les plus nobles courages,  
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal.

Leur seul amour pour moi les livre à leur ruine;  
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien :

Cependant plus j'y songe, & plus je m'examine,  
Moins je trouve, seigneur, à me reprocher rien.

*A G E S I L A S.*

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne  
Pour avoir oublié que vous me fites roi,

    Lorsqu'on balança ma couronne  
    Entre Léotychide & moi.

Peut-être n'osez-vous me vanter un service

Qui ne me rendît que justice ,  
 Puisque nos loix voulaient ce qu'il fut maintenir ;  
 Mais moi qui l'ai reçû , je veux m'en souvenir.  
 Vous m'avez donc fait roi , vous m'avez de la  
 Grèce

Contre celui de Perse établi général ;  
 Et quand je sens dans l'ame une ardeur qui me  
 presse

De ne m'en revancher pas mal ,  
 A peine sommes-nous arrivés dans Ephèse ,  
 Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous ,  
 Que sans considérer si j'en serai jaloux ,  
 Ou s'il se peut que je m'en taïse ,  
 Vous vous saisissez par vos mains  
 De plus que votre récompense ,  
 Et tirant toute à vous la suprême puissance ,  
 Vous me laissez des titres vains.

On s'empresse à vous voir, on s'éforce à vous plaire;  
 On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère;  
 On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.  
 Mon palais près du votre est un lieu défolé ;  
 Et le généralat , comme le diadème ,  
 M'érige sous votre ordre un fantôme éclatant ,  
 En colosse d'état qui de vous seul atend  
 L'ame qu'il n'a pas de lui-même ,

Et que vous seul faites aller ,  
Où pour vos intérêts il le faut étaler.  
Général en idée , & monarque en peinture ,  
De ces illustres noms pourais-je faire cas ,  
S'il les fallait porter moins comme Agéfilas ,  
    Que comme votre créature ,  
Et montrer avec pompe au reste des humains  
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?  
    Si vous m'avez fait roi, Lyfander , je veux l'être.  
Soyez moi bon sujet , je vous serai bon maître ;  
Mais ne prétendez plus partager avec moi ,  
    Ni la puissance , ni l'emploi.  
Si vous croyez qu'un sceptre acable qui le porte ;  
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids ;  
    Laissez discerner à mon choix  
Quelle main à m'aider pourrait être assez forte.  
Vous aurez bonne part à des emplois si doux ,  
    Quand vous pourrez m'en laisser faire ;  
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire ,  
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.  
    Je passe à vos amis qu'il m'a falu détruire.  
Si dans votre vrai rang je voulais vous réduire ,  
Et d'un pouvoir surpris saper les fondemens ,  
Ils étaient tout à vous , & par reconnaissance ,  
    D'en avoir reçû leur puissance ,

Ils ne considéraient que vos commandemens.  
 Vous seul les aviez faits souverains dans leurs villes;  
 Et j'y verrais encor mes ordres inutiles,  
 A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,  
 Et changé comme vous la face des états.

Chez tous nos Grecs Afiatiques  
 Votre pouvoir naissant trouva des républiques,  
 Que sous votre cabale il vous plut asservir :  
 La vieille liberté, si chère à leurs ancêtres,  
 Y fut par-tout forcée à recevoir dix maîtres ;  
 Et dès qu'on murmurait de se la voir ravir,  
 On voyait par votre ordre immoler les plus braves  
 A l'empire de vos esclaves.

J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés :  
 En leur premier état j'ai remis toutes choses ;  
 Et la gloire d'agir par de plus justes causes  
 A produit des effets plus doux & plus aimés.  
 J'ai fait à votre exemple ici des créatures,  
 Mais sans verser de sang, sans causer de murmures ;  
 Et comme vos tyrans prenaient de vous la loi,  
 Comme ils étaient à vous, les peuples sont à moi.  
 Voilà quelles raisons ôtent à vos services  
 Ce qu'ils vous semblent mériter,  
 Et colorent ces injustices  
 Dont vous avez raison de vous mécontenter.

Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange ,  
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur ;  
Changez , si vous pouvez , de conduite & d'hu-  
meur ;

Mais n'espérez pas que je change.

L Y S A N D E R.

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel ,  
Du moins , graces aux dieux , je ne vois dans vos  
plaintes

Que des raisons d'état , & de jalouses craintes ,  
Qui me font malheureux , & non pas criminel.  
Non , seigneur , que je veuille être assez téméraire ,  
Pour oser d'injustice acuser mes malheurs.

L'action la plus belle a diverses couleurs ;  
Et lorsqu'un roi prononce , un sujet doit se taire.

Je voudrais seulement vous faire souvenir  
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées ,  
Sans avoir amassé que ces nobles fumées

Qui gardent les noms de finir.

Sparte , pour qui j'allais de victoire en victoire ,  
M'a toujours vû pour fruit n'en vouloir que la gloire ,  
Et faire en son épargne entrer tous les trésors  
Des peuples subjugués par mes heureux efforts.

Vous-même le savez , que quoi qu'on m'ait vû  
faire ,



Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père ;  
 Tant il est vrai , seigneur , qu'en un si long emploi  
 J'ai tout fait pour l'état , & n'ai rien fait pour moi.  
 Dans ce manque de bien Cotys & Spitridate ,  
 L'un roi , l'autre en pouvoir égal peut-être aux  
 rois ,

M'ont assez estimé pour y borner leur choix ;  
 Et quand de les pourvoir un doux espoir me flate ;  
 Vous semblez m'envier un bien  
 Qui fait ma récompense , & ne vous coûte rien.

A G É S I L A S.

Il nous ferait honteux que des mains étrangères  
 Vous payassent pour nous de ce qui vous est dû.  
 Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires ,  
 Et son prix croit souvent , plus il est attendu.  
 D'ailleurs , n'aurait-on pas quelque lieu de vous  
 dire ,

Si je vous permettais d'accepter ces partis ,  
 Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys ,  
 Vous auriez fait pour vous plus que pour notre em-  
 pire ?

Que vos seuls intérêts vous auraient fait agir ?  
 Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir ?  
 Vos filles sont d'un sang que Sparte aime , & révère  
 Assez pour les payer des services d'un père.

Je veux bien en répondre , & moi-même au besoin  
J'en ferai mon affaire , & prendrai tout le soin.

L Y S A N D E R.

Je n'attendais , seigneur , qu'un mot si favorable ;  
Pour finir envers vous mes importunités ;  
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'acable,  
Puisque vous avez ces bontés.

Aglatide sur-tout aura l'ame ravie  
De perdre un époux à ce prix ;  
Et moi , pour me venger de vos plus durs mépris ,  
Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

---

*S C E N E II.*

*A G É S I L A S, X É N O C L E S.*

*A G É S I L A S.*

**D'**Un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé ;  
Son père qui l'a sù dans son ame s'en flate ;  
Et sur ce vain espoir il part tout consolé  
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.  
Tu l'as vû , Xénocles , tout d'un coup s'adoucir.

*X É N O C L E S.*

Oui , mais enfin , seigneur , il est tems de le dire ,  
Tout soumis qu'il paraît , aprenez qu'il conspire ,

Et par où sa vengeance espère y réussir.  
 Ce confident choisi , Cléon d'Halicarnasse ,  
     Dont l'éloquence a tant d'éclat ,  
 Lui vend une harangue à renverser l'état ,  
 Et le mettre bientôt lui-même en votre place.  
 En voici la copie , & je la viens d'avoir  
 D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,  
 De l'esclave Damis, qui sert de secrétaire  
     A cet orateur mercenaire ,  
     Et plus mercenaire que lui ,  
 Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.  
 On y soutient , seigneur , que notre république  
 Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans ,  
 A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans ,  
     Et non plus suivant l'ordre antique ,  
     Qui règle ce choix par le sang ;  
 Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang  
 Elever le mérite & les rares services.  
     J'ignore quels sont les complices ;  
 Mais il pourra d'Ephèse écrire à ses amis ,  
 Et soudain le paquet entre vos mains remis  
     Vous instruira de toutes choses.  
     Cependant j'ai fait mon devoir.  
 Vous voyez le dessein , vous en savez les causes ;  
 Votre perte en dépend , c'est à vous d'y pourvoir.

## A G É S I L A S.

A te dire le vrai , l'affaire m'embarasse ;  
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse ,  
Tant la confusion de mes raisonnemens  
Etonne mes ressentimens.

Lyfander m'a fervi ; j'aurais une ame ingrate ,  
Si je méconnaiffais ce que je tiens de lui ;  
Il a fervi l'état , & fi fon crime éclate ,  
Il y trouvera de l'apui.

Je fens que ma reconnaissance  
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert :  
Mais enfin il y va de toute ma puiffance ,  
Si je ne le perds , il me perd.

Ce que veut l'intérêt , la prudence ne l'ose.  
Tu peux juger par-là du défordre où je fuis.  
Je vois qu'il faut le perdre , & plus je m'y difpofe ,  
Plus je doute fi je le puis.

Sparte eft un état populaire ,  
Qui ne donne à fes rois qu'un pouvoir limité ;  
On peut y tout dire , & tout faire ,  
Sous ce grand nom de liberté.

Si je fuis fouverain en tête d'une armée ,  
Je n'ai que ma voix au sénat ,  
Il faut y rendre compte , & tant de renommée  
Y peut avoir déjà quelque ligue formée ,

Pour autoriser l'atentat.

Ce prétexte flateur de la cause publique ,  
 Dont il le couvrira , si je le mets au jour ,  
 Tournera bien des yeux vers cette politique ,  
 Qui met chacun en droit de régner à son tour.  
 Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage ;  
 Et quand sur Lyfander j'aurai fait choir l'orage ,  
 Mille autres comme lui jaloux , ou mécontents ,  
 Se promettront plus d'heur à mieux choisir leur  
 tems.

Ainsi de toutes parts le péril m'environne.  
 Si je veux le punir , j'expose ma couronne ;  
 Et si je lui fais grace , ou veux diffimuler ,  
 Je dois craindre . . .

X É N O C L E S .

Cotys , seigneur , vous veut parler.

A G É S I L A S .

Voyons quelle est sa flamme, avant que de résoudre  
 S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

---

S C E N E III.

COTYS, AGÉSILAS, XÉNOCLÉS.

AGÉSILAS.

SI vous n'êtes, seigneur, plus mon ami qu'a-  
mant,

Vous me voudrez du mal avec quelque justice ;  
Mais vous m'êtes trop cher pour souffrir aisément  
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice.

Non qu'entre un si grand homme & moi  
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine ;  
Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine ,  
Qu'un sujet déplaise à son roi.

D'ailleurs, je n'ai pas crû votre ame fort éprise ;  
Sans l'avoir jamais vûe elle vous fut promise ;  
Et la foi qui ne tient qu'à la raison d'état ,  
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne, tyrannise ;  
Et fait sur tout le cœur un secret attentat.

C O T Y S.

Seigneur, la personne est aimable.  
Je promis de l'aimer avant que de la voir,  
Et sentis à sa vûe un acord agréable  
Entre mon cœur & mon devoir.

La froideur toutefois que vous montrez au père ,  
M'en donne un peu pour elle , & me la rend moins  
chère :

Non que j'ose après vos refus  
Vous assurer encor que je ne l'aime plus.  
Comme avec ma parole il nous falait la vôtre ,  
Vous dégager ma foi , mon devoir , mon honneur ;  
Mais si vous en voulez dégager tout mon cœur ,  
Il faut l'engager à quelque autre.

A G É S I L A S.

Choisissez , choisissez , & s'il est quelque objet  
A Sparte , ou dans toute la Grèce ,  
Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse ,  
Tenez vous sûr d'un prompt effet.  
En est-il qui vous touche , en est-il qui vous plaise ?

C O T Y S.

Il en est , oui , seigneur , il en est dans Ephèse ;  
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour ,  
Il ne faut point aller plus loin que votre cour.  
L'éclat & les vertus de l'illustre Mandane . . .

A G É S I L A S.

Que dites-vous , seigneur ? & quel est ce desir ?  
Quand par toute la Grèce on vous donne à choisir ,  
Vous choisissez une Perfane !  
Pensez-y bien , de grace , & ne nous forcez pas

Nous qui vous aimons , à connaître  
 Que pressé d'un amour qui ne vient pas de naître ,  
 Vous ne venez à moi que pour suivre ses pas.

C O T Y S.

Mon amour en ces lieux ne cherchait qu'Elpinice :  
 Mes yeux ont rencontré Mandane par hazard ;  
 Et quand ce même amour de vos froideurs complice  
 S'est voulu pour vous plaire atacher autre part ,  
 Les fiens ont attiré toute la déférence  
 Que j'ai crû devoir rendre à votre aversion ;  
 Et je l'ai regardée , après votre alliance ,  
     Bien moins Persane de naissance ,  
     Que Grecque par adoption.

A G É S I L A S.

Ce sont subtilités que l'amour vous suggère ,  
 Dont nous voyons pour nous les succès incertains.  
 Ne pourriez-vous , seigneur , d'une amitié si chère  
 Mettre le grand dépôt en de plus sûres mains ?  
 Pausanias & moi nous avons des parentes ,  
 Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix ,  
     S'il ne s'allie au sang des rois.

C O T Y S.

Quand on aime , on se fait des règles différentes.  
 Spitridate a du nom , & de la qualité ;  
 Sans trône il a d'un roi le pouvoir en partage.



Votre Grâce en reçoit un pareil avantage ;  
 Et le sang n'y met pas tant d'inégalité ,  
     Que l'amour où sa sœur m'engage ,  
     Ravale fort ma dignité.  
 Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hazarde ,  
     Après l'exemple d'un grand roi ,  
 Qui , tout grand roi qu'il est , l'estime , & le re-  
     garde  
     Avec les mêmes yeux que moi ?  
 Si ce bruit n'est point faux , mon mal est sans re-  
     mède ;  
 Car enfin c'est un roi dont il me faut l'apui.  
     Adieu , seigneur , je la lui cède ,  
     Mais je ne la cède qu'à lui.

## S C E N E I V.

A G É S I L A S , X É N O C L E S.

A G É S I L A S.

**D'**Où fait-il , Xénocles , d'où fait-il que je l'ai-  
     me ?

Je ne l'ai dit qu'à toi , m'aurais-tu découvert ?

X É N O C L E S.

Si j'ose vous parler , seigneur , à cœur ouvert ,

Il ne le fait que de vous-même.

L'éclat de ces faveurs , dont vous envelopez  
De votre faux secret le chatouilleux mystère ,  
Dit si haut malgré vous ce que vous pensez taire ,  
Que vous êtes ici le seul que vous trompez.  
De si brillans dehors font un grand jour dans l'ame ;  
Et quelque illusion qui puisse vous flater ,  
Plus ils déguisent votre flame ,  
Plus au travers du voile ils la font éclater.

A G É S I L A S.

Quoi , la civilité , l'acueil , la déférence ,  
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance ,  
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour amour ?

X É N O C L E S.

Il est bien malaisé qu'aux yeux de votre cour  
Il passe pour indifférence ;  
Et c'est l'en avouer assez ouvertement ,  
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre amant.  
Mais qu'importe , après tout ? Si du plus grand cou-  
rage  
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,  
Serait-il honteux de l'aimer ?

A G É S I L A S.

Non , & même avec gloire on s'en laisse charmer,  
Mais un roi que son trône à d'autres soins engage ;

Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît ,  
 Et que de sa grandeur y consent l'intérêt.  
 Voi donc si ma peine est légère.  
 Sparte ne permet point aux fils d'une étrangère  
 De porter son sceptre en leur main ;  
 Cependant à mes yeux Mandane a sù trop plaire ;  
 Je veux cacher ma flame , & je le veux en vain.  
 Empêcher son hymen , c'est lui faire injustice ,  
 L'épouser , c'est bleffer nos loix ;  
 Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix.  
 La donner à Cotys , c'est me faire un suplice ,  
 M'oposer à ses vœux , c'est le joindre au parti  
 Que déjà contre moi Lyfander a pû faire ;  
 Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire ,  
 J'en recevrai peut-être un honteux démenti.  
 Que ma confusion , que mon trouble est extrême !  
 Je me défens d'aimer , & j'aime ;  
 Et je sens tout mon cœur balancé nuit & jour  
 Entre l'orgueil du diadème ,  
 Et les doux espoirs de l'amour.  
 En qualité de roi , j'ai pour ma gloire à craindre ,  
 En qualité d'amant je vois mon fort à plaindre :  
 Mon trône avec mes vœux ne souffre aucun accord ;  
 Et ce que je me dois me reproche sans cesse ,  
 Que je ne suis pas assez fort

Pour triompher de ma faiblesse.

*X É N O C L È S.*

Toutefois il est tems , ou de vous déclarer ,  
Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer.

*A G É S I L A S.*

Le plus sûr , Xénoclès , n'est pas le plus facile.  
Cherche moi Spitridate , & l'amène en ce lieu ;  
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu  
Entre le charmant & l'utile.

*Fin du troisième acte.*

---

## A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

SPITRIDATE, ELPINICE.

S P I T R I D A T E.

**A**GÉSILAS me mande , il est tems d'éclater.  
 Que me permettez-vous , madame , de lui dire ?  
 M'en défavoûrez-vous , si j'ose me vanter  
     Que c'est pour vous que je soupire ?  
 Que je crois mes soupirs assez bien écoutés  
 Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres ,  
 Et que dans vos regards je vois quelques bontés  
     Qui semblent m'assurer des vôtres ?

E L P I N I C E.

Que servirait , seigneur , de vous y hasarder ?  
 Suis-je moins que ma sœur fille de Lyfander ?  
 Et la raison d'état qui romt votre hyménée ,  
 Regarde-t-elle plus la jeune que l'ainée ?  
 S'il n'eût point à Cotys refusé votre sœur ,  
 J'eusse osé présumer qu'il eût aimé la mienne ;  
 Et m'aurais dit moi-même avec quelque douceur ,  
*Il se l'est réservée , & veut bien qu'on m'obtienne.*

Mais il aime Mandane , & ce prince jaloux  
De ce que peut ici le grand nom de mon père ,  
N'a pour lui qu'une haine obstinée & féroce ,  
Qui ne lui peut souffrir de gendres tels que vous.

S P I T R I D A T E .

Puisqu'il aime ma sœur , cet amour est un gage  
Qui me répond de son suffrage.

Ses desirs prendront loi de mes propres desirs ;  
Et son feu pour les satisfaire

N'a pas moins besoin de me plaire ,

Que j'en ai de lui voir approuver mes soupirs.

Madame , on est bien fort quand on parle soi-même ,

Et qu'on peut dire au souverain :

*J'aime & je suis aimé , vous aimez comme j'aime ,  
Achevez mon bonheur , j'ai le vôtre en ma main.*

E L P I N I C E .

Vous ne songez qu'à vous , & dans votre ame éprise

Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt & plein effet.

Mais que fera Cotys à qui je suis promise ?

Me rendra-t-il ma foi , s'il n'est point satisfait ?

S P I T R I D A T E .

La perte de ma sœur lui servira de guide

A tourner ses desirs du côté d'Aglatide.

D'ailleurs , que pourra-t-il , si contre Agéfilas

Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas ?

E L P I N I C E.

Il a parole de mon père  
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content ;

Et mon père n'est pas un esprit inconstant ,  
Qui donne une parole incertaine & légère.  
Je vous le dis encor , seigneur , pensez-y bien :  
Cotys aura Mandane , ou vous n'obtiendrez rien.

S P I T R I D A T E.

Dites , dites un mot , & ma flame enhardie . . .

E L P I N I C E.

Que voulez-vous que je vous die ?  
Je suis sujette & fille , & j'ai promis ma foi ;  
Je dépens d'un amant , & d'un père , & d'un roi.

S P I T R I D A T E.

N'importe , ce grand mot produirait des miracles.  
Un amant avoué renverse tous obstacles ;  
Tout lui devient possible , il fléchit les parens ,  
Triomphe des rivaux , & brave les tyrans.  
Dites donc , m'aimez-vous ?

E L P I N I C E.

Que ma sœur est heureuse !

S P I T R I D A T E.

Quand mon amour pour vous la laisse sans amant ,  
Son destin est-il si charmant ,

Que vous en foyez envieuse ?

ELPINICE.

Elle est indifférente , & ne s'atache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous ?

ELPINICE.

• Que n'ai-je un cœur qui soit comme le sien !

SPITRIDATE.

Le vôtre est-il moins insensible ?

ELPINICE.

S'il ne tenait qu'à lui que tout vous fût possible ,  
Le devoir & l'amour ...

SPITRIDATE.

Ah , madame , achevez ,

Le devoir & l'amour , que vous feraient-ils faire ?

ELPINICE.

Voyez le roi , voyez Cotys , voyez mon père ;  
Fléchissez , triomphez , bravez ,  
Seigneur , mais laissez moi me taire.

---



## SCENE II.

MANDANE, ELPINICE, SPITRIDATE.

SPITRIDATE à *Mandane*.  
**V**enez, ma sœur, venez aider mes tristes feux  
 A combattre un injuste & rigoureux silence,

ELPINICE.

Hélas ! il est si bien de leur intelligence,  
 Qu'il vous dit plus que je ne veux.  
 J'en dois rougir, adieu. Voyez avec *Madame*  
 Le moyen le plus propre à servir votre flamme.  
 Des trois dont je dépens, elle peut tout sur deux.  
 L'un hautement l'adore, & l'autre au fond de l'ame;  
 Et son destin lui-même, ainsi que notre sort,  
 Dépend de les mettre d'accord.

## SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

**I**L est tems de résoudre avec quel artifice  
 Vous pourrez en venir à bout,  
 Vous, ma sœur, qui tantôt me répondiez de tout,

Si j'avais le cœur d'Elpinice ,  
 Il est à moi ce cœur , son silence le dit.  
 Son adieu le fait voir , sa fuite le proteste ;  
 Et si je n'obtiens pas le reste ,  
 Vous manquez de parole , ou du moins de crédit.

M A N D A N E.

Si le don de ma main vous peut donner la sienne ,  
 Je vous sacrifierai tout ce que j'ai promis ;  
 Mais vous , répondez-vous que ce don vous l'ob-  
 tienne ,

Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis ?  
 Le roi qui vous refuse à Lyfander pour gendre ,  
 Y consentira-t-il si vous m'ofrez à lui ?  
 Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui ,  
 Lyfander voudra-t-il se rendre ?

Lui qui ne vous remet votre première foi  
 Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paraître ,  
 Ne vous fait-il pas cette loi ,  
 Que sans le rendre heureux , vous ne le sauriez être ?

S P I T R I D A T E.

Cotys de cet espoir ose en vain se flater ;  
 L'amour d'Agéfilas à son amour s'opose.

M A N D A N E.

Et si vous ne pensez à le mieux écouter ,  
 Lyfander d'Elpinice en sa faveur dispose.

A G É S I L A S.

S P I T R I D A T E.

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

M A N D A N E.

Comme vous aimez Elpinice.

S P I T R I D A T E.

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

M A N D A N E.

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

S P I T R I D A T E.

Que ne peut point un roi ?

M A N D A N E.

Quels droits n'a point un père ?

S P I T R I D A T E.

Inexorable sœur !

M A N D A N E.

Impitoyable frère ,

Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi ,

Et ne sauriez vous faire une pareille loi.

S P I T R I D A T E.

Hélas ! considérez . . .

M A N D A N E.

Considérez vous-même . . .

S P I T R I D A T E.

Que j'aime , & que je suis aimé.

MANDANE.

Que je suis aimé, & que j'aime.

SPIRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé.

Le sexe vous apprend à régner sur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flammes.

Dites que votre ardeur à force d'éclater

S'exhale, se dissipe, ou du moins s'exténue,

Quand la nôtre grossit sous cette retenue,

Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.

Je vous parle, seigneur, avec une ame ouverte ;

Et si je vous voyais capable de raison,

Si quand l'amour domine elle était de saison...

SPIRIDATE.

Ah, si quelque lumière enfin vous est offerte,

Expliquez vous, de grace, & pour le commun bien

Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE.

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles

Presque impossibles à forcer ;

Et si pour nous le ciel n'est prodigue en miracles,

Nous espérons en vain nous en débarrasser.

Tirons nous une fois de cette servitude,

Qui nous fait un destin si rude.

Bravons Agéfilas , Cotys , & Lyfander :  
 Qu'ils s'accordent fans nous s'ils peuvent s'accorder.  
 Dirai-je tout ? cessons d'aimer & de prétendre ,  
 Et nous cesserons d'en dépendre.

S P I T R I D A T E.

N'aimer plus ! Ah , ma sœur !

M A N D A N E.

J'en soupire à mon tour ;  
 Mais un grand cœur doit être au dessus de l'amour.  
 Quel qu'en soit le pouvoir , quelle qu'en soit l'at-  
 teinte ,  
 Deux ou trois soupirs étouffés ,  
 Un moment de murmure , une heure de contrainte ,  
 Un orgueil noble & ferme , & vous en triomphez.  
 N'avons-nous secoué le joug de notre prince  
 Que pour choisir des fers dans une autre province ?  
 Ne cherchons-nous ici que d'illustres tyrans ,  
 Dont les chaînes plus glorieuses  
 Soumettent nos destins aux obscurs différends  
 De leurs haines mystérieuses ?  
 Ne cherchons-nous ici que les occasions  
 De fournir de matière à leurs divisions ,  
 Et de nous imposer un plus rude esclavage  
 Par la nécessité d'obtenir leur suffrage ?  
 Puisque nous y cherchons tous deux la liberté ,

Tâchons de la goûter , seigneur , en sûreté.  
Réduisons nos souhaits à la cause publique.

N'aimons plus que par politique ;  
Et dans la conjoncture où le ciel nous a mis ,  
Faisons des protecteurs , sans faire d'ennemis.  
A quel propos aimer , quand ce n'est que déplaire

A qui nous peut nuire ou servir ?  
S'il nous en faut l'apui , pourquoi nous le ravir ?  
Pourquoi nous attirer sa haine & sa colère ?

S P I T R I D A T E.

Oui , ma sœur , & j'en suis d'accord ;  
Agéfilas ici maître de notre fort ,  
Peut nous abandonner la Persane irritée ,  
Et nous laisser rentrer , malgré tout notre effort ,  
Sous la captivité que nous avons quittée.  
Cotys ni Lyfander ne nous soutiendront pas ,  
S'il faut que sa colère à nous perdre s'applique.  
Aimez , aimez-le donc , du moins par politique ,  
Ce redoutable Agéfilas.

M A N D A N E.

Voulez-vous que je le prévienne ,  
Et qu'en dépit de la pudeur  
D'un amour commandé l'obéissante ardeur  
Ose faire éclater ma flamme avant la fiente ?  
On dit que je lui plais , qu'il soupire en secret ,

Qu'il retient , qu'il combat ses desirs à regret ;  
 Et cette vanité qui nous est naturelle ,  
 Veut croire ainsi que vous qu'on en juge assez bien :  
 Mais enfin c'est un feu sans aucune étincelle.  
 Je crois ce qu'on en dit , & n'en fais encor rien.  
 S'il m'aime , un tel silence est la marque certaine  
     Qu'il craint Sparte & ses dures loix :  
 Qu'il voit qu'en m'épousant , s'il peut m'y faire  
     reine ,  
     Il ne peut lui donner de rois ;  
 Que sa gloire . . .

S P I T R I D A T E.

Ma sœur, l'amour vaincra, sans doute ;  
 Ce héros est à vous, quelques loix qu'il redoute ;  
 Et si par la prière il ne les peut fléchir ,  
 Ses victoires auront de quoi l'en afranchir.  
 Ces loix, ces mêmes loix s'imposeront silence  
     A l'aspect de tant de vertus,  
 Ou Sparte l'avoûra d'un peu de violence ,  
 Après tant d'ennemis à ses pieds abattus.

M A N D A N E.

C'est vous flater beaucoup en faveur d'Elpinice ,  
 Que ce prince , après tout , ne vous peut acorder  
     Sans une éclatante injustice ,  
 A moins que vous ayez l'aveu de Lyfander.

D'ailleurs, en exiger un hymen qui le gêne ,  
Et lui faire des loix au milieu de sa cour ,  
N'est-ce point hautement lui demander sa haine ,  
Quand vous lui promettez l'objet de son amour ?

*S P I T R I D A T E.*

Si vous saviez, ma sœur, aimer autant que j'aime....

*M A N D A N E.*

Si vous saviez, mon frère, aimer comme je fais,  
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même,  
Et faire violence à de si doux souhaits.

Je vous en parle en vain. Allez, frère barbare,  
Voir à quoi Lyfander se résoudra pour vous;  
Et si d'Agéfilas la flame se déclare,  
J'en mourrai, mais je m'y résous.

---

*S C E N E I V.*

*S P I T R I D A T E, M A N D A N E, A G L A T I D E.*

*A G L A T I D E.*

**V**ous me quittez, seigneur, mais vous croyez-  
vous quite,

Et que ce soit assez que de me rendre à moi ?

*S P I T R I D A T E.*

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,



Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi ?

A G L A T I D E.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende ;  
Et si je vous la rends, savez-vous à quel prix ?

S P I T R I D A T E.

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande ,  
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris.

A G L A T I D E.

Moi, des mépris pour vous !

S P I T R I D A T E.

*C'est ainsi que j'appelle*

Un feu si bien promis, & si mal allumé.

A G L A T I D E.

Si je ne vous aimais, je vous aurais aimé ;  
Mon devoir m'en était un garant trop fidelle.

S P I T R I D A T E.

Il ne vous répondait que d'agir un peu tard ,  
Et laissait beaucoup au hazard.

Votre ordre cependant vers une autre me chasse ,  
Et vous avez quitté la place à votre sœur.

A G L A T I D E.

Si je vous ai donné de quoi remplir la place ,  
Ne me devez - vous point de quoi remplir mon  
cœur ?

S P I T R I D A T E.

*S P I T R I D A T E.*

J'en suis au désespoir , mais je n'ai point de frère ,  
Que je puisse à mon tour vous prier d'accepter.

*A G L A T I D E.*

Si vous n'en avez point par qui me satisfaire ,  
Vous avez une sœur qui vous peut aquiter.  
Elle a trop d'un amant , & si sa flame heureuse  
Me renvoyait celui dont elle ne veut plus ,  
Je ne suis point d'humeur fâcheuse ,  
Et m'acommoderais bien-tôt de ses refus.

*S P I T R I D A T E.*

De tout mon cœur je l'en conjure :  
Envoyez lui Cotys , ou même Agéfilas ,  
Ma sœur , & prenez soin d'apaiser ce murmure ,  
Qui cherche à m'imputer des sentimens ingrats.  
Je vous laisse entre vous faire ce grand partage ,  
Et vais chez Lyfander voir quel fera le mien.  
Madame , vous voyez , je ne puis davantage ,  
Et qui fait ce qu'il peut n'est plus garant de rien.

---

## S C E N E V.

A G L A T I D E , M A N D A N E.

A G L A T I D E.

**V**ous pouvez-vous résoudre à payer pour ce frère,

Madame, & de deux rois daignant en choisir un,  
 Me donner en sa place, ou le plus importun,  
 Ou le moins digne de vous plaire ?

M A N D A N E.

Hélas !

A G L A T I D E.

Je n'entens pas des mieux  
 Comme il faut qu'un hélas s'explique ;  
 Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,  
 Je suis muette à la réplique.

M A N D A N E.

Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir ?  
 Il ne se fait que trop entendre.

A G L A T I D E.

Si j'avais comme vous de deux rois à choisir,  
 Mes déplaisirs auraient peu de chose à prétendre.

Parlez donc, & de bonne foi,  
 Aquitez par ce choix Spitridate envers moi.

Ils font tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y fais pas moi-même.

AGLATIDE.

Qui des deux est l'aimé ?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,  
Si le plus digne amour, de quoi qu'il soit d'accord,  
Ne peut décider de mon sort ?

AGLATIDE.

Ainsi je dois perdre espérance  
D'obtenir de vous aucun d'eux ?

MANDANE.

Donnez moi votre indifférence,  
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en ferait un peu trop, leur mérite est si rare,  
Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE.

Il est grand, mais bien moins que la félicité  
De votre insensibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame insensible ;  
Je l'ai tendre, & qui souffre aisément de beaux feux ;  
Mais je fais ne vouloir que ce qui m'est possible,

Quand je ne puis ce que je veux.

M A N D A N E.

Laissez donc faire au ciel , au tems , à la fortune ,  
 Ne voulez que ce qu'ils voudront ;  
 Et sans prendre d'atache , ou d'idée importune ,  
 Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

A G L A T I D E.

Il m'en pourrait coûter mes plus belles années ,  
 Avant qu'ainsi deux rois en devinssent le prix ;  
 Et j'aime mieux borner mes bonnes destinées  
 Au plus digne de vos mépris.

M A N D A N E.

Donnez moi donc , madame , un cœur comme  
 le vôtre ;  
 Et je vous les redonne une seconde fois ;  
 Ou si c'est trop de l'un & l'autre ,  
 Laissez-m'en le rebut , & prenez-en le choix.

A G L A T I D E.

Si vous leur ordonnez à tous deux de m'en croire ,  
 Et que l'obéissance eût pour eux quelque apas ,  
 Peut-être que mon choix satisferait ma gloire ,  
 Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairait pas.

M A N D A N E.

Qui peut vous assurer de cette obéissance ?  
 Les rois même en amour savent mal obéir ,

Et les plus enflamés s'éforcent de haïr,  
Si-tôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE.

Je vois bien ce que c'est, vous voulez tout garder.  
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes ;  
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille acorder,  
L'œil règne avec plaisir sur deux si grandes têtes.  
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.  
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire  
Sur l'un & l'autre de ces rois,  
Bien qu'à l'envi pour vous l'un & l'autre soupire ;  
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,  
Quoique la jalousie assez peu m'inquiète,  
Je ne fais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous  
Tout ce que votre cœur souhaite.

---

SCENE VI.

COTYS, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE à Cotys.

**S**Eigneur, vous le savez, ma sœur a votre foi,  
Et ne vous la rend que pour moi.  
Usez-en comme bon vous semble ;  
Mais sachez que je me promets

De ne vous la rendre jamais,  
A moins d'un roi qui vous ressemble.

---

## S C E N E VII.

C O T Y S , M A N D A N E.

M A N D A N E.

**L'**Étrange contretems que prend sa belle humeur,  
Et la froide galanterie,  
D'affecter par bravade à tourner son malheur  
En importune raillerie !  
Son cœur l'en défavoue , & murmurant tous bas . . .

C O T Y S.

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte ,  
Tout ce qu'elle en prétend ne m'allarmerait pas,  
Si le pouvoir d'Agéfilas  
Ne me portait dans l'ame une plus juste crainte.  
Pourez-vous l'aimer ?

M A N D A N E.

Non.

C O T Y S.

Pourez-vous l'épouser ?

M A N D A N E.

**V**ous-même , dites moi , puis-je m'en excuser ?

Et quel bras, quel secours apeller à mon aide,  
Lorsqu'un frère me donne, & qu'un amant me  
cède ?

C O T Y S.

N'imputez point à crime une civilité,  
Qu'ici de général voulait l'autorité.

M A N D A N E.

Souffrez moi donc, seigneur, la même déférence  
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.

C O T Y S.

Vous céder par dépit, & d'un ton menaçant  
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puissant,  
Qu'on fait de ses refus la plus secrète cause,  
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,  
Que presser un rival de paraître en plein jour,  
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'opose.

M A N D A N E.

Que sert de s'oposer aux vœux d'un tel rival,  
Qui n'a qu'à nous protéger mal  
Pour nous livrer à notre perte ?  
Serait-il d'un grand cœur de chercher à périr,  
Quand il voit une porte ouverte  
A régner avec gloire aux dépens d'un soupir ?

C O T Y S.

Ah, le change vous plait.



M A N D A N E.

Non, seigneur, je vous aime;  
 Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-même.  
 D'un rival si puissant si nous perdons l'apui,  
 Pourons-nous du Persan nous défendre sans lui ?  
 L'espoir d'un renouement de la vieille alliance  
 Flate en vain votre amour, & vos nouveaux des-  
 feins ;

Si vous ne remettez sa proie entre ses mains,  
 Osez-vous y prendre aucune confiance ?

Quant à mon frère & moi, si les dieux irrités  
 Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie,  
 Comme il nous traitera d'esclaves révoltés,  
 Le supplice l'attend, & moi l'ignominie.  
 C'est ce que je saurai prévenir par ma mort ;  
 Mais jusques-là, seigneur, permettez moi de vivre ;  
 Et que par un illustre & rigoureux effort,  
 Acceptant les malheurs où mon destin me livre,  
 Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux  
 Fasse la sûreté de mon frère & de vous.

C O T Y S.

Cette sûreté malheureuse  
 A qui vous immolez votre amour & le mien,  
 Peut-elle être si précieuse  
 Qu'il faille l'acheter de mon unique bien ?

Et faut-il que l'amour garde tant de mesures  
 Avec tant d'intérêts qui lui font tant d'injures ?  
 Laissez, laissez périr ce déplorable roi,  
 A qui ces intérêts dérobent votre foi.  
 Que sert que vous l'aimiez, & que fait votre flame  
 Qu'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs,  
     Si malgré le don de votre ame  
     Votre raison vous livre ailleurs ?  
 Armez vous de dédain ; rendez, s'il est possible,  
 Votre perte pour lui moins grande ou moins sen-  
     sible ;  
 Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,  
 Eteignez-en la flame à force de mépris.

M A N D A N E.

L'éteindre ! Ah, se peut-il que vous m'ayez aimée ?

C O T Y S.

Jamais si digne flame en un cœur allumée . . .

M A N D A N E.

Non, non, vous m'en feriez des sermens superflus.  
 Vouloir ne plus aimer, c'est déjà n'aimer plus ;  
 Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable  
     D'une passion véritable.

C O T Y S.

L'amour au désespoir peut-il encor charmer ?

M A N D A N E.

L'amour au désespoir fait gloire encor d'aimer,  
 Il en fait de souffrir, & souffre avec constance,  
 Voyant l'objet aimé partager sa souffrance.  
 Il regarde ses maux comme un doux souvenir  
 De l'union des cœurs qui ne saurait finir ;  
 Et comme n'aimer plus, quand l'espoir abandonne,  
 C'est aimer ses plaisirs, & non pas la personne :  
 Il fuit cette bassesse, & s'afermit si bien,  
 Que toute sa douleur ne se reproche rien.

C O T Y S.

Quel injuste tourment ! quel injuste supplice  
 Succède au doux espoir qui m'osait tout offrir !

M A N D A N E.

Et moi, seigneur, & moi, n'ai-je rien à souffrir ?  
 Ou m'y condamne-t-on avec plus de justice ?  
 Si vous perdez l'objet de votre passion,  
 Épousez-vous celui de votre aversion ?  
 Atache-t-on vos jours à d'aussi rudes chaînes ?  
 Et souffrez-vous enfin la moitié de mes peines ?  
 Cependant mon amour aura tout son éclat,  
 En dépit du supplice où je suis condamnée ;  
 Et si notre tyran par maxime d'état  
 Ne s'interdit mon hyménée,  
 Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,

D'entendre que du cœur vous êtes souverain ;  
 Et que les déplaisirs dont ma flame est suivie  
     Ne cesseront qu'avec ma vie.  
 Allez, seigneur , défendre aux vôtres de durer ,  
     Ennuyez vous de soupirer ,  
 Craignez de trop souffrir , & trouvez en vous-même  
 L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime.  
 Je souffrirai pour vous , & ce nouveau malheur ,  
     De tous mes maux le plus funeste ,  
 D'un trait assez perçant armera ma douleur ,  
 Pour trancher de mes jours le déplorable reste.

C O T Y S.

Que dites-vous , madame , & par quel sentiment...

---

S C E N E V I I I.

C O T Y S , M A N D A N E , C L É O N.

C L É O N.

**S**Pitridate , seigneur , & Lyfander vous prient  
 De vouloir avec eux conférer un moment.

M A N D A N E.

Allez , seigneur , allez , puisqu'ils vous en convient.  
 Aimez , cédez , souffrez , & voyez si les dieux  
 Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

*Fin du quatrième acte.*

## A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

A G É S I L A S , X É N O C L E S .

X É N O C L E S .

**J**E remets en vos mains & l'une & l'autre lettre  
 Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre :  
 Vous y verrez , seigneur , quels sont les atentats . . .  
 [ *Il lui donne deux lettres dont il lit l'inscription.* ]

A G É S I L A S .

AU SÉNATEUR CRATÉS, A L'ÉPHORE ARSIDAS.  
 Spitridate & Cotys sont de l'intelligence ?

X É N O C L E S .

Non , il s'est caché d'eux en cette conférence ,  
 Il a plaint leur malheur , & de tout son pouvoir ;  
 Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie ,  
 Sans leur donner aucun espoir  
 D'obtenir que de vous ce qui ferait leur joie.

A G É S I L A S .

Par cette déférence il croit les mieux aigrir ;  
 Et rejetant sur moi ce qu'ils ont à souffrir . . .

*AGÉSILAS.*

365

*XÉNOCLÉS.*

Vous avez mandé Spitridate,

Il entre ici.

*AGÉSILAS.*

Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

---

*SCÈNE II.*

*AGÉSILAS, SPITRIDATE, XÉNOCLÉS.*

*AGÉSILAS.*

**A** Glatide, seigneur, a-t-elle encor vos vœux ?

*SPITRIDATE.*

Non, seigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle ;  
Et sa sœur a fait naître une flame nouvelle

En la place des premiers feux.

*AGÉSILAS.*

Elpinice ?

*SPITRIDATE.*

Elle-même.

*AGÉSILAS.*

Ainsi toujours pour gendre

Vous vous donnez à Lyfander ?

*SPITRIDATE.*

Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre ?

A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre.

Le plus ferme courage est ravi de céder ;  
 Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre,  
 Que mon cœur à redemander.

A G É S I L A S.

Si vous considérez . . .

S P I T R I D A T E.

Seigneur, que considère  
 Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé ?  
 L'amour n'est plus amour si-tôt qu'il délibère,  
 Et vous le sauriez trop si vous aviez aimé.

A G É S I L A S.

Seigneur, j'aimais à Sparte, & j'aime dans Éphèse.  
 L'un & l'autre objet est charmant ;  
 Mais bien que l'un m'ait plû, bien que l'autre me  
 plaîse,  
 Ma raison m'en a sù défendre également.

S P I T R I D A T E.

La mienne suivrait mieux un plus commun exemple.  
 Si vous aimez, seigneur, ne vous refusez rien,  
 Ou souffrez que je vous contemple  
 Comme un cœur au-dessus du mien.  
 Des climats diférens la nature est diverse.  
 La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse.  
 Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,  
 Que sur votre partage il craigne d'atenter,

Qu'il se contente à moins de gloire,  
Et trouve en sa faiblesse un destin assez doux,  
Pour ne point envier cette haute victoire,  
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

A G É S I L A S.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance!

S P I T R I D A T E.

De votre ennemi!

A G É S I L A S.

Non, Lyfander ne l'est pas :

Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

S P I T R I D A T E.

C'en est assez, je dois me faire violence,  
Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon  
cœur.

Ne m'ordonnez-vous rien sur l'hymen de ma sœur ?  
Cotys l'aime.

A G É S I L A S.

Il est roi, je ne suis pas son maître,  
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes sujets.  
L'aime-t-elle ?

S P I T R I D A T E.

Il se peut. Lui ferai-je connaître  
Que vous auriez d'autres projets ?



A G É S I L A S.

C'est me connaître mal , je ne contrains personne.

S P I T R I D A T E.

Peut-être qu'elle n'aime encor que sa couronne ;  
 Et je ne fais pas bien où pencherait son choix ,  
 Si le ciel lui donnait à choisir de deux rois.  
 Vous l'avez jusqu'ici de tant d'honneurs comblée ,  
 De tant de faveurs accablée ,  
 Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujétis . . .

A G É S I L A S.

L'ingrate !

S P I T R I D A T E.

Je répons de sa reconnaissance ,  
 Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys ,  
 Que pour le maintenir dans votre dépendance.  
 Pourrait-elle , seigneur , davantage pour vous ?

A G É S I L A S.

Non , mais qui la pressait de choisir un époux ?

S P I T R I D A T E.

L'ocasion d'un roi , seigneur , est bien pressante.  
 Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour ;  
 Elle échape à la moindre atente  
 Dont on veut éprouver l'amour.

A moins que de la prendre au moment qu'elle ar-  
 rive ,

On

On s'expose aux périls de l'accepter trop tard ;  
Et l'asyle est si beau pour une fugitive ,  
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hazard.

A G É S I L A S.

Elle eût peu hazardé peut-être pour attendre.

S P I T R I D A T E.

Voyait-elle en ces lieux un plus illustre espoir ?

A G É S I L A S.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre ,

Il ne voit que ce qu'il veut voir.

Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneurs comblée ,

De tant de faveurs acablée ,

Ces faveurs , ces honneurs ne lui disaient-ils rien ?

Elle les entendait trop bien en dépit d'elle :

Mais l'ingrate , mais la cruelle . . .

Seigneur , à votre tour vous m'entendez trop bien.

Qu'elle aille chez Cotys partager sa couronne ,

Je n'y mets point d'obstacle , & n'en veux rien  
favor.

Soit que l'ambition , soit que l'amour la donne ,

Vous avez tous deux tout pouvoir.

Si pourtant vous m'aimiez . . .

S P I T R I D A T E.

Soyez sûr de mon zèle.

Ma parole à Cotys est encor à donner ;  
 Mais si cet hyménée a de quoi vous gêner,  
 Mandane que deviendra-t-elle ?

A G É S I L A S.

Allez encor un coup , allez en d'autres lieux  
 Epargner par pitié cette gêne à mes yeux ;  
 Sauvez moi du chagrin de montrer que je l'aime.

S P I T R I D A T E.

Elle vient recevoir vos ordres elle - même.

S C E N E III.

A G É S I L A S , S P I T R I D A T E ,  
 M A N D A N E , X É N O C L E S.

A G É S I L A S.

O Vûe ! ô sur mon cœur regards trop absolus !  
 Que vous allez troubler mes vœux irrésolus !  
 Ne partez pas , madame. O ciel ! j'en vais trop dire.

M A N D A N E.

Je conçois mal , seigneur , de quoi vous me parlez.  
 Moi , partir ?

A G É S I L A S.

Oui , partez , encor que j'en soupire.  
 Que ce mot ne peut-il suffire !

M A N D A N E.

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

A G É S I L A S.

J'aime trop à vous voir, & je vous ai trop vûe;

C'est, madame, ce qui me tue.

Partez, partez, de grace.

M A N D A N E.

Où me bannissez-vous ?

A G É S I L A S.

Nommez-vous un exil le trône d'un époux ?

M A N D A N E.

Quel trône, & quel époux ?

A G É S I L A S.

Cotys...

M A N D A N E.

Je crois qu'il m'aime;

Mais si je vous regarde ici comme mon roi,

Et comme un protecteur que j'ai choisi moi-même,

Puis-je sans votre aveu l'affurer de ma foi ?

Après tant de bontés & de marques d'estime,

A vous moins déferer je croirais faire un crime;

Et mon ame...

A G É S I L A S.

Ah, c'est trop déferer, & trop peu.

Quoi, pour cet hyménée exiger mon aveu !

Aa ij

## A G É S I L A S.

M A N D A N E.

Jusques-là mon bonheur n'aura qu'incertitude ;  
Et bien qu'une couronne éblouisse aisément....

S P I T R I D A T E.

Ma sœur, il faut parler un peu plus clairement.  
Le roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

M A N D A N E.

Et je me plains à lui des inégalités  
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.  
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,  
Vous me l'avez, seigneur, & sur l'heure acordé ;  
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé  
Prête à de prompts refus une digne matière.

A G É S I L A S.

Si vous vouliez avoir des yeux  
Pour voir de ces refus la véritable cause....

S P I T R I D A T E.

N'est-ce pas assez dire, & faut-il autre chose ?  
Voyez mieux sa pensée, ou répondez-y mieux.  
Ces refus obligeans veulent qu'on les entende,  
Ils font de ses faveurs le comble, & la plus grande.  
Tout roi qu'est votre amant, perdez-le sans ennui,  
Lorsqu'on vous en destine un plus puissant que lui.  
M'en défavouerez-vous, seigneur ?

A G É S I L A S.

373

A G É S I L A S.

Non, Spitridate.

C'est inutilement que ma raison me flate.

Comme vous j'ai mon faible, & j'avoue à mon  
tour

Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.

Je vois par mon épreuve avec quelle injustice

Je vous refuse Elpinice.

Je cesse de vous faire une si dure loi.

Allez, elle est à vous, si Mandane est à moi.

Ce que pour Lyfander je semble avoir de haine,

Fera place aux douceurs de cette double chaîne,

Dont vous ferez le nœud commun;

Et cet heureux hymen accompagné du vôtre,

Vous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre,

Réduira nos trois cœurs en un.

Madame, parlez donc.

S P I T R I D A T E.

Seigneur, l'obéissance

S'exprime assez par le silence.

Trouvez bon que je puisse apprendre à Lyfander

La grace qu'à ma flame il vous plaît d'accorder.

## S C E N E I V.

AGÉSILAS, MANDANE, XÉNOCLÉS.

A G É S I L A S.

**E**N puis-je pour la mienne espérer une égale,  
Madame ? ou ne fera-ce en effet qu'obéir ?

M A N D A N E.

Seigneur, je croirais vous trahir,  
Et n'avoir pas pour vous une ame assez royale,  
Si je vous cachais rien des justes sentimens  
Que m'inspire le ciel pour deux rois *mes amans*.  
J'ai vû que vous m'aimiez, & sans autre in-  
terprète  
J'en ai crû vos faveurs qui m'ont si peu coûté.  
J'en ai crû vos bontés, & l'affiduité  
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiète.  
Ma gloire y voulait consentir ;  
Mais ma reconnaissance a pris soin de la vôtre.  
Vos feux la hazardaient, & pour les amortir  
J'ai réduit mes desirs à pencher vers un autre.  
Pour m'épouser, vous le pouvez.  
Je ne saurais former de vœux plus élevés ;  
Mais avant que jurer ma conquête assez haute,  
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,

Voyez ce qu'elle donne , ou plutôt ce qu'elle ôte.

Votre Sparte si haut porte sa royauté,  
Que tout sang étranger la fouille , & la profane ;  
Jalouse de ce trône où vous êtes monté ,

Y faire seoir une Persane ,

C'est pour elle une étrange & dure nouveauté ;  
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place ,  
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.

Vos Ephores peut-être oseront encor plus ;  
Et si votre sénat avec eux se soulève ,  
Si de me voir leur reine indignés & confus  
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève ,  
Pensez bien à la fuite avant que d'achever ;  
Et si ce sont périls que vous deviez braver ,  
Vous les voyez si bien que j'ai mauvaise grace

De vous en faire souvenir.

Mais mon zèle a voulu cette indiscrete audace ;  
Et moi , je n'ai pas crû devoir la retenir.  
Que la fuite, après tout, vous flate ou vous traverse,  
Ma gloire est sans pareille aux yeux de l'univers ,  
S'il voit qu'une Persane au vainqueur de la Perse  
Donne à son tour des loix , & l'arrête en ses fers.  
Comme votre intérêt m'est plus considérable ,  
Je tâche de vous rendre à des destins meilleurs.  
Mon amour peut vous perdre , & je m'attache ail-  
leurs ,

A a iij



Pour être pour vous moins aimable.  
 Voilà ce que devait un cœur reconnaissant.  
 Quant au reste , parlez en maître ,  
 Vous êtes ici tout - puissant.

A G É S I L A S.

Quand peut-on être ingrat , si c'est là reconnaître ?  
 Et que puis-je sur vous si le cœur n'y consent ?

M A N D A N E.

Seigneur , il est donné , la main n'est pas donnée ,  
 Et l'inclination ne fait pas l'hyménée.  
 Au défaut de ce cœur je vous offre une foi  
 Sincère , inviolable , & digne enfin de moi.  
 Voyez si ce partage aura pour vous des charmes.  
 Contre l'amour d'un roi c'est assez raisonner.  
 J'aime , & vais toutefois attendre sans allarmes  
 Ce qu'il lui plaira m'ordonner.  
 Je fais un sacrifice assez noble , assez ample ,  
 S'il en veut un en ce grand jour ;  
 Et s'il peut se résoudre à vaincre son amour ,  
 J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.  
 Qu'il écoute sa gloire , ou suive son desir ,  
 Qu'il se fasse grace , ou justice ,  
 Je me tiens prête à tout , & lui laisse à choisir  
 De l'exemple , ou du sacrifice.

## S C E N E V.

A G É S I L A S , X É N O C L E S.

A G É S I L A S.

Q U'une Perfane m'ose offrir un si grand choix !  
Parmi nous qui traitons la Perse de barbare ,  
Et méprisons jusqu'à ses rois ,  
Est-il plus haut mérite ? est-il vertu plus rare ?  
Cependant mon destin à ce point est amer ,  
Que plus elle mérite , & moins je dois l'aimer ;  
Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage  
Que rend toute mon ame à cet illustre objet ,  
Plus je la dois fermer à tout autre projet ,  
Qu'à celui d'égaliser sa grandeur de courage.

X É N O C L E S.

Du moins vous rendre heureux ce n'est plus ha-  
zarder.  
Puisqu'un si digne amour fait grace à Lyfander ,  
Il n'a plus lieu de se contraindre.  
Vous devenez par-là maître de tout l'état ;  
Et ce grand homme à vous , vous n'avez plus à  
craindre  
Ni d'Éphores, ni de sénat.

A G É S I L A S.

Je n'en suis pas encor d'accord avec moi-même.  
 J'aime, mais après tout, je hais autant que j'aime;  
 Et ces deux passions qui régnerent tour à tour  
 Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,  
 Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,  
 Qu'il voudrait immoler l'amour à la vengeance.  
 Entre ce digne objet, & ce digne ennemi  
     Mon ame incertaine & flotante,  
 Quoi que l'un me promette, & quoi que l'autre  
     attente,  
 Ne se peut ni dompter, ni croire qu'à demi;  
 Et plus des deux côtés je la sens balancée,  
 Plus je vois clairement que si je veux régner,  
 Moi qui de Lyfander vois toute la pensée,  
 Il le faut tout-à-fait ou perdre ou regagner,  
 Qu'il est tems de choisir.

X É N O C L E S.

    Qu'il serait magnanime,  
 De vaincre, & la vengeance, & l'amour à la fois!

A G É S I L A S.

Il faudrait, Xénocles, une ame plus sublime.

X É N O C L E S.

Il ne faut que vouloir, tout est possible aux rois.

A G É S I L A S.

Ah , si je pouvais tout , dans l'ardeur qui me presse,  
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux ,  
Peut-être aurais-je la faiblesse  
D'obéir à toutes les deux.

---

## S C E N E VI.

AGÉSILAS , LYSANDER , XÉNOCLÉS.

L Y S A N D E R.

**S**Eigneur , il vous a plû disposer d'Elpinice ;  
Nous devons elle & moi beaucoup à vos bontés ;  
Et je ferai ravi qu'elle vous obéisse ,  
Pourvû que de Cotys les vœux soient acceptés.  
J'en ai donné parole , il y va de ma gloire.  
Spitridate fans lui ne saurait être heureux ;  
Et donner mon aveu , s'ils ne le sont tous deux ,  
C'est faire à mon honneur une tache trop noire.

Vous pouvez nous parler en roi.

Ma fille vous doit plus qu'à moi :

Commandez , elle est prête , & je saurai me taire.

N'exigez rien de plus d'un père.

Il a tenu toujours vos ordres à bonheur ;

Mais rendez lui cette justice ,

De souffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur ,  
Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

A G É S I L A S.

Oui , vous l'y porterez , & du moins de ma part  
Ce précieux honneur ne court aucun hazard.  
On a votre parole , & j'ai donné la mienne ;  
Et pour faire aujourd'hui que l'une & l'autre tienne ,  
Il faut vaincre un amour qui m'était aussi doux  
    Que votre gloire l'est pour vous ,  
Un amour dont l'espoir ne voyait plus d'obstacle :  
Mais enfin il est beau de triompher de soi ,  
    Et de s'accorder ce miracle ,  
Quand on peut hautement donner à tous la loi ,  
Et que le juste soin de combler notre gloire  
Demande notre cœur pour dernière victoire.  
Un roi né pour l'éclat des grandes actions  
    Domte jusqu'à ses passions ,  
Et ne se croit point roi , s'il ne fait sur lui-même  
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.

[ à Xénocles. ]

Allez dire à Cotys que Mandane est à lui ;  
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée ,  
Pour venger son amour de ce moment d'ennui ,  
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.  
Oyez de plus.

[ Il parle bas à Xénocles qui sort. ]

## S C E N E V I I.

A G É S I L A S , L Y S A N D E R.

A G É S I L A S.

**H**É bien, vos mécontentemens

Me feront-ils encor à craindre ?

Et vous souviendrez-vous des mauvais traitemens  
Qui vous avoient donné tant de lieu de vous  
plaindre ?

L Y S A N D E R.

Je vous ai dit, seigneur, que j'étais tout à vous ;  
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'aparence,  
Je trouve des bontés qui passent l'espérance,  
Où je n'avais crû voir que des soupçons jaloux.

A G É S I L A S.

Et que va devenir cette docte harangue,  
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue ?

L Y S A N D E R.

Seigneur . . .

A G É S I L A S.

Nous sommes seuls, j'ai chassé Xénocles :  
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire  
A l'Ephore Arfidas, au sénateur Cratès ?  
Je vous défère assez pour n'en vouloir rien lire ;

Avec moi n'appréhendez rien ,  
 Tout est encor fermé. Voyez.

L Y S A N D E R.

Je suis coupable ,  
 Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien ;  
 Et que par un effort de prudence admirable ,  
 Vous avez sù prévoir de quoi serait capable ,  
 Après tant de mépris, un cœur comme le mien.  
 Ce dessein toutefois ne passera pour crime  
 Que parce qu'il est fans effet ;  
 Et ce qu'on va nommer forfait  
 N'a rien qu'un plein succès n'eût rendu légitime.  
 Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir ,  
 Et qui le manque est à punir.

A G É S I L A S.

Non, non, j'aurais plus fait peut-être en votre place.  
 Il est naturel aux grands cœurs  
 De sentir vivement de pareilles rigueurs ;  
 Et vous m'ofenseriez de douter de ma grace.  
 Comme roi je la donne , & comme ami discret  
 Je vous assure du secret.  
 Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.  
 Vous m'avez trop servi pour m'en trouver ingrat ;  
 Et d'un trop grand soutien je priverais l'état ,  
 Pour des ressentimens où j'ai sù vous réduire.

Ma puissance établie , & mes droits conservés ,  
Ne me laissent point d'yeux pour voir votre en-  
treprise.

Dites moi seulement avec même franchise,  
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me  
devez.

L Y S A N D E R.

Avez-vous pû , seigneur , me devoir quelque chose ?  
Qui sert le mieux son roi ne fait que son devoir.  
En vous de tout l'état j'ai défendu la cause ,  
Quand je l'ai fait tomber deffous votre pouvoir.  
Le zèle est tout de feu quand ce grand devoir presse ;  
Et comme à le moins suivre on s'en aquite mal ,  
Le mien vous sertit moins qu'il ne sertit la Grèce ,  
Quand j'en fus ménager les cœurs avec adresse ,  
Pour vous en faire général.

Je vous dois cependant & la vie , & ma gloire ;  
Et lorsqu'un dessein malheureux  
Peut me coûter le jour , & fouiller ma mémoire ,  
La magnanimité de ce cœur généreux . . . .

A G É S I L A S.

Reprochez moi plutôt toutes mes injustices ,  
Que de plus ravalier de si rares services.  
Elles ont fait le crime , & j'en tire ce bien ,  
Que j'ai pû m'aquiter , & ne vous dois plus rien.



A présent que la gratitude  
 Ne peut passer pour dette en qui s'est acquité,  
 Vos services payés d'un traitement si rude,  
 Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.  
 S'ils ont fû conferver un trône en ma famille,  
 J'y veux par mon hymen faire seoir votre fille.  
 C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

L Y S A N D E R.

Seigneur, à ces bontés que je n'osais attendre,  
 Que puis-je . . .

A G É S I L A S.

Jugez-en comme il en faut juger,  
 Et sur-tout commencez d'apprendre,  
 Que les rois sont jaloux du souverain pouvoir,  
 Qu'ils aiment qu'on leur doive, & ne peuvent de-  
 voir,  
 Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance,  
 Qu'ils réglent à leur choix l'emploi des plus grands  
 cœurs ;  
 Qu'ils ont pour qui les sert des graces, des faveurs,  
 Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnaissance.  
 Prenons dorénavant vous & moi pour objet  
 Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre ;  
 N'oubliez pas ceux d'un sujet,  
 Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

S C E N E

## S C E N E V I I I.

AGÉSILAS, AGLATIDE *conduite par*  
X É N O C L E S.

A G L A T I D E.

**S**UR un ordre, seigneur, reçu de votre part,  
Je viens étonnée & surprise,  
De voir que tout d'un coup un roi m'en favorise,  
Qui me daignait à peine honorer d'un regard.

A G É S I L A S.

Sortez d'étonnement. Les tems changent, madame,  
Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux, ni même ame.  
Pourriez-vous de ma main accepter un époux ?

A G L A T I D E.

Si mon père y consent, mon devoir me l'ordonne,  
Ce me fera trop d'heur de le tenir de vous.  
Mais avant que savoir quelle en est la personne,  
Pourrais-je vous parler avec la liberté  
Que me souffrait à Sparte un feu trop écouté,  
Alors qu'il vous plaisait, ou m'aimer, ou me dire  
Qu'en votre cœur mes yeux s'étaient fait un empire ?  
Non que j'y pense encor; j'aprens de vous, seigneur,  
Qu'on change avec le tems d'ame, d'yeux, &  
de cœur.

A G É S I L A S.

Rappelez ces beaux jours pour me parler fans feindre ;

Mais si vous le pouvez , madame , épargnez moi.

A G L A T I D E.

Ce serait fans raison que j'oserais m'en plaindre.

L'amour doit être libre , & vous êtes mon roi.

Mais puisque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre ,

N'obligez point , seigneur , cet espoir à descendre ,  
Et ne me faites point de loix

Qui profanent l'honneur de votre premier choix.

J'y trouvais pour moi tant de gloire ,

J'en chéris à tel point la flateuse mémoire ,

Que je regarderais comme un indigne époux

Quiconque m'offrirait un moindre rang que vous.

Si cet orgueil a quelque crime ,

Il n'en faut acuser que votre trop d'estime ;

Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.

Après cela parlez , c'est à moi d'obéir.

A G É S I L A S.

Je parlerai , madame , avec même franchise.

J'aime à voir cet orgueil que mon choix autorise

A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi :

J'aime cette hauteur en un jeune courage ;

Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,  
Si votre heureux destin dépend de mon suffrage.

---

*S C E N E D E R N I E R E.*

*A G É S I L A S, L Y S A N D E R, C O T Y S,  
S P I T R I D A T E, M A N D A N E, E L P I N I C E,  
A G L A T I D E, X É N O C L E S.*

*C O T Y S.*

**S**Eigneur, à vos bontés nous venons consacrer,  
Et Mandane & moi, notre vie.

*S P I T R I D A T E.*

De pareilles faveurs, seigneur, nous font rentrer,  
Pour vous faire voir même envie.

*A G É S I L A S.*

Je vous ai fait justice à tous,  
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux,  
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide;  
Mais pour le rendre encor plus doux, & plus char-  
mant,

Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,  
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

*A G L A T I D E.*

C'est me faire, seigneur, des surprises nouvelles.

Rendons nos cœurs, madame, à des flames si belles,  
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour  
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

*Fin du cinquième & dernier acte,*

*& du tome huitième.*

## TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce huitième volume.

<b>P</b> <i>RÉFACE</i> de l'éditeur sur la tragédie de SOPHONISBE.	page 3
<i>L'auteur au lecteur.</i>	10
<i>Acteurs de la tragédie de SOPHONISBE.</i>	20
SOPHONISBE, <i>tragédie.</i>	21
<i>Préface</i> de l'éditeur sur la tragédie d'OTHON.	133
<i>L'auteur au lecteur.</i>	136
<i>Acteurs.</i>	138
OTHON, <i>tragédie.</i>	139
<i>Préface</i> de l'éditeur sur la tragédie d'AGÉSILAS.	265
<i>L'auteur au lecteur sur cette tragédie.</i>	271
<i>Acteurs de la tragédie d'AGÉSILAS.</i>	272
AGÉSILAS, <i>tragédie.</i>	273

---

E R R A T A  
P O U R L E S Œ U V R E S  
D E P I E R R E C O R N E I L L E .

*Tome huitième.*

Page 23. ligne dernière. *Reprendre sévèrement quand le beau est juste.* On ne fait ce que l'éditeur a voulu mettre dans cette ligne inintelligible ; il y a aparamment plusieurs mots d'oubliés ; & comme on n'a pas le manuscrit sous les yeux , on prie le lecteur de corriger , *quand le beau domine , ou quand le beau est dominant.*

Pag. 43. lig. 5. des notes. *a faites , lisez , a fait.*

---



74754624

